

MADELEINE SECRETAN



**HUGO**

**ET**

*Billy*

SUITE DE BILLY

R. Finard

Quelques extraits de la presse  
sur les livres de Madeleine Secretan

**Billy**

Emouvante et pourtant pleine de gaieté, l'histoire de Billy plaira aux jeunes lecteurs de son âge : treize ans. Billy se croit orphelin, mais il est si heureux chez ses grands-parents dans la jolie villa des Roses... C'est le jour où il apprend par hasard qu'il est un „ enfant trouvé “ que son cœur se déchire. Les péripéties se succèdent. Finalement, la vérité se découvre... Il faut louer l'auteur d'avoir su accorder une suite d'épisodes captivants avec les réflexions sérieuses qui, plus souvent qu'on ne pense, occupent l'esprit de nos grands enfants.

TRIBUNE DE GENÈVE

**Mario**

Cet ouvrage devrait être lu par tous nos enfants choyés et gâtés.

FEUILLE D'AVIS DE NEUCHÂTEL

L'auteur présente au public des scènes vivantes qui dépeignent l'atmosphère et les couleurs du Sud de l'Italie. Petits et grands trouveront de l'intérêt à suivre Mario l'enfant de Bari, dans la vie de tous les jours et dans ses aventures.

TRIBUNE DE GENÈVE

**Aventures au Village**

Aventures qui sauront captiver et retenir le petit lecteur. L'auteur sait en effet tenir l'attention en éveil par une intrigue bien menée.

LA VIE PROTESTANTE

**Le Trésor du Vieux Coffre**

Le Trésor du Vieux Coffre par Madeleine Secretan, fait appel à l'esprit d'aventure qui sommeille en tout enfant. Ce récit alertement mené plaira aux écoliers, tout en les amenant à réfléchir.

POUR TOUS

# Hugo et Billy



## DU MÊME AUTEUR :

### *Pour les enfants*

Billy . . . . .	210 pages
Départ pour l'Amérique . . . . .	210 pages
Le Trésor du Vieux Coffre . . . . .	124 pages
Mario, l'enfant du Sud . . . . .	130 pages
Aventures au Village . . . . .	130 pages
Tojo et le diamant . . . . .	160 pages

### *Pour les aînés*

Le Chant d'une nuit d'orage . . . . .	220 pages
Le Bonheur n'est pas un rêve . . . . .	194 pages
L'Héritage de Tante Caro . . . . .	180 pages
Mon neveu Olivier . . . . .	184 pages

MADELEINE SECRETAN

# Hugo et Billy

SUITE DE BILLY

*la merveilleuse aventure d'un enfant perdu*

Illustrations de M<sup>lle</sup> Rio  
Couverture de Ruth Guinard  
2<sup>e</sup> édition



COLLECTION DE LA PETITE SOURCE

ÉDITIONS ENEBÉ  
Saint-Légier-sur-Vevey (Suisse)

Droits de traduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays

Copyright 1966 Editions Enebé à Saint-Légier-sur-Vevey (Suisse)

## Résumé du livre précédent :

# BILLY

### *la merveilleuse aventure d'un enfant perdu*

Billy, garçon de treize ans, vit heureux à la Villa des Roses, choyé par deux vieillards, M. et M<sup>me</sup> Duval, qu'il croit être ses grands-parents. Mais, un jour, par une porte entrebâillée, une conversation parvient à ses oreilles : Françoise, la domestique, fâchée contre lui à cause d'un pantalon déchiré, laisse échapper des paroles qui lui apprennent qu'il est un enfant perdu. M. et M<sup>me</sup> Duval ne sont donc pas ses grands-parents !

Désespoir de l'enfant. Il décide de fuir la maison pour aller gagner sa vie, ce qui le conduit dans des péripéties mouvementées : passage éclair à la boulangerie Richard, qu'il quitte brusquement, ayant découvert que son oncle Maurice habite non loin de là et pourrait le ramener à la maison. Il poursuit son chemin et fait la connaissance de M<sup>me</sup> Chardonnier dans l'épicerie de M. Corvant. Celle-ci, qu'il surnomme M<sup>me</sup> Pic-Pic, l'entraîne dans sa maison pour remplacer sa domestique. Expériences pénibles : M. et M<sup>me</sup> Chardonnier sont de vieux avarés. Billy parvient à s'enfuir de cette sinistre maison, mais sa Bible et une chemise ont disparu de son bagage.

Continuant sa route, il sauve une petite fille risquant de se noyer dans le lac ; par reconnaissance, le père de la fillette l'emmène chez lui. Avec Stéphan, le fils de la maison, il est

invité à passer une journée au château de Bouvet, chez M. de Leuville. Il fait bonne connaissance avec la famille et découvre plus tard, après toute une suite d'événements, que M. et M<sup>me</sup> de Leuville sont ses parents, Hugo son frère et Dominique sa sœur. L'identité de Billy est prouvée grâce à une pelote brodée et à ses souliers de bébé, sous la semelle desquels sa mère avait glissé un feuillet de la Bible lorsque, pendant la guerre, ils fuyaient devant le feu des armées. Aucun doute ne subsiste ; il n'est plus un enfant perdu.

## Une lettre mystérieuse



— Billy ! Une lettre pour toi !

La porte s'ouvre brusquement ; Hugo entre dans la chambre

de son frère, une enveloppe à la main.

— Une lettre pour moi ! Quel événement ! Qui donc m'écrit ? fait Billy, abandonnant son devoir d'arithmétique.

— Elle est adressée à Billy Duval, Villa des Roses, Antannes !!

— Que dis-tu ? Ils sont quelque peu en retard ces gens, puisque, dans quinze jours, il y aura exactement un an que Billy Duval n'existe plus !

— Comment ! Déjà une année de passée depuis que nous t'avons retrouvé ? Est-ce possible ? Il me semble qu'il y a trois mois, à peine ! Incroyable ! Mais... pour en revenir à ta lettre... ouvre-la donc ! Tu es peu curieux ! Moi, je brûle d'impatience de la lire.

— J'aimerais deviner qui l'envoie... Aide-moi, veux-tu ?

— Oh ! Billy ! Comment pourrais-je savoir ? En tout cas, ce n'est ni un ami, ni un parent, puisqu'on ignore ton changement de nom. Quelle écriture enfantine ! Regarde !

— Et pourquoi ce timbre et cette surcharge ?

— Elle n'était pas affranchie ! Tu te rends compte ? Le facteur a réclamé la double taxe en la délivrant ! Quel « zèbre » peut bien agir de la sorte ? Allons ! Ouvre ! En vitesse... et je te dirai qui l'envoie.

Enfin ! Bill se décide. L'enveloppe laisse glisser une feuille de papier... un court message écrit d'une main maladroite.

Hugo s'en empare :

— Que veut dire ceci ?

Et, les yeux dilatés par l'étonnement, il lit :

« VENÉ A MON SECOUR CHÉ MESIEU CHARDONIÉ,  
FLORIA. »

— Oh ! là, là !! Quelle orthographe ! poursuit-il en éclatant de rire. Billy ! Admire !

— On a voulu me faire une farce !

— Mais non ! Pourquoi ? Après tout... c'est phonétique ! Quelle simplification si on écrivait toujours ainsi ! Finie la grammaire, finie l'orthographe ! En un mot : le paradis à l'école !

Billy prend la lettre et murmure, perplexe :

— Chez M. Chardoné..... chez M. Chardoné..... Je ne connais pas de M. Chardoné !

— L'adresse n'est pas indiquée ! Du chinois serait plus facile à comprendre !

— Floria ? Qui est Floria ? Je n'ai jamais entendu ce nom, ajoute Billy, une pointe d'agacement dans la voix. Une farce..... Je te dis que c'est une farce... Si on était au 1<sup>er</sup> avril, je comprendrais mieux...



*Billy, nerveux, déçu, froisse la lettre et la lance...*

visé, s'écrie Hugo, moqueur.

En effet, dans son vol, le chiffon de papier s'est arrêté sur le haut d'une pendulette et la coiffe d'un bonnet blanc !

Hugo fait un geste pour s'emparer de la lettre froissée. Billy se redresse :

Puis, décidé, il conclut :

— Je m'en moque et voilà ce que j'en fais de ce vilain bout de papier ! Pendant ce temps, mon problème ne s'est pas résolu et j'ai encore un tas d'autres devoirs. Hugo, je t'en prie, laisse-moi tranquille.

Et Billy, nerveux, déçu, froisse brusquement la lettre et la lance à travers la chambre.

— Mes félicitations ! Tu as bien

— Je t'interdis d'y toucher ! Laisse cela et ne parlons plus de cette histoire. D'ailleurs..... je gage que l'auteur d'une pareille bêtise n'est pas loin d'ici ! C'est tout simplement toi. Bébé n'avait rien à faire ! Il fallait bien qu'il s'amuse... A mon tour de te féliciter. Ton imagination a bien travaillé. Où as-tu « déniché » ce nom poétique de Floria ?

Tout à coup sérieux, Hugo réplique :

— Ah ! non, pas de ça, Billy ! J'aime bien m'amuser, mais tout de même..... Ce n'est pas moi qui ai écrit cette lettre. Je t'en donne ma parole d'honneur.

Et, devant l'air incrédule et désabusé de son frère :

— Je te l'assure... je te l'assure, ajoute-t-il avec force.

Inquiet, il poursuit :

— Billy ! Ne veux-tu pas me croire ? Ai-je l'habitude de mentir ? J'ignore qui t'a joué ce tour et j'aimerais bien t'aider à découvrir le coquin qui s'est permis de t'envoyer ce billet.

Puis, les yeux brillants, il ajoute :

— Je n'aurai pas de répit que je n'aie trouvé sa trace.

Mélancolique et dédaigneux, Billy soupire :

— C'est l'œuvre d'un camarade de classe.... tout simplement. J'ai eu le malheur de raconter mon aventure d'enfant perdu à l'école, et voilà le résultat.

— Ne t'en fais pas, Billy ! répond le cadet affectueusement. Quand j'aurai découvert l'auteur, je m'occuperai de la vengeance.

— Et que feras-tu ?

— Je ne sais pas.... on verra... Je veux y réfléchir. Pour l'instant, je te laisse à ton arithmétique. Nous en reparlerons.

Et Hugo s'en va en claquant la porte, tandis que son frère se remet sérieusement à l'étude.

Les devoirs avancent, le problème est terminé ; plus qu'une colonne de mots allemands à répéter. Sans sourciller, sans se laisser distraire par le chiffon de papier blanc toujours en équilibre sur le haut de la pendulette, Billy repasse consciencieusement la liste de mots qui est posée devant lui.

Enfin ! Il soupire, satisfait, lassé aussi ; il ferme son livre en même temps que ses yeux se lèvent, interrogateurs et inquiets, vers le petit bonnet froissé de la pendule.

Il reste un instant perplexe et déconfit.

Mais, tout à coup, il se lève vivement, un éclair dans les yeux et s'écrie :

— Grand nigaud ! Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

Ouvrant brusquement la porte de sa chambre, il claironne :

— Hugo ! Hugo !

Hugo apparaît sur le palier aussi rapidement qu'un jouet mécanique !

— Hugo ! J'ai deviné !!! s'écrie Billy, exubérant.

— Quoi ? Qu'as-tu deviné ? s'exclame le cadet en rejoignant son frère.

Bill est allé décoiffer la pendulette et, étalant sur la table le chiffon de papier, il l'aplatit et le défroisse tant bien que mal.

Hugo est aussi excité que son aîné :

— Qu'as-tu deviné ? répète-t-il. Ne me laisse pas languir plus longtemps. Tu sais qui est l'auteur ?.....

— Non... non...

— Alors ?

— M. Chardonnié..... c'est, tout simplement, M. Chardonnier...

— Naturellement ! Il n'y a pas à en douter ! Quelle stupide déclaration ! Et c'est pour m'annoncer une telle bêtise que tu me déranges ?

— Tu n'as pas compris ? J'ai voulu parler du mari de M<sup>me</sup> Pic-Pic, le vieil avare... Tu sais, je t'en ai raconté l'histoire. Il s'appelait M. Chardonnier.

Hugo ouvre des yeux de plus en plus grands, tant l'intrigue prend d'intérêt pour lui :

— Oui, oui ! Je me rappelle ! Tu m'as fait la description de sa cuisine, de son désordre et des méfaits de son chat ; j'ai éprouvé beaucoup de sympathie pour la pauvre bête !

Très étonné, il ajoute :

— Mais tu ne m'as jamais dit qu'ils avaient une fille.

— Une fille ! J'ignore s'ils en ont une. Non, je ne le crois pas ; ils semblaient n'être que les deux dans la maison.

— Alors ! Qui donc est cette Floria qui a signé le papier ?

Billy prend le billet froissé et relit : « VENÉ A MON SECOUR CHÉ MESIEU CHARDONIÉ, FLORIA. »

Hugo, sentencieux et réfléchi, conclut :

— Je suis convaincu qu'il ne s'agit pas d'une farce. Cette lettre est le SOS d'une pauvre malheureuse, maltraitée par ces terribles avarés.

Billy est consterné :

— Tu crois ? Alors..... il n'y a pas à hésiter ; portons-lui secours et sans délai. Je sens encore des frissons dans le dos au souvenir de l'atmosphère respirée dans cette affreuse maison. Pauvre Floria ! Je la plains de tout mon cœur. Nous l'aiderons à se sauver, comme moi. C'est sûrement une jeune fille en service chez eux.....

— Une jeune fille ! Tu plaisantes ! L'écriture est celle d'une enfant et l'orthographe celle d'un bébé !

— Tu as raison. Mais... n'est-ce pas mystérieux ? Et le plus étonnant, le plus bouleversant, c'est le fait que l'on connaisse mon nom et mon adresse ! Enfin, entendons-nous, parlons de mon ancienne adresse. Je trouve cela incompréhensible et quelque peu louche.

— Pourvu que ce ne soit pas un guet-apens !

— Voilà précisément ce que je crains, approuve Billy.

Puis, il conclut :

— Nous avons besoin des conseils de nos parents. Ce soir, je montrerai cette lettre à père. Nous verrons ce qu'il en pense et ce qu'il faut faire.

Puis, lentement et comme se parlant à lui-même, il ajoute :

— J'aimerais tellement revoir ces villages..... la boulangerie de M. Richard, l'épicerie de M. Corvant, la maison du vieux Chardonnier ; j'en garde des souve-

nirs..... des souvenirs inoubliables ! Hugo ! Si pendant nos vacances, nous allions faire un petit voyage jusque-là ? Nous pourrions poursuivre notre randonnée jusqu'à Montherand ; Stéphan en serait sûrement content. J'ai toujours rêvé de retourner sur les lieux de ma grande aventure.....

— Et moi, sais-tu, Billy ? Il y a longtemps que je brûle d'envie que tu m'y mènes ! Je ne voulais pas t'en parler, craignant de raviver de trop cruels souvenirs. Mais, puisque tu le désires aussi..... voilà un splendide projet pour nos vacances. N'avais-tu pas un oncle habitant là-bas ?

— Oui ; oncle Maurice...

— Il devrait avoir la bonne idée de nous inviter à lui faire visite ; ne trouves-tu pas ?

— C'est bien simple ; j'en parlerai à grand-mère. Si elle lui écrivait ? Je suis certain qu'il serait enchanté de nous recevoir.

— Et nous irions faire de l'espionnage autour de la maison du père Chardonnier.....

— Crois-tu que nous arriverions à percer le mystère de cette fameuse lettre ?

— Mais, bien sûr ! C'était encore plus compliqué de découvrir tes parents et tu sais comment l'aventure s'est terminée.

— Oh ! oui ; cette année je partirai le cœur léger, tandis que l'an dernier... c'était un pauvre orphelin qui s'en allait sur les routes pour gagner sa vie...

— Oublie ce triste passé, Billy ! Viens, descendons

parler de nos projets à nos parents. Les vacances sont bientôt là ; plus qu'une semaine d'école.

— Une semaine, ce n'est pas trop pour écrire à oncle Maurice et préparer notre expédition !

— Je propose que nous partions à pied, en faisant de l'« auto-stop », naturellement ; notre tour serait beaucoup plus intéressant qu'en train !

Billy esquisse une grimace :

— Quand je regarde ces gens qui font de l'« auto-stop » au bord des routes... j'ai toujours l'impression de voir des mendiants ! Non, merci ; je préfère y aller par mes propres moyens. En vélo, par exemple, notre randonnée serait épatante !

— Tu as raison, comme toujours ! J'opte pour la bicyclette ! Mais, assez de discussions ; passons aux actes !

— Et courons montrer cette lettre mystérieuse à nos parents.

Billy s'empare du papier froissé resté sur la table ; tous deux quittent la pièce et descendent au rez-de-chaussée rejoindre M. et M<sup>me</sup> Duval qui sont installés sur la terrasse en compagnie de M<sup>me</sup> de Leuille. Les dames tricotent et grand-père parcourt le journal.

Les grands-parents, venus au château seulement pour l'été, lors de la découverte des origines de Billy, n'en sont pas repartis.

La Villa des Roses dort toujours, les volets clos. Grand-père et grand-mère ne sont pas retournés à Antannes ; Françoise non plus. La famille s'est agrandie, pour le bonheur de chacun !

## Sur la route



— Bill, vois-tu cette belle route ? Pourquoi ne la prendrions - nous pas ?

— As-tu déjà oublié notre promesse ? J'ai rassuré grand-mère, en lui disant formellement que nous choisirions de préférence les chemins de campagne plutôt que les grandes artères. Je n'ai aucune envie qu'un bolide me fauche sur le chemin aussi facilement qu'un paysan coupe son foin.

— Tu trouves plus agréable d'effaroucher les poules en passant devant les fermes ?

— Tant pis pour la volaille ! Et tant mieux pour nous. Le voyage sera un peu plus long qu'en prenant la route cantonale, mais nous serons plus tranquilles. Pourvu que nous arrivions avant la nuit chez oncle Maurice ; nous avons toute la journée devant nous et rien ne presse.

Tout en causant, Hugo et Billy avancent dans la

campagne, pédalant sous le soleil brûlant d'une belle journée d'été. Leur but est d'atteindre le joli petit village au bord du lac où se trouve la boulangerie de M. Richard et aussi la Villa des Tourelles, demeure de M. Maurice Combes-Dubreuil, le frère de M<sup>me</sup> Duval.

La fameuse lettre reçue une semaine auparavant est dans la poche de Billy. Les enfants l'ont montrée à leurs parents et les perplexités, les suppositions, les questions n'ont fait qu'augmenter. La proposition des deux garçons, d'aller sur les lieux pour découvrir le mystère de cet appel au secours, a immédiatement soulevé des objections. Mais, en fin de compte, les jeunes gens ont obtenu gain de cause, à la condition que leur aventure se déroulât sous l'œil vigilant d'oncle Maurice.

Sans délai, grand-mère a écrit à son frère qui a tout de suite répondu avec empressement, très heureux de recevoir la visite des deux enfants.

C'est pourquoi, ce matin, quittant Bouvet alors que le village se réveillait à peine, ils sont partis par la fraîcheur, accompagnés de toutes les recommandations de prudence de leurs parents.

Billy tâte sa veste ; elle est bien là, cette lettre bizarre qui les pousse vers l'aventure !

Quelles découvertes vont-ils faire ?

Comment s'y prendre pour prêter main-forte à cette pauvre Floria qui, dans l'imagination de Billy, a déjà pris tous les visages possibles ?

— Je suis sûr qu'elle est blonde, avec des yeux bleus ! dit-il en se tournant vers son frère.

— Qui ?

— Mais... voyons... Floria !

— Ah ! Oui... Dominique prétend qu'elle est noire, comme elle !

— Peuh ! Qu'en sait-elle ? Puisqu'elle ne l'a pas vue.

— Billy ! Admire cette jolie maison, dit Hugo en passant devant une vieille demeure.

— Sans pareille ! Quel splendide tableau elle ferait.

— Voyons le nom qu'elle porte, poursuit Hugo en décrivant sur la route une courbe avec sa bicyclette, de manière à s'approcher du portail de la villa.

— Le Vieux Trianon ! ajoute-t-il en s'éloignant. Un nom qui lui va à merveille, ne trouves-tu pas ?

Billy n'a pas le temps de répondre ; un appel, lancé d'une voix forte, résonne dans l'air. Surpris, ils se retournent tous deux.

Devant la grille du Vieux Trianon, une silhouette féminine se dessine. Elle lève les bras, faisant des signes désespérés dans la direction des deux cyclistes.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? s'exclame Hugo étonné.

— Allons voir... fait Billy en descendant de vélo. Je crois bien que c'est nous que l'on appelle.

Lentement, et comme à regret, ils s'approchent de la villa.

L'air désespéré, la jeune personne qui se tient au portail s'écrie en les voyant venir :

— Hâtez-vous, je vous en prie... cela presse.

Elle continue, d'une voix angoissée :

— Il n'y a pas de temps à perdre...

Billy et Hugo se regardent, inquiets, eux aussi.

Que leur demande-t-on ?

Cela paraît sérieux, tout à fait sérieux...

Ils ont rejoint la jeune femme.

— Ma mère va mourir, gémit-elle. Je vous en supplie... allez chercher le docteur ! Je n'ai pas de voisins, pas de téléphone, je ne sais comment l'atteindre... Je vous en supplie... Voici son adresse à Saint-Marvin.

Et elle tend un papier aux enfants.

— Mais... nous n'allons pas dans cette direction, objecte Hugo, indécis. Nous venons d'y passer, à Saint-Marvin.

— Et nous avons encore un long trajet à faire, ajoute Billy. N'y aurait-il pas d'autres passants ou un automobiliste pour porter votre message ?

Il observe la route, mais elle est déserte. Et puis ses yeux se lèvent vers la jeune dame qui le regarde, le visage contracté par l'inquiétude. Soudain décidé, il prend le papier qu'on lui tend et s'écrie :

— Viens Hugo, allons-y vite !

Il est déjà sur son vélo, et son frère le suit...

L'étrangère leur crie, reconnaissante :

— Merci... Merci... Dieu vous le rendra.

Et, elle rentre dans la maison.

Pédalant énergiquement, les deux garçons refont le trajet qu'ils viennent de suivre.

— Quelle idée, de ne pas avoir le téléphone ! En pleine campagne. Ils sont du siècle passé, ces gens, s'exclame Hugo, contrarié de ce retour en arrière.

— C'est vrai, approuve Billy, et nous en subissons les conséquences, sans compter qu'un coup de téléphone irait plus vite que nous, bien que nous pédalions fort.

Ils parviennent en vue des premières maisons de Saint-Marvin. Heureux d'arriver au but, ils mettent pied à terre et s'informent du chemin le plus court jusque chez le docteur. Mais, ils ne connaissent pas la localité et se perdent dans un dédale de rues.

Angoissés, ils cherchent et questionnent à nouveau les passants.

Les minutes s'écoulent, leur paraissant des heures !

Le secours arrivera-t-il à temps pour sauver la malade ?

Enfin ! les voilà devant la maison du praticien.

Billy monte rapidement pour obtenir, du docteur lui-même, la promesse de se rendre immédiatement au Vieux Trianon.

Soulagés d'avoir délivré leur message, les deux garçons reprennent la route ; mais l'émotion, la course rapide, les ont fatigués tous deux.

Ils ont chaud, ils ont soif !

Il faut s'arrêter un moment, c'est indispensable.

— Viens, entrons dans une pâtisserie ; offrons-nous un sirop ! propose Hugo.

Ils se rafraîchissent, ils se reposent et le temps coule...

Billy est inquiet ; arriveront-ils avant la nuit chez oncle Maurice ? Il faut reprendre la route au plus vite.

Les voilà de nouveau dans la campagne, se hâtant pour rattraper le temps perdu.

Un peu troublés, ils approchent du Vieux Trianon ; une auto est arrêtée près de la grille.

— La voiture du docteur... sûrement, fait Hugo. Sera-t-il arrivé assez tôt ? Nous ne le saurons peut-être jamais !

Ils passent devant la jolie villa sans que personne les remarque.

Billy soupire :

— C'est dommage..... J'aimerais bien connaître ces gens !

— La dame était trop préoccupée par son chagrin pour s'inquiéter de savoir qui nous sommes, observe Hugo.

— Allons de l'avant et n'en parlons plus ; l'essentiel, c'est que nous ayons pu leur être utiles.

Après une nouvelle étape, Hugo questionne :

— Habite-t-il encore loin d'ici, ton oncle Maurice ?

— Bien sûr ! Nous ne sommes qu'à mi-chemin. Consultons la carte pour nous en assurer.

Ils déploient leur carte de géographie sur l'herbe et s'installent pour prendre leur pique-nique.

Le soleil darde sur leur tête ses rayons brûlants ; il est midi et les deux enfants dévorent leur repas avec grand appétit.

Il y a peu de circulation sur le chemin de campagne au bord duquel les jeunes gens se sont arrêtés. De temps en temps une auto passe ; maintenant, c'est un

char de paysan qui tranquillement chemine sur la route.



*Billy se plante devant le char...*

Billy se lève soudain ; une idée a traversé son esprit :

— Si j'allais demander au paysan le nom des habitants du Vieux Trianon ? Cela m'intrigue... Je voudrais le savoir.

— Le connaîtra-t-il ? fait Hugo en se levant aussi.

— Peut-être, déclare Billy. J'ai l'impression qu'il habite dans le voisinage.

Bill se plante devant le char et, regardant le paysan en blouse bleue, il demande :

— Pardon, Monsieur, pourriez-vous me dire comment s'appellent les gens demeurant au Vieux Trianon, s'il vous plaît ?

— Volontiers, répond l'homme ; c'est M<sup>me</sup> Lagnieu et sa fille Mariette. Depuis la mort de son mari, on ne l'a guère vue sortir. Son fils habite Saint-Marvin et vient chaque semaine la voir.

— Elle est très malade, elle va mourir... interrompt Billy.

— Comment ! Qu'en savez-vous ?

— Quand nous avons passé devant la villa, explique Hugo resté jusque-là silencieux, une jeune dame nous a appelés...

— C'est Mariette...

— Elle nous a suppliés d'aller à Saint-Marvin chercher le docteur pour sa mère.

— Et vous y êtes allés ?

— Bien sûr ! Impossible de refuser, ajoute Billy. Quelle idée de ne pas avoir le téléphone ! Nous avons encore une longue course à faire et cela nous a bien retardés.

— Vous allez loin ?

— Oui, répond le jeune homme, jusqu'à Dourlens.

— Oh là ! Bon courage ! Vous avez encore pas mal de kilomètres à vous mettre dans les jarrets ! Je suis content de vous avoir rencontrés et de savoir ce qui se passe au Vieux Trianon. Ma femme ira tout de suite prendre des nouvelles... On est presque voisins et on ne sait rien de la vie de ces dames. C'est sûrement pour ne pas être dérangées et pour vivre solitaires qu'elles

n'ont pas le téléphone... On dit qu'elles ont eu des malheurs...

Tandis que le paysan parle, une camionnette avance rapidement sur la route. Elle approche...

— Salut Henri ! s'écrie le chauffeur en ralentissant.

— Bien le bonjour ! Comment va ? répond le paysan resté sur son char.

Et, sans attendre la réponse, il poursuit :

— Tu es à vide ? Il y a juste la place pour ces deux galopins et leurs bicyclettes. Ils vont jusqu'à Dourlens, et Mariette du Vieux Trianon les a mis en retard en les envoyant faire une commission à Saint-Marvin. Il paraît que M<sup>me</sup> Lagnieu est bien malade et a demandé le docteur.

— J'ai vu son fils hier à la gare ; il ne m'en a rien dit, fait le conducteur de la camionnette. Alors, les garçons, montez ! Je m'en vais plus loin que Dourlens et vous déposerai à l'entrée du village.

En un clin d'œil, les deux frères ramassent leurs effets restés sur l'herbe, empoignent leurs vélos qu'ils chargent sur le camion et y grimpent eux-mêmes.

Les yeux brillants de joie et de reconnaissance, ils s'écrient tous deux en regardant tantôt le paysan, tantôt le chauffeur :

— Merci M'sieu... merci M'sieu !...

Quelle aubaine !

Il y a justement deux caisses dans le fond de la camionnette ; elles serviront à merveille de sièges. Ce n'est pas capitonné, mais qu'importe !

Hugo et Billy se regardent d'un air complice :

— On ne pouvait souhaiter mieux ! fait l'aîné, jubilant.

— Le temps perdu sera vite rattrapé, s'exclame Hugo, tandis que le véhicule file rapidement.

— Par une telle chaleur, je trouve sympathique de se laisser porter...

— La fille de M<sup>me</sup> Lagnieu avait raison lorsqu'elle a dit : « Dieu vous le rendra ! » poursuit Hugo.

— Grand-mère ajouterait : « Un bienfait n'est jamais perdu », déclare Billy sentencieux.

— Nous n'allons pourtant pas faire figure de héros parce que nous avons pédalé quelques kilomètres pour venir au secours de ces pauvres gens !

Billy, sérieux et réfléchi, répond :

— Non, naturellement. Mais, je pense que c'est ce qui s'appelle être fidèle en peu de chose...

— Comme dans la parabole ? Alors, il nous en sera confié de plus grandes... tu crois ?

— Bien sûr !

— C'est un gage de réussite pour notre expédition ! La chose la plus grande qui pourrait nous arriver, ce serait, à mon avis, de délivrer Floria.

— J'y compte bien, fait Billy. Hourrah ! Nous arriverons à destination plus tôt que je ne le croyais.

Pendant que les deux garçons devisent, le véhicule poursuit son chemin à travers la campagne, il gagne la route cantonale et se glisse dans la file d'autos qui, sans arrêt, sillonne le long ruban asphalté.

Et les kilomètres se succèdent rapidement ; le soleil

est encore bien haut au-dessus de leurs têtes lorsqu'ils approchent du joli village dont les maisons s'accrochent à la montagne en se reflétant dans les eaux bleues du lac.

Billy souffle à son frère :

— Je crois que nous arrivons... Oui, je reconnais la gare !

Et il sent son cœur battre plus fort.

— Quel idiot ! pense-t-il. Je ne vais pourtant pas me laisser émouvoir.

La camionnette ralentit, quitte la grande route et vient s'arrêter sur une petite place.

Le conducteur se retourne et crie :

— Nous y sommes à Dourlens !

Prestement, les deux enfants sautent sur le chemin, déchargent leurs vélos et se confondent en remerciements à l'adresse de l'aimable chauffeur.

Puis, le véhicule s'en va et disparaît rapidement au détour de la rue.

## Nous ne sommes pas des singes!

Billy regarde autour de lui pour reconnaître les lieux.

Rien n'a changé ; voici le chemin raide qui monte dans le village et la colline verte à laquelle s'agrippent les maisons.

C'était un jour lumineux, au même soleil ardent, qui, l'an passé, accueillit le garçon ; il cherchait du travail et ne connaissait personne...

Maintenant, il arrive accompagné de son frère et attendu par des parents ; comme tout est bien différent !

Voilà pourquoi le paysage lui paraît encore plus beau et plus riant.

— Nous avons le temps de monter jusqu'à la boulangerie avant d'aller à la Villa des Tourelles, dit-il. Oncle Maurice ne nous attend pas si tôt. Je me réjouis de revoir M<sup>me</sup> Richard.

— Et si elle ne te reconnaît pas ?

— Voyons ! Je n'ai pas tellement changé.

— N'as-tu pas été seulement un jour chez eux ?

Ils ont vu bien d'autres visages depuis lors !

— S'ils ne se rappellent plus qui je suis, je leur demanderai s'ils se souviennent du commissionnaire qui

savait si bien crever les « cornets » de sucre en poudre pour les transformer en grandioses cascades blanches, du comptoir jusque sur le plancher !

— Tu peux t'en vanter ! S'ils ont bonne mémoire, ils gardent sûrement une excellente impression de ton passage éclair chez eux !

— Et la domestique d'oncle Maurice ! Elle doit avoir un souvenir charmant de ma personne ! Heureusement que tu es avec moi, Hugo ; sans cela, je crois que j'hésiterais à me présenter devant elle.

— Ne te fais pas de souci... Peut-être a-t-elle quitté la place et une autre lui a succédé.

— Espérons que tu dis vrai.

Tout en causant, ils arrivent devant la boulangerie et jettent un coup d'œil à l'intérieur. Il n'y a personne dans le magasin.

— Nous demanderons à voir ta chambre, fait Hugo.

— Bien sûr. Et tu pourras admirer le panorama que l'on a de la fenêtre ; il est superbe. Entrons, veux-tu ?

Billy pousse la porte, regarde à l'intérieur et se décide enfin à entrer. Hugo le suit.

Dans le silence de la boutique, ils attendent que M. ou M<sup>me</sup> Richard apparaissent, se réjouissant d'avance de la surprise que ces braves gens auront en voyant le grand garçon.

On entend des pas résonner derrière la porte ; elle s'ouvre, livrant passage à une jeune fille qui, en saluant, demande :

— Que désirez-vous ?

Elle paraît timide et parle avec un fort accent suisse allemand.

— Pourrais-je voir M. ou M<sup>me</sup> Richard ? répond Billy.

— Un moment, s'il vous plaît.

Et la jeune employée s'esquive.

La porte se referme et ce sont de nouveau l'attente et le silence.

Hugo commence à s'impatienter :

— Depuis le temps que je contemple ces bonnes choses qui restent là... sans bouger ! Ce serait mieux si elles avaient un petit mécanisme qui les envoie jusque dans ma bouche quand je les regarde !

— Quelle idée géniale ! Plus besoin de vendeuses dans les magasins ! Hugo ! Je te conseille vivement de l'inventer, ce petit mécanisme... Tu connaîtras le succès !.....

La porte donnant sur le four s'ouvre, et une dame, que Billy dévisage en ouvrant de grands yeux étonnés, se présente derrière le comptoir.

Est-ce bien M<sup>me</sup> Richard ?

Il est perplexe, ne se la représentant pas ainsi !

Sa mémoire est-elle si mauvaise ?

Hésitant, il réitère sa demande :

— Pourrais-je voir M. ou M<sup>me</sup> Richard ?

— M. Richard n'habite plus ici, répond la négociante.

— Oh ! Quel dommage ! s'exclame Billy très déçu. Il est parti ?

— Oui, il y a plus de six mois. Le père de M. Richard étant décédé, ils sont allés reprendre la boulangerie des parents, dans une station de montagne. C'est une grande pâtisserie avec salon de thé, dans un centre touristique, tandis qu'ici le commerce est plus calme. Il faut s'adjoindre l'épicerie pour que les affaires soient suffisantes.

— Mais, la contrée est si jolie, observe Hugo.

— Evidemment, répond sans enthousiasme la boulangère. Vous connaissez M. et M<sup>me</sup> Richard ?

— Oui, un peu, fait Billy, soudain laconique. Oh ! cela ne fait rien... tant pis...

Et, sans autre, il s'en va, suivi de son frère qui l'apostrophe :

— Je croyais que tu nous paierais une de ces bonnes choses que nous avons contemplées si longuement !



*En grimpant sur ce marronnier, d'un saut, j'y suis dans ta chambre.*

— Peuh ! Ces gens m'agacent. C'est M<sup>me</sup> Richard que je voulais voir...

— Et ta chambre... où est-elle ? Montre-moi au moins la fenêtre.

— Viens, il faut passer derrière... Tiens, c'est là, au premier étage, la deuxième fenêtre.

Hugo lève les yeux, regarde bien, examine tout et déclare :

— En grim pant sur ce marronnier, d'un saut j'y suis, dans ta chambre... Essayons ! Veux-tu ? Rien que pour jeter un coup d'œil à l'intérieur !

— Voyons Hugo ! Sois raisonnable ! Nous avons promis à nos parents de ne pas faire de bêtises. Crois-tu que nous sommes des singes dans la forêt vierge ?

— Non ! c'est dommage ! J'ai quelquefois l'impression qu'il me reste encore quelques instincts de mes très vieux et très illustres ancêtres !

— Merci bien ! Mes ancêtres, à moi, ne viennent pas de la forêt vierge ! Je suis descendant d'Adam et d'Eve ! réplique l'ainé.

— Oh ! Billy ! Impossible de plaisanter ! Tu prends tout au sérieux. Je suis aussi convaincu que toi de nos origines et je crois fermement au verset de la Genèse qui dit : « Dieu créa l'homme à son image ». <sup>1</sup>

— J'oubliais que tu es taquin !

Ils prennent le chemin raide jusqu'à la gare et Billy continue :

— La semaine passée, notre professeur d'anatomie

<sup>1</sup> Genèse 1 : 27.

nous a certifié que nous descendions du singe ! Et cela avec toutes les preuves à disposition, les découvertes anciennes et récentes de crânes le démontrant sans aucun doute. Naturellement, ces dires ont provoqué de chaudes discussions pendant les récréations.

— Je vois cela ! Et comment t'en es-tu sorti pour soutenir ta thèse ?

— Je leur ai tout simplement dit ce qui en est : la science change de point de vue tous les jours ! Les découvertes sont souvent basées sur des hypothèses admises un jour et démenties le lendemain. La Bible, au contraire, depuis les plus anciens Livres jusqu'aux plus récents, datant cependant de près de deux mille ans, n'a pas varié et rien de ce qui a été écrit n'est en contradiction avec la science et les découvertes du XX<sup>e</sup> siècle.

— Bravo ! Je te félicite ! Tu ne pouvais mieux répondre et je suppose que tu as fermé la bouche à certains...

— Ne te fais pas d'illusions ! Plusieurs m'ont traité de naïf ! Mais, laissons ce sujet... Nous arrivons à la Villa des Tourelles. C'est là, tu vois, cette maison à volets verts.

Les deux garçons traversent la route et s'engagent dans l'allée bordée d'hortensias. Voici le perron, la plaque de cuivre, qui rappellent à Billy d'angoissants souvenirs !

Aujourd'hui, c'est sans appréhension qu'il tire la sonnette. Au contraire, il se réjouit de voir la porte s'ouvrir. Elle ne tarde pas à tourner sur ses gonds et

une domestique, toute souriante, les invite à entrer.

Hugo regarde son frère, semblant dire :

— Tu la connais ?

Billy répond par un signe de tête négatif tandis qu'il murmure :

— Ce n'est pas la même, heureusement !

La servante les conduit à leur chambre, au deuxième étage. En montant l'escalier, elle leur dit :

— M. et M<sup>me</sup> Combes sont absents aujourd'hui.

— Comment ! Ils ne sont pas là ? s'étonne Billy.

— Non ; ils ont regretté de devoir partir. Ils rentrent demain et souhaitent qu'en attendant, vous ne vous ennuyiez pas. Hier, ils ont reçu la nouvelle du décès d'une parente habitant à l'autre bout de la Suisse. C'était inutile de vous en avertir et de différer vos projets, puisque demain ils seront de retour. En attendant, la maison, le jardin, le verger et les alentours sont à vous ; il y a de quoi explorer pour plus d'une journée. Je vous laisse ranger vos bagages. Dans quelques minutes, le souper sera servi à la salle à manger ; je suppose que vous avez grand-faim, après ce long voyage !

— Votre supposition est tout à fait fondée, Mademoiselle, répond Hugo. Je suis affamé !

— A la bonne heure, repartit la domestique ; j'aime quand on fait honneur à mes plats ! Appelez-moi Annie, voulez-vous ?

— Oh ! volontiers, Annie ! Et nous... c'est Hugo mon frère et moi Billy.

— Enchantée ! Alors Hugo et Billy, aussitôt que vous serez prêts, venez à la salle à manger.

— Ne dites pas Hugo et Billy, mais Billy et Hugo, s'exclame Hugo. Il est l'aîné et moi, je ne suis que le cadet !

— Bien, bien ! J'en prends note, fait la servante en riant tandis qu'elle quitte la pièce et descend l'escalier.

Les deux garçons ferment la porte de leur chambre et jettent un regard curieux tout autour d'eux.

— Nous serons vraiment bien ici, remarque Hugo en s'installant dans un confortable fauteuil.

— Ce petit balcon donnant sur le lac vous communique la nostalgie de l'eau ! Nous n'attendrons pas longtemps pour aller en goûter la fraîcheur. C'est dommage qu'oncle Maurice ne soit pas là.

— Oui et non ! Nous serons tout à fait libres pour nos premières reconnaissances des lieux stratégiques et cela aura d'autant plus de charme.

— C'est vrai, tu as raison. Je dirai même que si nous n'étions pas fatigués, nous pourrions, en nous promenant, aller encore ce soir dans la direction du village voisin, juste pour voir de loin la maison du vieux Chardonner...

— Je ne suis pas du tout fatigué ! s'écrie avec conviction Hugo en se levant vivement de son siège confortable.

— Moi non plus ! affirme Billy, décidé.

— Alors, après le souper, en avant ! Nous irons faire le tour de la propriété de ton vieil avare !

## Une ceinture rouge



Bien restaurés par un copieux repas, les deux frères s'en vont sur la route qui conduit au petit village où l'an passé Billy a découvert l'épicerie de M. Corvant.

— Dommage ! Impossible de voir M. Corvant ce soir, fait Billy. Il est passé sept heures, son épicerie est sûrement fermée ; ce sera pour demain. Il aura sans doute de précieux renseignements à nous donner pour nous aider à découvrir qui est Floria. Je n'arrive pas à comprendre comment elle a su mon adresse...

— Quelle machine à répétition tu es ! Combien de fois m'as-tu déjà redit cette phrase ! Il faut arriver à ne pouvoir tout comprendre ; c'est ce qui fait le mystère et le charme de notre aventure ! Quand on sait tout, il n'y a plus rien à découvrir ! D'ailleurs, je vois le fait très simple : tu leur auras dit ton nom et tu ne t'en souviens plus !

— J'en doute, répartit Billy, nullement convaincu.

Je désirais tellement passer incognito afin que personne ne puisse dire à grand-père où j'étais. Viens, montons ce chemin, il conduit au village.

Les deux garçons quittent la grande route et prennent la rue qui aboutit à la place, devant l'église.

Billy reconnaît la petite épicerie de M. Corvant ; les volets sont baissés, tout est silencieux.

Ils passent devant l'échoppe sans voir personne.

Leurs pas résonnent sur l'asphalte ; aucun autre bruit ne se fait entendre. Il semble que le village dort déjà, fatigué de cette longue et chaude journée...

— Tiens ! Voilà l'endroit exact où j'ai fait la plus belle omelette de ma vie avec les œufs de la mère Pic-Pic, souffle Billy à son frère, en indiquant l'angle d'un mur.

— Avec de l'imagination, j'en sens encore l'odeur ! repartit Hugo.

— Ajoute que tu en vois même la couleur ! Doucement... nous approchons. Regarde cette maison carrée, derrière cette grille.

— C'est là qu'habite le père Chardonner ?

— Oui ; faisons le tour, tranquillement, sans avoir l'air de rien...

Ils passent devant la propriété du vieil avare et l'examinent consciencieusement.

— Toutes les fenêtres sont fermées, observe Billy, sauf cette petite sur le toit. On les dirait absents ; personne ne bouge, silence complet !

Après un tour de maison et une inspection minu-

tieuse des lieux, ils reviennent sur leurs pas, et fort déçu, Hugo conclut :

— Je crains bien que nous ne découvrirons pas grand-chose aujourd'hui. Demain matin, notre premier souci sera d'aller aux informations à l'épicerie...

Billy l'interrompt :

— Oui, mais avec prudence. Il ne faut parler de cette lettre à personne ; oncle Maurice doit être le seul à mettre dans le secret. Les autres gens, il faut s'en méfier. Il suffirait de le dire à quelqu'un pour que tout le village le sache, le père Chardonner le premier, naturellement. Notre plan de sauvetage échouerait bêtement...

— A vos ordres, mon général ; très bien parlé ! Grand secret pour...

— Hugo ! interrompt vivement l'aîné, tu vois ce bâton qui sort de la lucarne ? Il bouge !

Hugo lève la tête, intrigué, et souffle à son frère :

— Il n'y était pas, tout à l'heure...

— C'est donc la preuve que quelqu'un est là, dans la maison. Ils ne sont pas absents. Faisons doucement et qu'on ne nous entende pas.

— Par une chaleur pareille, pourquoi n'ont-ils donc pas ouvert leurs fenêtres ? A leur place, j'étoufferais...

— Si le père Chardonner nous aperçoit à travers ses vitres, il trouvera drôle et suspect que nous restions là, sur la route, à examiner sa maison ; il est tellement méfiant.

— Tant pis pour lui ! repartit Hugo. Si nous vou-

lons découvrir quelque chose, il faut bien... Tiens ! C'est bizarre ! Le bâton bouge... il repart...

— Je t'en supplie, Hugo ; parle donc moins fort ! Viens ici ; collons-nous contre le mur du jardin... On nous verra moins et, entre les arbres, on distingue quand même la fenêtre.

Obéissant à son frère, le cadet se rapproche du mur. Anxieux, ils regardent tous deux, les yeux grands ouverts dans la direction de la lucarne.

— Billy... Billy... murmure Hugo, en crispant sa main sur l'épaule de son aîné, voilà le bâton qui revient ! Et... qu'est-ce qu'il y a au bout ?

— On dirait une ceinture de cuir rouge !

— Une ceinture rouge, c'est bien cela !

A ce moment, la porte de la maison s'ouvre et les deux garçons tressaillent :

— Quelle horreur ! fait Hugo.

— Demi-tour, filons... ordonne Billy.

Et, sans regarder en arrière ni dans la direction de la lucarne, les deux garçons repartent sans bruit, en se glissant le long du mur, comme des malfaiteurs !

Avant d'arriver sur la place de l'église, ils reprennent leur marche au milieu de la route et se retournent : ils ne voient personne devant la maison du vieil avare et la porte est refermée.

— Nous avons été bêtes d'avoir peur, s'exclame Hugo, déçu. Nous n'avons pas même vu qui sortait.

— C'était peut-être Floria !

— Viens, retournons, repartit Hugo, décidé, et

allons-y crânement, comme des gens qui passent sur la route.

— Pour toi, c'est facile de parler ainsi. Quant à moi... je crains qu'ils me reconnaissent.

— Mais non. Mets ces lunettes noires, tu seras méconnaissable.

Enhardis, les deux garçons redescendent le chemin et se rapprochent de la maison de M. Chardonnier.

— La lucarne est fermée ; il n'y a plus rien, plus de bâton, remarque Billy.

— Quelqu'un est au jardin, murmure Hugo. Il me semble entendre du bruit, comme si on ratisait le gravier.

— Ce vilain mur et ces arbres nous cachent tout... Impossible de voir. Allons lentement... On parle ?

Billy tend l'oreille et ajoute en jubilant :

— Je reconnais la voix du vieux bonhomme... Ecoute !

Des éclats de voix tonnent derrière le mur et parviennent jusqu'aux enfants :

— Je te dis que je les ai vus... je les ai vus...

La fin de la phrase et tout le reste de la conversation se perdent dans le feuillage.

Les vociférations continuent, mais les deux garçons ne comprennent plus rien. Ils s'éloignent rapidement, se regardant d'un œil inquiet.

Ils ont rejoint la grande route ; la clarté du jour baisse et la fraîcheur pénètre l'atmosphère. La circulation des autos diminue ; elles cheminent plus lentement dans le crépuscule naissant.

Billy et Hugo s'arrêtent et l'aîné articule, comme se parlant à lui-même :

— Qu'est-ce qu'il a vu, pour être « démonté » à ce point ?

— Mais... nous !... Naturellement. Tu n'as pas deviné ? Je m'aperçois que tu avais raison ! Il est méfiant, ton vieil avare ! Ce sera plus difficile que je ne pensais d'arriver à nos fins ; il s'agit d'être prudents.

— Oui, et nous avons besoin de l'aide et des conseils d'oncle Maurice. Nous ne pouvons rien entreprendre de sérieux avant son retour. Le mieux à faire pour ce soir, c'est de retourner à la Villa des Tourelles. D'ailleurs, la nuit vient. Annie nous a recommandé de ne pas rentrer tard.

— Tu as raison, repartit Hugo. Malgré tout, nous n'avons pas perdu notre soirée ; j'ai fait la connaissance des lieux, et nous avons entendu la voix du père Chardonnier ! Mais, ce bout de bâton, sortant de la lucarne, avec une ceinture rouge en guise d'oriflamme, c'est drôle, ne trouves-tu pas ?

— Oui... Oh ! avec des gens comme cela, il ne faut s'étonner de rien, même des choses les plus cocasses. Il voulait mettre un drapeau à sa fenêtre, mais cela coûtait trop cher d'en acheter un ; alors, il l'a remplacé par une vieille ceinture ! conclut Billy en riant.

Tout en causant, les deux garçons ont pris le chemin du retour ; lentement, la nuit descend sur le lac qui s'endort. Ils arrivent à la Villa des Tourelles en même temps que l'ombre pénètre sous les arbres du

jardin, que la lune se lève derrière les montagnes et que les étoiles se mettent à briller dans le ciel.

— Nous allons bien dormir, fait Billy en baillant et en fermant déjà à demi les yeux.

— Ça... alors ! sans aucun doute, répond Hugo. Mais, il me tarde d'être à demain pour poursuivre notre enquête ; elle est passionnante et j'espère que nous arriverons à de meilleures découvertes qu'aujourd'hui.

— Bien sûr ! En faisant le guet tout le jour, nous apercevrons peut-être Floria ; ce soir, elle était déjà au lit, puisque c'est une petite fille !

## Paulette



— Tu entres le premier, et c'est toi qui parles, propose Hugo, le lendemain matin en arrivant devant la boutique de M. Corvant.

— Pouvu que la mère Pic-Pic ne

vienne pas dans le magasin pendant que nous y sommes.

— Pourquoi ? Au contraire ! J'aimerais bien la voir, cette singulière personne. Derrière tes lunettes noires, tu n'as aucun souci à te faire.

— Alors ! On y va ?

Décidé, Billy pèse sur la poignée de la porte et entre dans le magasin. Le jeune homme reconnaît immédiatement la bonne figure de l'épicier qui est en train de placer de la marchandise sur un rayon. A l'arrivée des enfants, il se retourne.

Billy enlève ses lunettes et lance un jovial :

— Bonjour Monsieur Corvant !

Le négociant le regarde, aimable mais surpris, et répond :

— Bonjour, jeunes gens ; qu'est-ce qu'il y a à votre service ?

— Vous ne me reconnaissez pas ? fait Billy en riant. Nouveau regard étonné du marchand.

Et le grand garçon continue :

— J'étais venu chez vous, l'année passée, aussi au moment des vacances. Je cherchais du travail et voilà que M<sup>me</sup> Chardonner est entrée dans le magasin et m'a engagé pour remplacer sa domestique !

— Ah ! oui... Je m'en souviens... je m'en souviens. Mais, je crois que tu n'es pas resté longtemps... tu n'étais pas heureux chez elle...

— J'ai suivi votre conseil et, à la première occasion, je me suis évadé ! Je n'ai pas osé revenir jusqu'ici pour vous le dire, j'avais trop peur qu'elle me rattrape et me fasse réintégrer la place...

— Je comprends, je comprends... Tu as bien fait. Et, maintenant, tu cherches de nouveau de l'ouvrage ?

— Oh ! non, heureusement. Je suis en vacances chez mon oncle à Dourlens et je suis venu me promener jusqu'ici avec mon frère. Je voulais vous dire bonjour.

— C'est très gentil de ta part.

— J'avais aussi envie de savoir comment se portent mes excellents anciens patrons, ajoute Billy en accentuant le mot « excellent » avec une moue dédaigneuse. Ils ne sont pas, par hasard, venus vous vendre la

chemise qu'ils ont enlevée de ma musette sans m'en demander la permission ? !!!

— Non ! répond M. Corvant en riant. Je ne suis pas surpris de ce que tu me dis-là. Je t'avais prévenu.

— Oui, oui, je me rappelle, et je vous ai gardé beaucoup de reconnaissance pour les recommandations que vous m'avez faites.

Et, il demande :

— Ont-ils toujours une domestique ?

— Non, pour le moment, ils sont seuls. C'est M<sup>me</sup> Chardonnier qui vient aux commissions.

— Il n'y a personne d'autre avec eux dans la maison ? insiste Billy.

— Non. Depuis quinze jours, ils ne sont plus que les deux. Ils aimeraient bien louer des chambres mais



*Tu entres le premier, et c'est toi...*

leur accueil est si peu cordial. Les gens viennent voir et repartent sans se décider... Ils ont pourtant eu quelques pensionnaires cet été, mais la vieille les fait travailler bien qu'ils paient une pension chère. Aussi, personne ne reste longtemps.

Hugo, qui n'a pas ouvert la bouche, paraît s'absorber dans l'examen de la marchandise étalée sur les rayons. On pourrait croire qu'il n'écoute pas la conversation et, cependant, il en suit chaque phrase.

Choisissant une tablette de chocolat sur l'étalage, il la pose sur le comptoir en disant :

— Combien vous dois-je, Monsieur ?

— Un franc, répond l'épicier.

Hugo paie, fait mine de s'en aller et déclare :

— L'air du lac me donne faim ; nous la mangerons en route.

Billy acquiesce, mais il paraît distrait et peu décidé à quitter les lieux.

Le résultat de son enquête le déçoit ; ne saura-t-il rien de plus ?

Soudain, l'idée que M<sup>me</sup> Pic-Pic pourrait faire son entrée dans le magasin, traverse son esprit. Il a hâte de partir et, sans hésiter, il suit son frère en disant :

— Au revoir, Monsieur Corvant. Nous reviendrons peut-être un de ces prochains jours.

Et ils sortent tous deux de la boutique.

Sur la place du village, Hugo demande :

— De quel côté allons-nous ?

— Je suis d'avis que nous montions ce petit chemin qui va nous conduire au-dessus du village. Ce sera

un poste d'observation tout trouvé. Là-haut, nous pourrons causer, faire des plans, sans qu'on nous remarque. Mais, l'affaire semble bien gâtée...

— Tout à fait embrouillée, répond Hugo sur le même ton déçu. Nous perdons notre temps à nous rôtir au soleil pour rien.

Ils grimpent le sentier bordé de murs et arrivent sur un promontoir dominant toute la contrée. Quel panorama grandiose ! Le village, serré contre la montagne, est à leurs pieds. La maison de M. Chardonnier se dresse au premier plan, bien en vue.

— Restons là jusqu'à midi, propose Hugo. Nous observerons les allées et venues des habitants.

— Puisqu'ils sont seuls, comme le dit M. Corvant, il est facile de comprendre que cette lettre signée « Floria » n'est qu'un guet-apens, j'en suis sûr. Ils veulent nous attirer chez eux et ensuite...

— Ensuite ?

— Je ne sais pas, rien de bien, en tout cas ! En revanche, ce dont je n'ai aucun doute, c'est que ta tablette de chocolat serait très bonne à manger ! N'as-tu pas dit que tu avais faim.

— C'est vrai, j'oubliais !

Et Hugo déballe son achat.

— Moi, je l'aime aussi le chocolat ! fait une petite voix argentée, derrière le banc sur lequel ils sont assis.

Les deux garçons sursautent et, étonnés, se retournent.

Qui donc leur parle ?

Ils se croyaient seuls et ont causé librement, sans penser qu'on pourrait les entendre !

Une fillette aux yeux noirs et espiègles, au petit nez retroussé, à la bouche rieuse, les regarde d'un air d'envie.

— Que fais-tu là ? demande Hugo ; nous ne t'avions pas vue.

— Je me promène... réplique la petite fille d'un ton chantant, tandis que ses yeux se portent sur la tablette de chocolat qui commence à se fondre au soleil.

— Ne la fais pas attendre, Hugo ! Tu es sans pitié ! Donne-lui donc un gros morceau, fait Billy qui a hâte de satisfaire la petite gourmande.

— Pas avant que tu ne m'aies dit ton nom, ton âge et où tu demeures, repartit Hugo en regardant l'importune d'un air taquin.

L'enfant se dépêche de répondre :

— Je m'appelle Paulette Mascoli et ma maison, c'est là, tu vois, dans le village. J'ai six ans passé, je vais à l'école... mais aujourd'hui, c'est les vacances. Et ses yeux suppliants se tournent de nouveau vers l'alléchante friandise.

— Voilà, dit Hugo, condescendant ; tu as bien répondu, tu mérites une récompense.

Et, il tend à l'enfant un morceau de chocolat. Les yeux brillants, elle dit :

— Merci ; tu es plus gentil que mon frère ! Et toi, comment c'est ton nom ?

— Hugo et mon frère Billy.

La petite fille répète :

— Hugo toi et... lui Billy !

Les deux garçons se regardent d'un air entendu et l'aîné s'empresse de questionner Paulette :

— Tu habites près de M. Chardonnier ?

— Il est méchant, fait la fillette d'un air grave et sans répondre à la question posée. Je voudrais pas que ce soit mon papa... Il est gentil mon papa, il a pas une grosse voix comme M. Chardonnier.

— Comment sais-tu qu'il est méchant ? poursuit Hugo.

— Il gronde toujours les enfants : il faut pas crier, il faut pas marcher dans le jardin, il faut pas manger les fruits, il faut pas chanter. C'est pas gai la vie, comme ça !

Et elle se met à rire...

— Tu as déjà été dans sa maison ? demande Billy.

— Non, pas souvent... seulement une fois avec la petite fille...

— Quelle petite fille ?

— La petite Française qui parlait comme ça :

Et Paulette pince les lèvres et dit avec une intonation affectée :

— « Maman, nous allons nous baigner aujourd'hui ! »

De nouveau elle se met à rire aux éclats.

— Il y a une Française, chez M. Chardonnier ? s'étonne Hugo intéressé par les révélations de l'enfant.

— Sais-tu son nom ? ajoute vivement Billy.

— Flore, qu'elle s'appelle, parce qu'elle ressemble à une fleur...

Hugo et Billy échangent un regard significatif.

— Et, on lui dit aussi Floria, je pense ? ajoute l'aîné, l'émotion dans la voix.

— Oui, des fois... Moi, j'aime mieux Flore, c'est plus joli.

— Tu t'amuses avec elle ? continue Hugo, désireux d'en savoir davantage.

— Oui ; quand on allait à l'école, on s'amusait bien. Maintenant... c'est dommage, elle n'est plus là et j'aime pas jouer avec mon frère, il me chicane ; alors, je vais me promener... Au revoir les garçons !

D'un geste décidé, la petite fille tourne le dos et fait mine de s'en aller.

Mais, Hugo la rappelle vivement :

— Paulette ! Je te donnerai encore du chocolat !

L'enfant n'hésite pas et revient sur ses pas, tandis que le jeune homme se hâte de questionner :

— Et, sais-tu où elle est allée, Flore ?

— Non... Oh ! là-bas, très loin, en France. Sa maman est partie avec l'auto, parce qu'elle était malade.

Paulette prend un air grave et ajoute :

— Flore pleurait tout le temps... elle était triste parce que sa maman allait peut-être mourir.

— Et elle est morte ? demande Billy.

— Peut-être... j'sais pas... Elle était toute blanche, presque comme mon tablier.

— Flore est partie avec elle dans l'auto ? continue fiévreusement Billy.

— Non... Elle pleurait parce qu'elle voulait aussi aller dans l'auto... Mais le gros monsieur avec des habits

tout noirs, a dit : « Non, Floria... pas aujourd'hui. » Alors, elle a crié tellement fort, tellement fort ! Ma maman l'a entendue et elle est venue pour la consoler et elle lui a dit que je lui prêterais ma poupée et puis qu'on lui ferait de bons gâteaux et... elle n'a plus pleuré...

A ce moment, un appel retentit, montant du village :

— Paulette... Paulette !

La fillette se retourne brusquement et s'exclame :

— Oh ! Voilà maman qui m'appelle !

Elle se penche sur le mur et crie, aussi fort que sa petite voix le lui permet :

— Vououiii... vououiii...

Et, sans même un regard du côté des deux garçons, elle se met à dégringoler la pente, leste et agile.

Les deux garçons la voient s'éloigner et soupirent. Que penser de tout ce qu'ils viennent d'apprendre ?

Silencieux et déconfits, ils restent là, inertes et sans courage.

Hugo, le premier, rompt le silence :

— Je crois que nous perdons notre temps à rester ici en contemplation devant la « bicoque » du vieux Chardonner... L'aventure est classée et bien classée... N'en parlons plus et allons nous baigner. Cette nigaude de Floria s'en est allée sans attendre notre secours et nous la rencontrerons plus facilement sur les routes de France qu'ici. D'ailleurs, de toute évidence, si elle était encore chez les Chardonner, nous l'aurions déjà vue au jardin. Pourquoi n'y ai-je pas pensé avant que Paulette nous l'apprenne ?

Billy paraît réfléchir ; il soupire et soudain, sort de son mutisme :

— Une chose certaine, un point acquis, c'est que Floria n'est ni un mythe, ni un guet-apens, mais bel et bien une petite fille qui existe en chair et en os.

— Je suis d'accord avec toi, mais puisqu'elle est partie pour la France... fait Hugo avec une moue.

Et il ajoute en soupirant :

— C'est dommage ! L'aventure avait du charme et j'aurais aimé la poursuivre.

— Nous redescendons ? demande Billy à regret.

— Retournons à Dourlens et voyons si ton oncle Maurice est revenu...

Les deux garçons quittent leur banc et se rapprochent du mur pour jeter un dernier coup d'œil sur le panorama.

— Un ramoneur sur le toit de la mère Pic-Pic ! fait Hugo.

— La lucarne est ouverte ; c'est par là qu'il est monté, remarque Billy.

— Viens... Je suis fatigué de me rôtir au soleil !

Et, sans entrain, les deux garçons prennent le chemin du retour.

## Elle chante!

A la Villa des Tourelles, nouvelle déception.

Annie leur dit :

— Il vient d'arriver un télégramme de M. Combes - Dubreuil ; il a dû retarder son retour d'un jour et ne rentrera que demain !

Les deux garçons paraissent profondément déçus. Billy soupire :

— Je n'ai plus qu'une envie : c'est de retourner à la maison et, en chemin, je jetterai au vent la lettre de Floria.

— Mais non ; une bonne idée ! s'écrie Hugo. Profitons de l'absence de ton oncle pour aller à Montherand voir Stephan.

— Épatant ! Demandons à Annie un pique-nique et partons sans délai.



Et Billy, tout à fait rasséréiné, se met à courir vers le jardin potager où il a vu entrer la domestique.

— Annie ! crie-t-il à pleins poumons ; nous allons jusqu'à Montherand.

Et, il continue en se rapprochant :

— Chez un ami : nous partons à bicyclette, nous dormirons là-bas et rentrerons demain dans la journée, puisque oncle Maurice ne revient pas aujourd'hui. Vous seriez gentille si vous remplissiez notre musette de provisions.

— Bien sûr ! fait la servante, toute contente que les deux garçons aient trouvé un moyen de distraction.

Elle se hâte vers la cuisine pour satisfaire leur désir.

Un quart d'heure plus tard, ils sont sur la route, pédalant dans la direction de la localité où habite la famille Delorme. Mais, il faut traverser le village de M. Chardonner !...

— Prenons le chemin d'en haut, passons encore une fois devant la maison du vieil avare. J'ai une véritable « démangeaison » de le revoir ! Il faut saisir toutes les occasions... dit Billy.

Puis, avec amertume, il ajoute :

— Si nous allions tirer la sonnette, rien que pour l'ennuyer ?

— Pourquoi pas ? fait Hugo très amusé. On lui dit bonjour avec une grande révérence, puis, on repart en vitesse ! Avec nos vélos... on file rapidement.

— Non ; je lui demande ce que sont devenus ma Bible et ma chemise !...

— Tiens ! Qu'est-ce qu'il y a sur le toit de la mère Pic-Pic ? Tu vois cette tache blanche ? Elle n'y était pas tout à l'heure, quand nous regardions du haut du promontoire.

Billy lève la tête :

— On dirait un papier ou une enveloppe...

— Juste au-dessous de la lucarne.

— Le ramoneur a passé par là et c'est lui qui a perdu ce papier.

— Tu as raison.

— Et si c'est une pièce importante ? Le pauvre homme va la chercher partout, sauf sur le toit du père Chardonnier, observe Billy.

— Voilà une bonne occasion d'aller tirer la sonnette et de dire bonjour au vieux !

— Grand merci ! Je préfère courir à la recherche du ramoneur dans le village. Ensuite, qu'il se débrouille pour avoir son papier. La mère Pic-Pic croirait que c'est pour dévaliser sa maison que nous cherchons à y pénétrer.

— Alors, partons à la découverte de l'homme noir !

— Oui, mais le temps passe et nous n'avancons guère sur la route...

— Tant pis ! Nous pédalerons plus fort pour rattraper le temps perdu.

Et les deux garçons, faisant demi-tour, rebroussement chemin en inspectant les toits.

Le ramoneur est-il par là ?

Sur quelle maison travaille-t-il ?

A l'angle d'une rue, la silhouette noire apparaît, montant lentement le chemin, son échelle au bras.

— Le voilà ! s'écrie Hugo content.

Et, il s'élançe au-devant de l'arrivant !

— Monsieur ! je crois que vous avez perdu quelque chose sur le toit de M. Chardonnier.

L'homme jette un regard à l'attirail suspendu à son bras et relève la tête, tandis qu'Hugo poursuit :

— C'est une enveloppe ; on la voit très bien, tout près de la lucarne par laquelle vous avez passé.

Le ramoneur secoue la tête négativement ; un sourire découvre ses dents blanches.

Il répond :

— Ce n'est pas moi qui ai perdu cette enveloppe ; merci quand même !

— Alors... qui est-ce ? poursuit Billy étonné. Personne, sinon vous, n'est allé sur le toit !

— Je n'en sais rien, ajoute l'homme, indifférent. Ce sera le vieux bonhomme, ou bien sa femme ou encore la gamine qui l'auront laissée tomber. Je n'ai pas le temps de m'occuper de cela...

Et il s'en va.

Les deux garçons ont sursauté et s'écrient en même temps :

— Quelle gamine ?

— La gosse qui est chez eux ; je ne sais pas s'ils sont les grands-parents ; je ne connais pas ces gens.

Et il repart.

Sans craindre de noircir ses mains, Hugo l'arrête,

le retenant par le bras et, l'émotion dans la voix, il continue vivement :

— Il y a une enfant dans cette maison ? Comment le savez-vous ? L'avez-vous vue ?

Billy jette un regard noir à son frère, un regard semblant dire :

— Voyons ! Tiens-toi mieux ! Tu vas nous trahir...

L'homme se dégage. Toutes ces questions commencent à l'ennuyer, et il n'en saisit pas l'opportunité.

D'un geste vague, il répond :

— Je l'ai entendue chanter... C'est tout ce que je peux vous dire. Au revoir...

Et il s'en va d'un pas décidé ; son travail l'attend, il ne peut s'arrêter plus longtemps.

Les deux garçons semblent rivés au sol ; ils ne bougent pas. Ils se regardent, bouleversés...

Le premier, Hugo ouvre la bouche et murmure :

— N'allons pas voir Stéphan... Restons ici... Elle est là et pas en France, j'en suis sûr...

— Il l'a entendue chanter, fait Billy d'un air d'envie.

— Elle n'est donc pas partie.

— Et elle attend encore notre secours ! Oh ! Hugo ! Comment faire, comment faire pour la sortir de là ?

— Ne la crois pas si malheureuse puisqu'elle chante !

— Tant mieux ! repartit Billy, soulagé.

— Rien ne presse de retourner à la Villa des Tournelles ; Annie nous croit partis jusqu'à demain. Viens,

laissons nos vélos dans le village et retournons à notre poste d'observation, propose Hugo.

L'idée enchante Billy qui se range au désir de son frère.

Cinq minutes plus tard, ils ont retrouvé le banc rustique, sur le promontoire dominant le village.

— L'un des parasols du jardin ferait bien ici. Le soleil est brûlant, dit Billy.

— Veux-tu que j'aille chercher une ombrelle dans le galetas de la mère Pic-Pic pour te procurer un peu d'ombre ? repartit Hugo, taquin. Tu crains d'abîmer ton teint ?

— Je préférerais que tu descendes commander des glaces ! riposte Billy.

— Où ?

— Mais... voyons ! Chez M. Chardonner ; il est si serviable et hospitalier !

— Regarde ! La tache blanche est toujours sur le toit, observe Hugo.

— La porte s'ouvre ! C'est le vieux, je le reconnais... souffle Billy.

— Ohé ! crie Hugo à pleins poumons.

Et, il ajoute :

— Lèvera-t-il la tête ? Non !

Il crie plus fort :

— Ohééé !...

— Il nous a vus, clame Billy, qui s'allonge sur le banc pour échapper aux regards du vieillard levant la tête dans la direction des deux garçons. C'est imprudent, ce que tu fais là, ajoute-t-il, irrité. Si tu continues

de la sorte, il nous sera impossible de nous approcher de la maison.

— Il n'a pas de bons yeux... réplique Hugo, dédaigneux. Tu vois, il s'en va dans le jardin sans s'inquiéter de nous.

Le temps passe... M. Chardonneret reparaît ; il rentre dans la maison et la porte se referme.

— Et Floria ? Que fait-elle ? On ne l'aperçoit pas au jardin... s'exclame Hugo, déçu.

— Puisque Paulette ne l'a pas revue, et la croit partie, c'est bien la preuve qu'ils ne la laissent pas sortir et la tiennent cloîtrée.

— A moins que le ramoneur ne se soit trompé ; il a peut-être entendu le chat miauler et il a cru que c'était un enfant qui chantait ! repartit Hugo, rieur.

— D'ailleurs, dit Billy, poursuivant son idée, Paulette ne nous a pas affirmé l'avoir vue partir... Elle n'est pas allée non plus dans l'auto avec sa maman.

Tandis qu'ils causent, douze coups sonnent à la grosse horloge de l'église et se perdent dans l'air. Un nouveau silence de quelques instants et la cloche se met à tinter, rompant la quiétude du village.

— Midi ! Déjà ? s'étonne Billy. Pique-niquons ici ; nous y sommes bien. Après... nous redescendrons. On n'avance pas à grand'chose ; il faut attendre le retour d'oncle Maurice.

Ils déballetent leurs provisions sur l'herbe et, tout en devisant, mangent avec appétit les victuailles préparées par Annie.

Cependant, Hugo a hâte de s'en aller ; il ne tient plus en place :

— Nous perdons notre temps ; rien ne bouge, rien ne se découvre... C'est agaçant.

— Nous aurions mieux fait d'aller à Montherand !

— Ecoute Billy, si tu le veux bien, je vais faire un tour sur les lieux ; peut-être que j'aurai la chance, comme le ramoneur, de l'entendre chanter !

— Tout à fait d'accord, répond l'aîné. Pendant ce temps, je serrerai les provisions dans la musette, et après, je ferai une petite sieste.

— Alors, à tout à l'heure !

Hugo se lève et s'en va dans la direction du village.

— Sois prudent, lui crie Billy.

Après avoir mis les provisions dans la musette, Billy s'allonge sur l'herbe et, plongeant ses regards dans l'azur immense du ciel, il écoute les bruits de la nature.

Soudain, il tressaille...

Des pas résonnent sur les cailloux... un paysan passe. Il poursuit son chemin sans remarquer l'enfant couché dans l'herbe.

Le bruit s'éloigne, la tranquillité enveloppe de nouveau l'atmosphère et Billy s'assoupit.

Lorsque Hugo revient, il ouvre des yeux tout endormis :

— Quoi de neuf ? Quelle nouvelle sensationnelle m'apportes-tu ?

— Rien ! Absolument rien, répond le cadet, lassé. J'ai fait plusieurs fois le tour de la « bicoque » sans

rien entendre et sans apercevoir personne. Ma parole... ils dorment tous dans ce château !

— Et, pourtant, la « Belle » y est ! achève Billy.

— Ah ! voilà la porte qui s'ouvre. Ils se sont enfin réveillés ! Ils sortent...

— Les deux ! ajoute Billy.

— Ils ferment à clé ; donc, ils partent, poursuit Hugo très excité. Et Floria ? Ils la laissent à la maison ?

— Ils vont à leur jardin potager ; le père Charbonnier a pris sa hotte, elle son panier.

— Parfait ! exulte Hugo. Quand ils seront hors de vue... nous descendrons !

— Pour quoi faire ?

— Pour appeler Floria. Elle viendra au jardin et nous l'emmènerons en vitesse...

— Là, là !... Comme tu y vas ! C'est bien trop simple et trop facile... Cela ne réussira pas. Si elle est dans la maison, ils l'ont enfermée, sans aucun doute.

— Quelle idée ! Pourquoi serait-elle enfermée ? Viens, allons-y ; ils sont déjà au bas de la route, on ne les verra bientôt plus, dit Hugo qui s'impatiente.

— Attends un moment, objecte son frère, moins pressé. S'ils avaient oublié quelque chose et revenaient sur leurs pas...

— Mais non ! Tu vois bien...

Abandonnant son poste d'observation, Hugo s'engage dans le chemin qui descend au village.

Billy le rappelle :

— Hugo ! Hugo ! Regarde !...

Obéissant à son aîné, le cadet revient et, jetant les yeux sur la maison de M. Chardonnier, il s'exclame :

— Le bâton et la ceinture... comme hier soir...

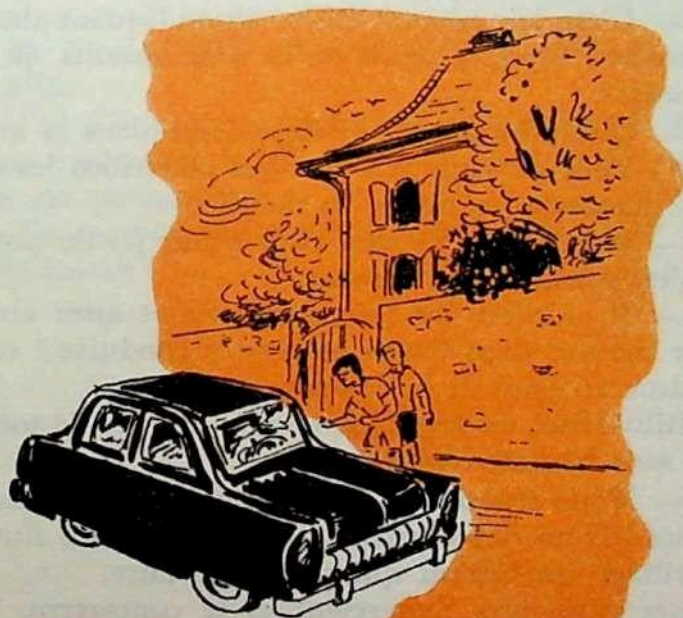
— A la même lucarne... achève Billy, bouleversé.

— La lucarne du ramoneur et de la feuille blanche, poursuit Hugo, non moins stupéfait.

— Il faut que je m'asseye ; ça me coupe les jambes !

— Ce n'est donc pas le vieil avaré qui dresse cette baguette en guise de drapeau, puisqu'ils sont sortis tous les deux ! s'écrie Hugo, convaincu. Tu vois, le bâton bouge, c'est indiscutable !

— Alors ! Qui d'autre que Floria ?.....



*Une auto s'approche, elle stoppe devant les deux garçons.*

— Allons vite la délivrer, conclut Hugo.

— Voilà bien la preuve qu'elle est enfermée et ne peut aller au jardin...

Hugo n'écoute plus son frère ; il dégringole déjà le sentier, aussi vite que le lui permet l'agilité de ses jambes. Billy le suit...

Essoufflés, ils arrivent devant la maison de M. Chardonnier.

A ce moment, une auto s'approche ; elle stoppe devant les deux garçons et le conducteur demande :

— Pourriez-vous m'indiquer où habite M. Chardonnier, s'il vous plaît ?

— C'est ici, répond Billy, en indiquant du geste la maison. Mais, je crois qu'ils sont absents, je les ai vus sortir.

— Quel dommage ! dit une dame dans la voiture.

— Vous ne savez pas où nous pourrions les atteindre ? demande à nouveau le chauffeur.

— Je pense qu'ils sont allés à leur jardin potager ; ce n'est pas loin, sur la route...

— Si ce n'est pas loin... seriez-vous assez aimables pour monter dans l'auto et nous y conduire ? suggère la dame au fond de la voiture.

Billy lance un regard désespéré du côté de son frère qui, sans hésiter, réplique :

— Nous regrettons de ne pouvoir vous rendre ce service ! Nous devons partir... Vous trouverez sûrement au village quelqu'un qui pourra le faire.

Les voyageurs remercient et se concertent, tandis que sans un mot, et à grands pas, les deux garçons se

dirigent vers la place où ils ont laissé leurs vélos. Ils les empoignent, montent dessus, descendent la rue qui rejoint la grande route et se mettent à rouler rapidement dans la direction de la Villa des Tourelles.

— Merci ! Hugo.

C'est le premier mot que Billy prononce.

Et il ajoute :

— Tu m'as tiré d'un mauvais pas ! Je ne savais comment en sortir. Tu me vois les conduisant vers la mère Pic-Pic et me trouvant nez à nez avec elle ?

— Constate que ce n'était vraiment pas un mensonge ! Nous devions partir ; il n'y avait aucune autre solution pour s'échapper...

— Et Floria ? Elle attend toujours notre secours, gémit Billy.

— J'ai l'impression que les gens de cette auto venaient justement la chercher, et de ce fait notre mission est terminée.

— Tu crois ? soupire l'aîné. Ainsi, nous ne la connaissons jamais !



## Elle est blonde!

En silence, les deux garçons font route vers Dourlens.

— Nous oublions que nous avons l'intention de nous rendre à Montherand, s'écrie tout à coup Hugo en s'arrêtant brusquement. Puisque notre mission est terminée, plus rien ne nous empêche de mettre notre projet à exécution.

Billy freine aussi et met pied à terre.

— Je n'ai aucune envie de me casser le nez

sur le vieux Chardonner. Si nous partons du côté de Montherand, c'est ce qui arrivera. En ce moment, il doit être en train de causer avec les gens de l'auto.

— Eh bien ! Attendons un petit quart d'heure ici ; asseyons-nous sur cette borne... A moins que tu ne craignes le gros soleil... pour ton teint !

— Tu es agaçant, Hugo, avec tes plaisanteries. J'ai d'autres soucis, aujourd'hui. Je suis déçu, tout à fait déçu...

— Bien sûr ! Moi aussi... Nous ne saurons jamais si elle est blonde ou brune ! Billy ! Regarde l'auto qui vient... Tu la reconnais ?

— Non.

— Nigaud ! Tu ne la reconnais pas ? C'est la voiture qui s'est arrêtée devant la maison de la mère Pic-Pic, j'en suis sûr...

— Tu crois ?

— Je ne le crois pas... je le sais, comprends-tu ?

La voiture remarquée par les deux garçons, passe devant eux. Ils la suivent du regard et, à regret, la voient disparaître dans le lointain.

Les yeux rêveurs et tristes, Billy se tourne vers son frère :

— Penses-tu qu'elle était dedans ? Je n'ai rien vu ; cela allait trop vite.

— J'en doute...

— Nous venons de les quitter. Pourquoi sont-ils partis si vite ?

— Sont-ils allés jusqu'au jardin potager ?

— Ils n'en ont pas eu le temps... Ils ont délivré Floria et se sont sauvés en vitesse, sans avertir les deux vieux, conclut Billy à regret. Ils ont mieux su faire que nous !

— Quelle imagination ! s'exclame Hugo. Tu as peut-être raison, mais rien ne le prouve. Viens ! Changeons-nous les idées en pédalant. Nous avons encore

le temps d'aller jusqu'à Montherand avant la nuit. La route est libre maintenant, puisque nous avons vu l'auto partir. Et, si nous rencontrons le couple Chardonner, nous regarderons droit devant nous.

— Inutile de passer par le village ; suivons la grande route, dit Billy en enfourchant son vélo.

Cette fois, ils sont décidés à poursuivre leur chemin. D'ailleurs, Billy se réjouit en pensant revoir Stéphan. Il en oubliera les désappointements de cette journée infructueuse. On montrera la lettre mystérieuse, on bavardera et l'on construira des hypothèses amusantes qui les consoleront de leurs déceptions.

Cependant, bien des kilomètres restent encore à parcourir pour parvenir au but du voyage.

En suivant la grande route, ils passent devant le côté sud de la maison Chardonner.

La lucarne, la troublante lucarne, qu'ils ont observée du haut du promontoire, ils la voient de nouveau. Ils jettent un dernier regard sur cette petite fenêtre couchée sur le toit, qui a fait battre leurs cœurs d'espoir et aussi de désespoir.

— Elle n'est plus là, soupire Billy.

— Si c'est le cas... il vaut mieux s'en réjouir que de se lamenter, répond philosophiquement Hugo. Une chose certaine, c'est que l'enveloppe blanche y est encore.

— Stop ! s'écrie Billy, en s'arrêtant brusquement.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'ai vu quelque chose... J'ai vu bouger... dit l'aîné, le visage bouleversé.

— Où ?

— Là ! Sur le toit ! Derrière la lucarne.

— Tu as des visions !

— Mais non ! J'en suis sûr... Regarde !

— Je ne vois rien...

— Attends un moment.

— Elle est prévue pour demain soir, notre arrivée à Montherand ?

— Nous ne sommes pas attendus ; cela m'est égal si nous n'y allons pas.

— Heureusement, car je doute bien que nous y parvenions un jour ! J'attends patiemment... mais je ne vois rien venir !

— Ne parle pas si fort ! Tu te feras remarquer des villageois.

Arrêtés au bord du trottoir, les deux garçons plongent désespérément leurs regards dans le trou noir ouvert sur le toit.

Décidément ! Rien ne paraît.

Tout reste immobile, sans mouvement aucun, sans vie.

Seul, un petit oiseau, perché sur le bord du chéneau, sautille quelques instants, puis repart, vif et léger.

— Tu as rêvé ! conclut Hugo.

Au même instant, l'encadrement noir de la lucarne s'éclaire d'une tache blanche qui s'agite vivement.

— Et tu penses que je rêve encore ? souffle Billy, très excité, tandis que le drapeau blanc se balance en tous sens devant leurs yeux.

Hugo est hors de lui ; il crispe ses doigts sur le bras

de son frère, il gonfle ses poumons et s'écrie, aussi fort qu'il le peut :

— Floria ! Floria ! On vient !

Billy sursaute, les yeux pleins d'effroi ; il se retourne vers son frère, un reproche sur les lèvres.

Mais il n'a pas le temps de prononcer une seule parole. La tache blanche s'agite frénétiquement, puis disparaît tout à fait.

Billy et Hugo se regardent, surpris.

Que veulent dire ces signaux ?

— Tu lui as fait peur ! Pourquoi as-tu crié ? C'était imprudent, stupide !...

Bill est démonté ; la tactique de son frère l'exaspère... Quelles sottises va-t-il encore imaginer ?

Il n'a pas le temps d'y réfléchir davantage ; le bâton qu'ils ont déjà vu, avec la ceinture au bout, sort brusquement de la fenêtre et se balance régulièrement, comme un oriflamme que l'on déploie.

— Voilà de nouveau le bâton, s'exclame Hugo, haletant. Viens, Billy ! N'hésitons plus ! Elle est là, elle est là...

Le jeune garçon pose sa bicyclette au bord du trottoir. Il traverse la route et s'approche de la maison de M. Chardonner.

Indécis, Billy le suit cependant :

— Comment s'y prendre ? As-tu une idée ?

— J'ai vu une échelle contre le mur. Sera-t-elle assez longue ? Voilà la question importante !

— Et tu penses que je vais grimper jusque sur le toit par cette échelle ? s'écrie l'aîné stupéfait.

— Toi ? Non, sûrement pas ! Mais moi !!!

— Tu oublies que le père Chardonner peut arriver d'un instant à l'autre et...

— Tu feras le guet, pendant que je monterai ; les minutes sont précieuses. Passons à l'action !

Avec précaution, ils pénètrent dans le jardin, par une petite porte donnant sur la route.

Billy n'est pas rassuré...

Ne vont-ils pas faire des bêtises ?

N'ont-ils pas promis à leurs parents d'être prudents et sages ?

Ne serait-ce pas mieux d'attendre le retour d'oncle Maurice, qui les guiderait de ses conseils ?

Hugo s'est avancé pour examiner l'échelle et Billy, tout à ses pensées, sursaute soudain.

— Hugo ! souffle-t-il, j'ai entendu... j'ai entendu une voix...

Son frère se retourne, se rapproche et, silencieux, tous deux tendent l'oreille.

Le bâton s'est immobilisé et, tandis que leurs yeux se fixent sur la lucarne, ils entendent distinctement une voix d'enfant répétant d'un ton chantant, en scandant chaque syllabe :

— Ma-man, ma-man, ma-man...

Le diapason baisse, s'affaiblit et se termine dans un sanglot.

C'en est trop pour Billy ; il revit son drame d'enfant perdu, sa soif de posséder une mère... Il comprend l'immense chagrin de la fillette.

Toute hésitation, tout calcul, toute prudence ont disparu.

— Hugo, murmure-t-il, l'émotion dans la voix, aide-moi à dresser cette échelle ; c'est moi qui monte...

— Comme tu voudras ; je ferai le guet, répond le jeune garçon presque aussi impressionné que son frère.

Ils regardent tout autour d'eux, craignant qu'on les observe ; par bonheur, le village est désert, tout semble dormir. Seules, les autos sillonnent la route et passent, indifférentes, devant la scène qui se déroule dans le jardin de M. Chardonner.

Les deux garçons ont du mal à dresser la grande échelle ; elle est longue, elle est lourde, elle oscille. Arriveront-ils à l'appuyer sur le bord du chéneau ?

Un moment d'angoisse et... l'opération est terminée. L'échelle est adossée au toit, au grand soulagement des deux aventuriers.

Le pied sur le premier échelon, Billy dit à son frère :

— Je compte sur toi ! S'il y a quoi que ce soit de suspect, tu donnes l'alarme, en sifflant.

— Entendu, répond Hugo en allant s'installer sur le mur, afin de surveiller la route qui monte vers l'entrée de la maison.

Billy a l'habitude de grimper sur les échelles ; au verger, il fait la cueillette des cerises, perché entre les branches, sur les derniers échelons. Mais, ici, c'est différent : de chaque côté, un vide affreux donne le vertige.

Il faut regarder en haut, vers le but, seul moyen pour se tenir droit et ne pas perdre l'équilibre.

Décidé, il monte d'un trait et atteint le toit ; la lucarne n'est pas loin... il va pouvoir saisir le bâton.

Mais... il n'est plus là ; on ne voit rien...

Un instant déconfit, Billy s'arrête.

Faut-il poursuivre ? Mettre pied sur le toit ?

Il plonge ses regards à l'intérieur de la lucarne et ne voit pas grand-chose ; on dirait un grenier sombre.

Il appelle :

— Floria ! Es-tu là ?

— Oui, répond une petite voix.

Le jeune garçon n'hésite plus ; il enjambe les derniers échelons, saute sur le toit et rampe jusqu'à la lucarne, dans laquelle il introduit la tête pour inspecter l'intérieur.

Il rencontre la petite main d'une enfant qui, le bras tendu aussi haut qu'elle le peut, se cramponne aux poutres qui soutiennent la toiture. Et, pour y parvenir, elle a grimpé sur une caisse...

Une toison dorée et bouclée, c'est tout ce qu'il distingue en premier lieu ; un petit minois se lève vers lui et deux yeux, couleur de pervenche, immenses, lumineux, mais tristes, le regardent, étonnés et craintifs tout à la fois.

— Je suis Billy Duval, se hâte de dire le garçon, pour répondre à la question muette des grands yeux bleus. Es-tu Floria ?

— Oui.

— J'ai reçu ta lettre ; je viens avec mon frère te délivrer... Tu es en prison, ici ?

— Oui, répond de nouveau laconiquement la fillette.

La surprise, l'émotion, la laissent sans voix.

— Tu ne crains pas de descendre par le toit ?

— Non ! Mais, j'ai peur... Ils nous verront et ils me battront...

— Ils ne sont pas là ; ils sont sortis...

— Je sais... gémit l'enfant, mais il y a longtemps ; ils vont rentrer, j'en suis sûre. Pars... pars, tu reviendras demain...

— Non, ce soir, quand il fera nuit.

— Oui, ce soir, et dépêche-toi de t'en aller, sanglote la petite fille. Il faut que j'enlève la caisse.

— Prépare-toi pour ce soir, je reviendrai, lance Billy, que la panique de Flore bouleverse.

En toute hâte, il se glisse jusqu'au bord du toit, et redescend l'échelle aussi rapidement qu'il le peut. Inquiet, mais heureux, il se retourne du côté d'Hugo qui, silencieusement, observe la route. Il voit son frère se redresser et scruter le lointain :

— Je crois bien que ce sont eux... articule Hugo, hésitant.

Et quittant son poste, il ajoute :

— Filons ! Les voilà !

— L'échelle ! clame Billy. Vite, en bas ! Viens m'aider !

Ils ne sont pas longs à l'empoigner.

En un clin d'œil, elle est basculée, puis allongée sur le sol et glissée contre le mur.

Rapides, ils quittent le jardin en poussant la petite

porte. Par bonheur, la route est libre ; ils la traversent et se précipitent sur leurs vélos qui les attendent au bord du trottoir.

— De quel côté allons-nous ? fait Hugo indécis.

— Prenons la direction de Dourlens. Nous aviserons en chemin.

Ils enfourchent leurs vélos et, sans se retourner, se mettent à rouler à vive allure. En s'éloignant du village, ils ralentissent un peu et impatient, Hugo, s'écrie :

— Alors ! J'attends ton compte rendu. Qu'as-tu donc vu ?

— Floria ! En chair et en os ! Et, sais-tu ? Elle est blonde !

— Très bien ; c'est ce que je pensais... Mais, que fait-elle sous ce toit ?

— Elle attend qu'on vienne la délivrer...

— Elle te l'a dit ?

— Non.

— Pourquoi es-tu reparti sans l'emmener ?

— Elle pleurait... elle avait peur qu'ils arrivent et la battent.

— Elle avait raison ; c'était moins une !

— Je lui ai promis que nous viendrions ce soir la chercher...

— Ce soir ? L'idée est bonne ; de nuit, on ne nous verra pas...

— Ce sera aussi plus difficile de grimper sur le toit sans se casser la tête ! Je regrette de lui avoir fait

cette promesse... j'ai été tout simplement stupide. Demain, oncle Maurice sera là et pourrait nous aider.

— Mais non ; ne regrette rien. J'aurais agi comme toi.

— Quand je l'ai vue si désolée, je n'ai pas eu le cœur de lui dire d'attendre plus longtemps.

## Au voleur!

— Bonsoir Annie! s'écrie Billy en entrant dans le vestibule de la Villa des Tourelles.

La jeune servante regarde les deux garçons d'un air étonné:

— Vous êtes déjà de retour?

— Nous n'y sommes pas allés!

— Quelle idée! Pourquoi? Il faisait trop chaud? La route était trop longue?

— Non; rien de cela. Nous vous raconterons, dit Hugo.

Et, Billy ajoute :

— Promettez-nous le secret, Annie... et nous vous dirons tout.

— J'en fais le serment! répond la domestique d'un ton contrastant tout à fait avec l'air malicieux de ses yeux. Dites-moi vite! Quelle bêtise avez-vous inventée pour qu'il faille en garder le secret?

— Rien de grave, rassurez-vous, répond Billy. Mais, c'est palpitant, je vous préviens, et assez long à raconter!



— Dans ce cas, il faut attendre que je vous aie fait le souper ; rien n'est prêt. Comment pouvais-je prévoir votre retour ? Et pourtant, vous devez avoir faim. Allez vous rafraîchir sous la douche. Dans une demi-heure, le repas sera servi. Je patienterai jusque-là pour vous écouter.

Les enfants se rangent aux ordres de la servante et, un peu plus tard, assis à la salle à manger, devant une table bien garnie, ils font à Annie un récit coloré et émouvant de l'emploi de leur journée. Ils montrent la mystérieuse lettre contenant le SOS de Floria, ils décrivent la périlleuse ascension sur le toit et la découverte de la petite fille blonde.

La jeune domestique est passionnée par le drame ; la fillette, prisonnière sous les combles, attire tout de suite sa grande sympathie.

Comment faire pour lui porter secours ?

Elle serait prête à tout pour aider les deux garçons dans leur sauvetage et elle les presse en leur disant :

— Retournez ce soir, mais soyez prudents ! Attendez la nuit... Pendant ce temps, je préparerai pour elle une chambre et un bon lit. Je confectionnerai un gâteau et quand vous rentrerez, nous lui ferons un festin ! Pauvre chérie ! Nous la soignerons bien !

— Merci, Annie, s'exclame Billy, reconnaissant. Je savais que nous trouverions en vous une alliée.

— Et ses parents ? Où sont-ils ? Comment s'appellent-ils ? continue la jeune fille tout émue. Pourquoi est-elle enfermée ? C'est inadmissible, une chose pareille ! On devrait en informer la police !

— Non ! s'écrie Billy, décidé. Jamais de la vie ! C'est nous qui la délivrerons !

— Qu'en penseront M. et M<sup>me</sup> Combes ? ajoute Annie, pensive.

— Si elle n'a plus de parents, ils l'adopteront sûrement, dit Billy convaincu.

Mais, soudain, la jeune bonne devient soucieuse ; elle réfléchit et objecte :

— Cette descente par le toit, n'est-ce pas dangereux ? Si elle a peur du vide... qu'elle crie... qu'elle tombe... que ferez-vous ? Ses geôliers vous entendront et la partie sera perdue. Ils vous mèneront à la gendarmerie, comme des voleurs !

Hugo la rassure :

— Nous serons prudents, nous ferons doucement... Elle sera si heureuse de quitter sa mansarde, qu'elle ne craindra rien... D'ailleurs, par précaution, il nous faut prendre une corde, elle nous sera peut-être utile.

— J'aimerais bien que vous soyez déjà de retour... Je suis inquiète. Ne serait-ce pas mieux d'attendre à demain ?

— Impossible, proteste Hugo. Billy lui a promis que nous reviendrions ce soir. Elle se prépare, elle nous attend ; nous ne pouvons la décevoir. Je croyais que vous vous réjouissiez de la voir !...

— Bien sûr ! Pauvre enfant ! Je vais lui préparer sa chambre ; allez-y ! Je vous souhaite bon succès.

Et, pour cacher son émoi, la servante monte à l'étage, tandis que les deux garçons organisent leur départ.

Au crépuscule, ils sont sur la grande route, partant

dans la direction de la maison de M. Chardonner. Voici le village, qui s'estompe dans la nuit grandissante.

Ils sont émus : une heure grave a sonné !

L'œil inquiet, Billy inspecte les alentours; un groupe d'hommes bavarde sur le trottoir, en face de la maison, à l'endroit précis où ils pensaient poser leurs vélos.

Combien de temps ces gens vont-ils rester là, les empêchant de poursuivre leur manœuvre ?

Ils ralentissent... Que faire ?

— Continuons, dit Hugo ; nous reviendrons plus tard, quand ils seront partis.

Ils passent devant les villageois et poursuivent leur route jusqu'au prochain détour.

— Arrêtons-nous ici, propose Billy en mettant pied à terre. On voit encore un peu la maison.

— Les fenêtres sont éclairées ; ils ne dorment pas.

— Il faudra peut-être attendre longtemps. Impossible de s'approcher, tant qu'ils ne sont pas au lit.

— Il serait à souhaiter qu'ils aient mis du coton dans les oreilles !

— Ou qu'ils se soient drogués avec des somnifères !

Tout en devisant, les deux garçons posent leurs vélos et s'adosent au mur, fermement décidés à attendre le moment propice pour délivrer Floria.

— Quel dommage ! De ce côté, on ne voit pas la lucarne, soupire Billy. Floria trouvera que nous sommes longs à venir.

— Pourvu qu'elle ne s'endorme pas ! ajoute Hugo.

— Elle va croire que nous l'avons oubliée !



*Cette magnifique lanterne, dit-il en regardant l'astre lumineux...*

— Mais non ; elle sait bien qu'il nous est impossible d'agir tant que les deux vieux sont encore debout.

— Une lumière s'éteint, fait Billy, heureux.

— Une autre s'allume ! ajoute Hugo. Qu'ils sont agaçants ! A leur âge, ils ne devraient pas veiller si tard... c'est mauvais pour leur santé !

— Sans parler des notes d'électricité ! Pauvres gens ! Ils en seront ruinés !

— Pourquoi ont-ils enfermé cette petite fille ?

— Une question d'argent ! Naturellement.

— Nous saurons bientôt si tu as raison ; Flore nous racontera tout.

Ils restent un moment sur le bord de la route et la nuit grandissante glisse jusqu'à eux. Le silence, que seul le clapotis des vagues vient rompre, les envahit de son mystère. Le ciel est étoilé et un clair de lune splendide se reflète dans le lac.

— J'aurais préféré qu'il fasse plus sombre, remarque Billy. Cette magnifique lanterne, dit-il en regardant l'astre lumineux, risque de nous jouer de vilains tours !

— Au contraire ! Elle va nous rendre service. Tu verras plus clair sur ton toit. Sans lune, une lampe de poche aurait été indispensable.

— J'accepte ton point de vue, conclut Billy. Ah ! enfin ; tout est éteint sur cette façade.

— Il est temps de se rapprocher...

Hugo et Billy se regardent, une émotion dans les yeux ; ce n'est pas le moment de « flancher ».

Une petite fille, emprisonnée dans un galetas sombre, attend leur secours, compte les minutes, le cœur angoissé, écoutant chaque bruit...

Il n'y a pas à hésiter !

— Viens ! allons-y, souffle Hugo.

La route est déserte. Ils arrivent devant la maison de M. Chardonner. Un chat noir passe devant eux comme un éclair.

Billy sursaute :

— Serait-ce le pauvre minet qui a cassé la bouteille d'huile dans la cuisine ?

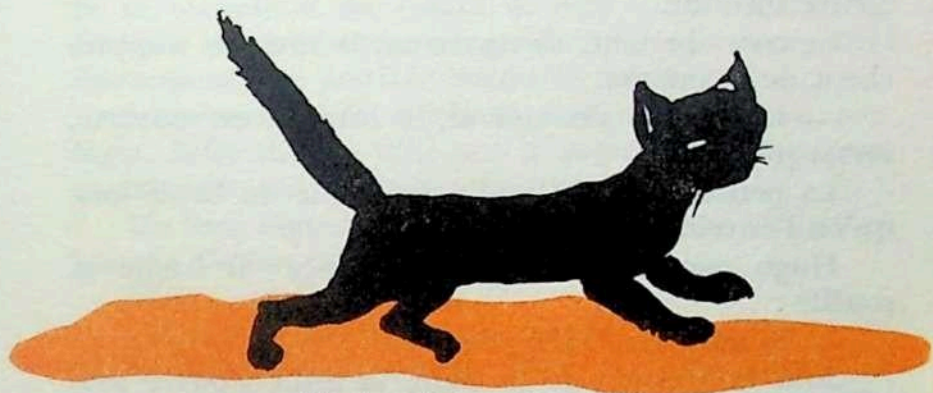
— Dommage qu'il ne sache pas parler, repartit Hugo. Nous lui demanderions si ses maîtres dorment enfin !

AU VOLEUR !

— Remarque qu'il n'y a plus de lumière, ni d'un côté, ni de l'autre, observe Billy.

Hugo poursuit :

— Un chat noir ! N'est-ce pas un heureux présage ?



*Un chat noir passe devant eux...*

Cette phrase scandalise l'aîné :

— Hugo ! Quelle sottise ! Serais-tu superstitieux ?

— Sois sans crainte... Je ne crois ni aux présages, ni aux porte-bonheur, ni aux amulettes ! J'ai simplement voulu dire une bêtise. As-tu déjà vu un fer à cheval suspendu à la porte de ma chambre ?

— Non, pas jusqu'à présent !

— Et je ne touche pas du bois chaque fois que je désire éviter quelque chose...

— A la bonne heure ! Tu me fais plaisir. Il vaut mieux mettre notre confiance en Dieu qui est le Tout-Puissant. La superstition ne devrait pas exister dans un pays christianisé ; c'est bon pour les païens...

— Si nous revenions à nos moutons ?

— Tu as raison ; mettons nos vélos dans ce petit chemin qui descend et ne perdons plus de temps.

Avec précaution, ils vont poser leurs bicyclettes contre un mur.

Le cœur battant, ils traversent la route et s'approchent de la maison.

— Impossible de voir si la lucarne est ouverte, remarque Billy.

La petite porte du jardin fera-t-elle du bruit lorsqu'on l'ouvrira ?

Hugo met la main sur la poignée ; il hésite et souffle :

— Si nous escaladions le mur ?

Sous la pression de sa main, la grille s'ouvre soudain en faisant un bruit sec et métallique qui les remplit d'effroi.

Ils gravissent l'escalier, pénètrent dans le jardin et se glissent jusqu'à la maison. L'échelle est toujours là, qui les attend !

Billy sent son front perler de sueur ; l'émotion le gagne...

Auront-ils la force de dresser à nouveau cet engin ?

Ils s'arrêtent un instant devant l'immense ciel étoilé, ils regardent autour d'eux et prêtent l'oreille.

Silence complet ; ils n'ont personne réveillé. Le sentiment agréable d'avoir parcouru une première étape leur apporte un peu de courage. Cependant, le plus difficile reste à faire !

Onze coups sonnent au clocher de l'église et les font tressaillir tous deux.

Ils se redressent ; allons ! Il faut agir...

Leurs yeux grands ouverts s'habituent à l'obscurité ; ils se consultent du regard et tous deux empoignent l'échelle pour la dresser, et pour ensuite la poser aussi doucement que possible contre le chéneau.

Là, c'est fait ! Ils respirent plus profondément, soulagés. Billy met le pied sur le premier échelon pour commencer son ascension nocturne.

Un long regard tout alentour ! O bonheur ! rien n'a bougé ; ils ont fait si doucement !

Mais... quelle horreur !!!

On entend des pas sur la route !

Le bruit se rapproche. C'est peut-être l'agent de police qui fait sa tournée... On les prendra pour des voleurs !

— Cachons-nous derrière ces arbres... chuchote Hugo.

— Et l'échelle ? clame Billy, hors de lui.

D'un même geste, ils l'empoignent et la laissent glisser brusquement à terre. Sa chute dans l'herbe fait un bruit sourd dans le silence nocturne et glace de terreur le cœur des deux aventuriers.

Sans un mot, comme des renards traqués, ils se tapissent dans le feuillage d'un bosquet et restent là, haletants !

Les pas résonnent dans la nuit. On passe tout près d'eux, sur le trottoir. Seul le mur les sépare de l'effrayant personnage qui déambule dans le noir.

Ils retiennent leur souffle...

Le passant est maintenant en face de la grille ouverte...

Il continue son chemin sans s'arrêter, tandis que les deux garçons se risquent petit à petit à sortir du fourré, le cou tendu, le regard inquiet.

Qui donc a passé ?

— C'est un simple promeneur attardé, bougonne Hugo. Et, maintenant, il va falloir redresser notre malheureuse échelle.

Billy est soucieux :

— Pourvu qu'en tombant, elle ne se soit pas disloquée.

— Allons nous en assurer, dit Hugo en quittant délibérément sa cachette, suivi de son frère.

Billy jette un regard sur la façade du bâtiment.

Quelqu'un n'a-t-il pas fait de la lumière ?

Mais non ! Il a rêvé !

Tout est éteint et silencieux.

Avec décision, ils empoignent l'échelle, s'apprêtent à la dresser...

A cet instant précis, une fenêtre, juste au-dessus d'eux, s'ouvre avec fracas. Une lumière électrique, plongeant ses rayons dans le jardin, en éclaire chaque détail, tandis qu'une voix tonne :

— Voleurs... bandits... que venez-vous faire ici ?

Les garçons reconnaissent la voix rogue de M. Charbonnier.

L'échelle s'échappe de leurs mains et vient choir

lourdement contre la fenêtre ouverte, obligeant le vieil avare à battre en retraite.

Les deux frères en profitent pour détalier. Laisant la porte du jardin ouverte, ils font une course-éclair jusqu'à leurs vélos. Ils sautent dessus et, pédalant de toutes leurs forces, ils disparaissent dans la nuit, n'arrêtant leur course folle qu'à leur arrivée devant la grille de la Villa des Tourelles.

En mettant pied à terre, Billy se sent défaillir ; il s'appuie contre le mur et passe la main sur son front baigné de sueur. Il soupire, profondément déçu :

— Pauvre Floria...

Annie, qui fait le guet, entend du bruit et s'avance dans l'allée. Elle aperçoit les deux garçons pantelants, découragés et pressés de rentrer.

— Alors ! Que s'est-il passé ? La petite fille n'est pas là ?

— Nous avons échoué... dit Billy d'une voix blanche.

— Et nous nous sommes fait traiter de voleurs et de bandits... ajoute Hugo avec amertume. Les yeux humides, il sent des larmes prêtes à jaillir de ses paupières.

— Venez, entrons... dit la servante. Vous me raconterez votre aventure. Mais consolez-vous. Votre oncle revient demain... Je suis sûre qu'avec lui, vous arriverez à délivrer Floria par des moyens plus simples, plus faciles et surtout moins dangereux. Quoiqu'il soit bien tard, nous allons cependant manger le gâteau que j'ai fait ; demain, il ne serait plus frais.

## Un précieux bagage

Après une nuit bien courte, agitée de cauchemars, Billy se réveille, avec un seul désir : retourner au plus vite au village de M. Chardonner, pour revoir la lucarne sur le toit.

Hugo fait des objections :

— A force de nous promener dans ces rues, on va nous remarquer... Tu oublies l'alerte de cette nuit ! Le vieux aura sûrement été se plaindre à la police... Allons plutôt nous baigner en attendant le retour de ton oncle.

— Il ne rentre qu'après midi, répond Billy. Nous avons toute la matinée pour nous... Et, j'ai une idée : pour éviter qu'on ne nous voie dans le village, suivons le chemin qui longe la colline. Prenons la route qui passe devant la boulangerie. En montant par là, nous atteindrons tout aussi vite le promontoire, notre poste d'observation favori. Floria doit être tellement déçue que nous ne l'ayons pas délivrée...

— Elle a certainement entendu le vacarme et compris ce qui est arrivé ! Souhaitons que la mère Pic-Pic ne se soit pas méfiée de nos projets ; j'aime mieux qu'elle nous ait pris pour des voleurs.

Le temps est splendide et cette course matinale, sur le versant de la colline, dissipe le malaise pesant

sur le cœur des deux garçons depuis leur fuite nocturne.

L'air encore frais caresse leurs fronts et leur redonne joie et espoir.

Comment la journée se terminera-t-elle ?

Pourvu qu'oncle Maurice veuille bien s'occuper sans délai du sort de la pauvre Floria...

Comment s'y prendra-t-il ?

Toutes ces questions s'entre-choquent dans l'esprit des enfants.

Quant à eux, ils se voient contraints de renoncer à entreprendre une nouvelle tentative pour secourir la fillette. L'aventure serait par trop risquée. D'ailleurs, n'ont-ils pas tout essayé... et sans succès ?

Malgré tant de désappointements, leur premier regard, en arrivant sur le promontoire, est pour la maison de M. Chardonner. Sans se l'avouer, Billy conserve encore dans le cœur l'espoir de sauver lui-même la petite fille...

— Tiens ! fait Hugo surpris, changement de décor ! Les contrevents sont fermés ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Ils ont pris peur... Ils craignent une nouvelle escalade des lieux ; c'est pour se protéger...

— Les malheureux ! Ils ne verront pas clair ! Ils ont remis l'échelle à sa place, je l'aperçois.

— Nous ne nous sommes pas inquiétés de savoir quels dégâts elle a pu faire en allant choir contre la fenêtre, remarque Billy.

— Si elle avait cassé une vitre... on en aurait



entendu les éclats. La porte s'ouvre ! Observons ce qui se passe...

— Une valise !...

— Deux valises... trois valises... continue Hugo.

— Ils s'en vont pour un grand voyage !

— Cela en a tout l'air... Je comprends, je comprends... Ils ferment la maison et vont à la montagne pour l'été ; c'est pourquoi les volets sont clos.

— Et, ils emmèneront Floria ?

— Nous verrons bien... Le vieux bonhomme apporte un quatrième « balluchon » ! Ils vont porter tout cela ? Non, vraiment ! Ils me font pitié ! Allons les aider !

— Voilà M<sup>me</sup> Chardonnier... Elle ferme la porte, tourne la clé et... point de Floria ! C'est inadmissible ! Ils la laissent seule dans cette maison ? Elle va y mourir de faim... et, quand ils reviendront cet automne, on ne retrouvera plus qu'un cadavre... gémit Billy.

— Oh ! ne dramatise tout de même pas à ce point ! Nous la délivrerons bien avant qu'elle soit morte. Pour l'instant, ce sont eux qui me préoccupent ; vont-ils jusqu'à la gare avec ce chargement ?

— Sûrement ; ils en prennent la direction. La pauvre mère Pic-Pic a bien du mal à suivre son mari ; les valises paraissent lourdes. Ne rencontreront-ils pas un villageois qui les secourra ? On dirait qu'elle va trébucher à chaque pas.

— Les gens du village ne s'inquiètent pas d'eux...

Les garçons, le cœur battant, suivent passionnément le départ du couple qui, lentement, en s'arrêtant sou-

vent, s'achemine vers la station du chemin de fer. Ils prennent une rue transversale et disparaissent à leurs yeux. Billy soupire :

— Vivement que le train arrive et les emmène bien loin...

— Et, hurrah ! Nous aurons le champ libre ! Ce ne sera plus qu'un jeu de sortir Floria de sa prison.

Tandis que leurs regards s'abaissent sur le village qui s'étale à leurs pieds, Hugo remarque avec une moue :

— Quelle animation, ce matin ! Impossible de passer inaperçus. Il y a du monde à la fontaine ; on fait la lessive...

— Et des gosses s'amuse sur la route, achève Billy.

— Est-ce que Paulette en fait partie ? interroge Hugo en observant mieux ce qui se passe. La vois-tu ?

— Cette petite noirette qui court, ne serait-ce pas elle ?

Les jeunes garçons étudient silencieusement les allées et venues des villageois. Ils sont soucieux ; ils réfléchissent, les sourcils froncés, le regard sombre.

Soudain, Billy sort de son mutisme :

— Je ne peux grimper sur mon échelle à la vue de tous ces gens ! C'est impossible... Il nous faut attendre le retour d'oncle Maurice. Tu as raison, allons nous baigner ; ton idée était bonne. Nous avons perdu notre temps.

— D'accord ! Allons nous baigner... Mais, nous n'avons pas perdu notre temps, puisque nous avons

pu constater et observer le départ des époux Char-donnier.

— C'est vrai, je l'oubliais. Mais, j'y pense... ils sont toujours à la gare à attendre leur train ! Ils ne vont pas souvent en voyage, c'est pourquoi ils sont arrivés un quart d'heure trop tôt sur le quai ! La lucarne est fermée ; tout à l'heure, elle me paraissait ouverte...

— Tu as raison, elle était ouverte... Pourquoi Floria l'a-t-elle fermée ? Et son bâton, et sa ceinture et son mouchoir blanc... elle les a complètement oubliés ; on ne les voit plus ! Dort-elle ? Ou bien n'est-elle plus là ?

— Où voudrais-tu qu'elle soit allée ? Elle nous attend, elle sait que nous viendrons, c'est pourquoi elle ne jette plus d'appel au secours... Le temps doit lui paraître bien long...

— Ah ! Enfin ! Le train s'en va... emmenant ces si sympathiques personnages !

— J'aimerais bien savoir où ils vont !

— Viens, descendons par le village, puisqu'ils n'y sont plus, fait Hugo en se levant.

Quelques instants plus tard, ils arrivent sur la place, devant l'église. En bas, sur la route, devant la maison de la mère Pic-Pic, un groupe d'enfants discute avec animation. Des femmes les rejoignent, attirées par le bruit des voix.

— Qu'est-ce qui se passe ? fait Billy intrigué.

— Allons voir, ajoute Hugo, en se dirigeant du côté de l'attroupement.

En s'approchant, ils remarquent que plusieurs

enfants font cercle autour d'une petite fille qu'ils regardent avec beaucoup d'étonnement et d'intérêt.

La petite fille est blonde, avec des yeux couleur de pervenche...

Billy s'arrête, les pieds rivés au sol... le regard fixe, le cœur battant.

Hugo, surpris, l'apostrophe :

— Tu ne vas pas t'évanouir... ?

— Je crois bien que c'est elle... murmure l'aîné.

— Comment ? Que veux-tu dire ? fait Hugo, agacé par l'air ahuri de son frère.

Billy n'a pas bougé ; ses yeux, démesurément agrandis, sont toujours arrêtés sur la fillette à la toison d'or qui occupe le centre de l'atroupement.

Il met la main sur l'épaule de son cadet :

— Tu ne la vois pas ?... dit-il d'une voix rauque. Pourquoi sommes-nous venus jusqu'ici ?... Viens, parlons, elle n'a plus besoin de nous...

Et, des larmes dans les yeux, le grand garçon jette à son frère un regard désespéré, tout en s'appêtant à faire demi-tour.

— Billy ! s'écrie Hugo, au comble de la stupéfaction. As-tu reçu un coup de soleil sur le crâne ? Approchons-nous, je veux savoir... Si tu ne viens pas, je vais seul. Es-tu bien sûr que c'est elle ? Cela m'étonne.

Et, décidé, il se dirige du côté des enfants qui causent toujours avec animation.

Billy le suit, d'un pas traînant, la mort dans l'âme. Voilà tant de jours qu'il se réjouissait de vivre l'instant suprême où il délivrerait Floria, le moment palpi-

tant qui lui permettrait, à force de courage, de la soustraire aux mains de ces vieux avarés. Pour lui, quelle joie et quelle piquante vengeance pour les mauvais traitements subis l'an passé.

Tout cela, en un clin d'œil, s'est évanoui...

La fillette est sur la route... libre et heureuse !

Qui donc l'a sortie de sa prison ?

Ce n'est pas lui... il en est certain et voilà pourquoi son cœur est envahit par une immense tristesse.

Hugo se retourne, exaspéré :

— Viens-tu ?

Tandis qu'ils s'approchent, des bribes de la conversation parviennent jusqu'à eux :

— Je croyais que tu étais partie... fait une petite fille.

— Tu n'as pas engraisé, ajoute une maman.

— Ils m'ont dit que le docteur avait ordonné un régime !

Les deux garçons ne sont plus qu'à quelques pas du groupe, mais personne ne prend garde à eux. Grands et petits n'ont d'attention que pour l'enfant, qu'ils regardent avec une curiosité bienveillante.

Comme elle parle bien ! Qu'elle est jolie avec ses cheveux bouclés en désordre et ses yeux si heureux de la vie en liberté !

Une femme s'avance et, la prenant par la main, lui dit :

— Viens chez nous ; je suis sûre que tu as faim...

Mais, Flore proteste :

— Je les attends, ils vont venir... Si je ne reste pas ici, ils ne me trouveront pas.

Un éclair brille dans les yeux de Billy ; cette phrase le frappe au cœur.

Qui donc attend-elle ? Ce ne peut être qu'eux !

Cette fois, il n'hésite plus ; décidé, il s'approche.

Tout en parlant, la fillette promène ses regards autour d'elle et voit les deux garçons qui se sont mêlés aux gens qui l'entourent.

Hugo, le premier, s'écrie :

— Bonjour Floria !

— Bonjour ! répond la petite fille d'un air assuré.

— Tu me reconnais ? fait Billy.

— Bien sûr ; j'ai eu peur pour toi, hier soir ! Tu as été très brave et c'est grâce à toi que je ne suis plus dans mon grenier !

Que dit-elle ?

Billy sent son cœur se réchauffer, mais il ne comprend pas le sens de ces paroles. Il faudra que Flore s'explique. Cependant, tous ces gosses sur la route, c'est vraiment un trop grand auditoire pour écouter tant de choses...

Aussi, Hugo s'impatiente ; il toise du regard les importuns, semblant leur dire :

— Retournez à vos jeux, maintenant !

Une question brûlante est sur ses lèvres et il ne peut attendre pour l'exprimer :

— Comment es-tu sortie ?

— Par la porte ! C'est bien simple ! dit la fillette en riant. Ils ont oublié que j'étais restée dans la salle

de bain ! Je n'ai pas bougé jusqu'à ce qu'ils soient partis ! Ils avaient la tête à l'envers ce matin, grâce à vous...

Et, elle se met à rire aux éclats en ajoutant :

— Ils ont fermé mon grenier à clé... et je n'y étais pas ! Ils avaient tellement peur de manquer leur train !

Et elle bat des mains en sautant de joie.

Billy et Hugo sont un peu intimidés par tous ces visages qui les entourent, qui les regardent.

Comment s'échapper ?

— Je suis prête, dit Floria. J'ai tout préparé... Je veux partir d'ici, fait-elle avec une moue dédaigneuse et un regard écœuré du côté de la maison et du jardin. Je veux être loin quand ils reviendront...

— Ils seront bientôt de retour ? demande Billy étonné.

— Je ne sais pas, répond l'enfant, peut-être... Ils ont déménagé leurs trésors...

— Alors... allons-nous-en au plus vite, repartit Hugo, heureux de cette diversion.

— Où la conduisez-vous, demande une villageoise, en examinant les deux garçons d'un œil curieux.

— Chez mon oncle, à Dourlens, à la Villa des Tourelles, répond sans hésiter Billy.

— Ah ! chez M. Combes ? Elle y sera bien ; je suis tranquille. Et sa mère, où est-elle ? Va-t-elle mieux ?

— Nous ne savons rien d'elle, mais mon oncle va s'en occuper.

Souriante, la femme ajoute :

— Flore est en de bonnes mains, nous pouvons

la laisser partir sans crainte. C'est bien heureux pour cette pauvre petite.

Pendant ce temps, la fillette est allée ramasser un paquet blanc, en toile, fermé par un gros nœud.

Elle l'apporte triomphalement :

— Voilà mon bagage ! Ils ont emporté toutes les valises, même la mienne ! J'ai utilisé ma chemise de nuit pour mettre mes effets et aussi... la Bible, la merveilleuse Bible... dit-elle en appuyant sur les derniers mots ; elle est là dedans ! Je l'ai prise ! J'ai bien fait, n'est-ce pas ?

Billy se hâte de répondre :

— Naturellement ! Tu as bien fait de prendre ta Bible, c'est le plus précieux bagage que l'on puisse emporter...

— Ce n'est pas la mienne ! se dépêche de rectifier Flore. Je l'ai trouvée dans le grenier... N'est-elle pas à toi ? C'est inscrit sur la première page : « Billy Duval, Antannes. De la part de grand-papa pour ses dix ans. » Tu es venu en pension une fois dans cette maison ? Tu l'as oubliée ?

Le jeune homme sursaute :

— Ma Bible... ma jolie Bible en maroquin... ils me l'ont volée !

Hugo intervient :

— Si nous voulons tout mettre au clair, ici, sur la route, nous y serons encore ce soir...

— C'est vrai ; viens Floria, dit Billy ; donne-moi ton « balluchon ». Au revoir, Mesdames, au revoir, les enfants !

— Au revoir, tout le monde, ajoute Flore en agitant sa petite main.

Immobiles sur le chemin, les villageois les regardent partir avec des yeux pleins d'intérêt, de regret et presque d'envie. Les trois enfants s'éloignent rapidement dans la direction de Dourlens.

## Une petite fleur dort!

Les deux garçons sont heureux; Floria n'est plus dans sa mansarde. Elle chemine sur la route, à côté d'eux!

Ils ont tant de questions à lui poser!

Par quoi faut-il commencer?

Le premier, Hugo l'interroge:

— Pourquoi t'ont-ils enfermée

dans ce grenier au lieu de te laisser courir au jardin? Et, que fais-tu chez ces gens? Sont-ils tes parents?

— Et ta mère, pourquoi n'est-elle pas là? Et comment as-tu eu l'idée de m'écrire, continue Billy sans laisser à la fillette le temps de répondre.

Elle les regarde avec des yeux amusés qui, soudain

se remplissent de tristesse. Deux larmes se mettent à briller sur ses paupières battantes.

Elle s'arrête, et, tout à coup angoissée, elle dit :

— Je voudrais voir maman... je suis fatiguée...

D'un ton encourageant, Billy répond :

— Nous serons bientôt chez mon oncle ; tu verras, c'est joli là-bas. Annie t'a préparé une belle chambre et tu dormiras bien. Où est-elle ta maman ? Nous irons la chercher...

— Elle est partie en auto... elle est malade ; ils l'ont conduite à l'hôpital...

— Dans quel hôpital ?

— Je ne sais pas... répond Flore d'un ton lamentable.

— Tu ne sais pas où est ta maman ? Tu ne connais pas son adresse ? s'écrie Hugo, fort étonné.

— Non.

— La mère Pic-Pic la possède sûrement, suggère Billy. Mais, voilà... elle s'en est allée avec son époux. Vont-ils loin ? Je pense qu'ils ne te l'ont pas dit ?

— La mère Pic-Pic... répète Floria en fronçant les sourcils.

— Enfin... j'ai voulu dire M<sup>me</sup> Chardonner... pour être plus exact et pour que tu comprennes mieux ! Ce nom de Pic-Pic, c'est un sobriquet que je lui ai donné... J'en ai tellement pris l'habitude ! J'oublie qu'elle ne s'appelle pas ainsi.

La petite fille, un moment distraite de son chagrin, paraît très amusée.

— Oh ! s'exclame-t-elle, quel joli surnom ! Elle le porte à merveille !

Et, répondant à la question de Billy, elle ajoute :

— Ils sont allés... je ne sais plus où... pour y porter tous leurs trésors ! tous leurs beaux trésors... et c'est à cause de vous... les brigands, les voleurs !

En riant, les yeux pleins d'admiration pour les deux garçons, elle achève :

— Vous êtes braves ! Si j'étais un général, je vous décorerais !

Les deux frères se redressent, très fiers d'eux-mêmes. Cependant, ces explications ne sont pas suffisantes.

Arrivera-t-on, en questionnant la fillette, à connaître mieux son histoire ? Quelle patience il faut pour démêler cet écheveau embrouillé !

Après un moment de silence et tout en marchant, Billy revient à l'assaut :

— M. et M<sup>me</sup> Chardonner sont tes grands-parents ?

— Non... s'exclame l'enfant, fort amusée de cette question.

— Alors, pourquoi es-tu chez eux ? insiste Billy.

— Nous sommes venus de la France, parce que c'est si beau en Suisse ! Maman était fatiguée et voulait se reposer, et moi, j'avais envie de me baigner dans le lac...

— Et vous êtes ici en visite ? interrompt Hugo tandis que Billy lui lance un regard contrarié semblant dire : « Sois heureux qu'elle parle et ne l'en empêche donc pas ! »

— Nous étions en pension, rectifie Flore, dans le

petit appartement qui est sous le toit. On y monte par l'escalier en fer derrière la maison. Mais, quand maman est partie avec l'auto, M<sup>me</sup> Chardonnier m'a dit : « Flore, tu ne peux plus rester là ; il viendra d'autres gens dans ces chambres, je n'ai pas de place pour toi, mais je veux quand même te garder... »

La petite fille soupire en concluant :

— Elle m'a conduite dans la mansarde et a fermé la porte à clé !

— Et ils sont venus, ces gens ?

— Non, je ne crois pas... je n'ai rien entendu.

— C'étaient peut-être les occupants de la voiture qui s'est arrêtée hier devant la maison, suggère Hugo. L'endroit ne leur a pas convenu et voilà pourquoi ils sont repartis tout de suite...

Flore est lasse... elle ne dit plus rien... elle semble avoir sommeil. Elle baisse la tête et ralentit le pas.

— Nous approchons, dit Billy. Tu vois cette maison avec des tourelles ? C'est là, chez mon oncle.

— Tu crois qu'il saura où est ma mère ?

— Il s'en informera et nous arriverons certainement à la retrouver.

L'enfant est satisfaite ; c'est tout ce qu'elle désire savoir. Elle retombe dans son mutisme et, pour ne pas la contrarier, les deux garçons demeurent silencieux.

Ils parviennent à la grille et montent l'allée d'hortensias. Annie apparaît à la fenêtre de la salle à manger :

— Oh ! quelle belle surprise !

Elle accourt sur le perron, prend la fillette dans ses bras et lui met un baiser sur le front en s'écriant :

— Qu'elle est jolie ! Qu'elle est mignonne ! N'as-tu pas eu peur en descendant l'échelle ?

Toute surprise, Flore regarde la servante tandis que Billy intervient :

— Nous n'avons pas eu besoin d'échelle ! Elle est sortie par la porte !

En quelques mots, il explique ce qui s'est passé et achève :

— Je crois que Flore a sommeil ; j'ai l'impression qu'elle n'a pas bien dormi cette nuit, et pour cause !

L'enfant, soudain heureuse, s'accroche au bras d'Annie en disant :

— J'attendais... et, pour ne pas m'endormir, je comptais les étoiles que je voyais au ciel ! En entendant le bruit de la porte du jardin, j'ai pensé : voilà les garçons ! Et j'ai commencé à avoir peur, mais peur... Alors, j'ai prié Dieu pour vous, et aussi pour moi ! Et puis, tout à coup, le vieux monsieur a crié : « Au voleur !... » Je vous ai entendus partir en courant vite, très vite. Après, je me suis glissée dans mon lit et j'ai pleuré. Je craignais que M. Chardonnier monte dans mon grenier. Il était en colère, il parlait très fort, il faisait un tel vacarme ; je ne pouvais pas m'endormir... achève la fillette en bâillant.

— Le plus simple est d'aller au lit maintenant, déclare Annie en entraînant l'enfant. J'ai préparé une jolie chambre pour toi.

Mais Hugo n'est pas satisfait ; il voudrait en savoir plus et intervient en répétant la phrase de la petite fille :

— Tu ne pouvais pas t'endormir ?

— Non... Toute la nuit ils ont marché et parlé. Ils étaient sûrs que vous étiez des voleurs et ils ont décidé de déménager toutes leurs richesses et leur argent ailleurs... je ne sais pas où, dans une autre maison. Ils étaient affolés et ne pensaient plus du tout à moi... J'ai dû taper fort ce matin pour qu'ils ouvrent ma porte et que je puisse aller faire ma toilette. Ce n'était pas comme les autres jours ; ils me laissaient tout faire, sans me surveiller. Et, pour déjeuner, je suis restée à la cuisine, toute seule ! J'en ai profité pour manger de belles tartines ; tant pis pour le régime !

Et la petite fille se met à rire aux éclats.

— Le régime ? s'étonne Annie.

— Oui ; M<sup>me</sup> Chardonnier a dit que je devais être au régime et ne pas manger de viande, ni de chocolat, ni de pâtisseries et surtout ne pas boire de lait.

— Et que te donnaient-ils ?

— Du pain et de l'eau le matin, des fruits et du pudding à midi, le soir du porridge... et tous les jours le même menu ! Ce n'était pas gai pour moi qui aime tant les bonnes choses ! Mais, le pire, achève Floria, c'est qu'ils m'interdisaient de sortir et j'aurais tellement aimé rejoindre maman...

De nouveau, un éclair de désespoir passe dans les yeux de la fillette.

— Viens, insiste la servante, il faut aller te reposer. Je suis sûre que dans peu de jours tu seras près de ta mère.

— Pendant que Flore dort, allons nous baigner pro-

pose Hugo ; nous en avons déjà l'intention tôt ce matin...

— Et nous avons bien fait d'écarter cette intention, ajoute Billy. Si nous étions allés au lac tout de suite, Flore ne serait pas ici maintenant.



— C'est vrai, conclut le cadet ; de ce fait notre bain nous fera d'autant plus plaisir, dit-il en parlant avec son frère, tandis qu'Annie emmène la fillette dans sa chambre.

Après une bonne baignade et un excellent repas, Billy et Hugo font une partie de croquet sur la pelouse devant la maison.

Et Flore dort toujours !

Trois fois déjà, Annie a ouvert avec précaution la porte de la chambre où elle a installé la petite fille, mais, l'enfant n'a pas bougé. Sa respiration

régulière, son calme, la teinte rosée de ses joues, tout dit qu'elle dort bien, d'un sommeil heureux et profond.

Les deux garçons s'impatientent ! Ne va-t-elle pas bientôt se réveiller ?

Tandis que les boules de bois roulent dans l'herbe, qu'elles s'entrechoquent avec un bruit sec et qu'elles partent se promener bien loin, jusque dans les sentiers, on entend une auto s'arrêter à la grille.

Annie se précipite dans l'allée pour ouvrir le portail, et aussitôt la voiture avance lentement sur le gravier.

— Oncle Maurice ! crie Billy en abandonnant son jeu.

Il est suivi d'Hugo et tous deux rejoignent l'auto au moment où les voyageurs en sortent.

Ils sont heureux de se revoir et Billy est fier de présenter son frère à M. et M<sup>me</sup> Combes qui ne le connaissent pas encore.

— Nous avons beaucoup regretté de n'être pas là pour votre arrivée, dit tante Liliane. J'espère que vous ne vous êtes pas trop ennuyés.

— Oh ! pas du tout, répond Billy. Nous avons eu assez d'aventures pour nous distraire ! Mais nous sommes contents que vous rentriez ; nous avons besoin de votre aide et de vos conseils...

Les arrivants regardent les enfants d'un air un peu surpris :

— Des aventures ? répète oncle Maurice. Que s'est-il passé ? Il est vrai, Billy, que tu en as l'habitude ! Mais, cette année, tu n'es pas parti à la découverte de tes parents ! Qu'as-tu inventé d'autre ?

— C'est long à raconter... dit le jeune garçon d'un air très sérieux.

— Eh bien ! finissez votre partie de croquet pendant que nous montons nous reposer un moment ; nous vous rejoindrons tantôt et nous aurons le reste de l'après-midi pour vous écouter... conclut tante Liliane.

M. Combes-Dubreuil, posant la main sur l'épaule d'Hugo, déclare :

— Puisque tu es le frère de Billy, je suis aussi ton oncle !

— Oh ! Merci ! s'écrie le grand garçon, enchanté, merci oncle Maurice.

— Chut ! Vous marcherez doucement dans la maison, souffle Billy, tandis que les maîtres du logis gravissent le perron.

Tous deux le regardent avec étonnement :

— Pourquoi ? Tu penses que les souris se sont endormies pendant notre absence ?

— Non ! Ce ne sont pas les souris qui dorment, mais une petite fleur... Ne la réveillez pas !

— Quel langage énigmatique ! observe oncle Maurice.

— Et poétique ! ajoute tante Liliane. Mais je comprends ! Comme toujours, Annie a fleuri la maison pour notre retour et vous l'avez aidée dans sa besogne. Tranquillise-toi, Billy ; en plein jour, les fleurs ne dorment pas !

Le jeune garçon secoue la tête, mais ne dit rien et s'en va vers la pelouse, pendant qu'oncle et tante pénètrent dans la maison.

Une heure plus tard, M. et M<sup>me</sup> Combes viennent s'installer au jardin ; les garçons les rejoignent et s'asseyent à l'ombre, sous la fraîcheur des arbres.

Inquiet, Billy demande tout de suite :

— Et la petite fleur... s'est-elle réveillée ?

— Oui, oui, répond tante Liliane, un éclair malicieux dans les yeux.

— Je vous félicite... ajoute M. Combes.

— Vous l'avez vue ? interrompt Hugo.

Tante Liliane et oncle Maurice regardent les enfants sans bien comprendre le sens de cette interrogation.

— Nous les avons toutes vues, répond la vieille dame. Le bouquet du salon est particulièrement bien réussi. Moi aussi, je vous félicite...

Billy et Hugo se regardent, embarrassés et rieurs, tout à la fois.

— Billy ! se hâte de dire Hugo, dépêche-toi donc ! Raconte... Elle se réveillera avant que tu aies tout dit.

Le garçon ainsi interpellé prend soudain un air soucieux et gêné.

Comment commencer ?

Que diront les deux vieillards ?

Ne vont-ils pas les blâmer ?

N'eut-il pas été mieux d'attendre leur retour et leurs conseils pour agir ?

Billy est confus, mal à l'aise ; il hésite à parler, et pourtant, il n'y a pas de temps à perdre. D'un moment à l'autre, Floria peut se réveiller et il lui faut s'expliquer avant qu'elle ne vienne.

Sortant de la poche de son pantalon la lettre mystérieuse, reçue dix jours plus tôt, il la pose sur les genoux de sa tante et commence son récit.

Hugo lui vient en aide lorsqu'il oublie un détail précieux, et le regard intéressé de son oncle, ses yeux brillants, l'encouragent à poursuivre sa narration.

— Vous êtes des garçons courageux ! dit le vieux monsieur. Quant à moi, j'aurais évidemment agi tout différemment, mais peut-être le résultat aurait-il été moins heureux. L'audace irréfléchie des jeunes n'est pas à mépriser... elle arrive souvent mieux au but que la sagesse de l'âge mûr. Cependant, acceptez tout de même mes conseils !...

— Oh ! volontiers, s'écrie Billy avec chaleur.

L'attitude de son oncle lui fait du bien, lui donne confiance, le remplit de joie et d'espoir.

— La première chose à faire, c'est d'obtenir de la petite fille le plus de renseignements possible, dit celui-ci. Demain, je téléphonerai au vieux Chardonner.

Hugo sursaute :

— Vous téléphonerez à M. Chardonner ?

— Mais bien sûr ! Et je le mettrai en demeure de me donner l'adresse de la mère de Floria.

Un grand poids tombe du cœur de Billy ; ils ne sont plus seuls à poursuivre leur aventure. Ils ont maintenant un fort allié : M. Combes ne se donnera pas de repos qu'il n'ait retrouvé la maman de la petite fleur qui dort paisiblement, dans l'oubli de ses chagrins.

## Une belle robe blanche

Tandis que M. et M<sup>me</sup> Combes bavardent avec les garçons, une porte s'ouvre et Annie, tenant fièrement une petite fille par la main, s'approche du groupe assis sur la pelouse.

Tante Liliane attire Floria près d'elle en disant, avec un regard entendu à l'adresse des deux frères :

— Elle s'est enfin réveillée, la petite fleur ! Bonjour, grande fille !

— Bonjour, Madame, dit Flore, toute souriante. J'ai tellement bien dormi ! C'est très joli ici...

Et elle regarde autour d'elle, examinant chacun d'un air ravi.

Voyant la lettre posée sur les genoux de M<sup>me</sup> Combes, elle s'écrie :

— Oh ! là, là ! J'ai mal écrit ! Et les autres, où sont-elles ?

— Les autres ? s'exclame Billy étonné.



— Les autres lettres que je t'ai envoyées...

— Je n'en ai reçu qu'une ; celle-là, et point d'autres...

— Mais, interrompt brusquement Hugo, cette enveloppe blanche que nous avons vue sur le toit, c'était peut-être une lettre à ton adresse...

— J'en ai fait quatre, explique la fillette, mais je ne sais pas si toutes sont allées jusque sur la route. Je les ai glissées dans une fente de mon long bâton, je suis montée sur ma caisse et puis... et puis, j'ai fait comme cela...

Et elle agite ses petites mains avec force pour montrer le mouvement imprimé à son bois.

En riant, elle continue :

— C'était difficile ; l'enveloppe ne voulait pas tomber et je crois bien qu'il en est resté dans le chéneau.

— Pourquoi as-tu écrit à Billy Duval ? demande M. Combes en regardant l'enfant avec intérêt et affection.

— Parce que j'ai trouvé sa Bible dans le grenier ! Je ne savais pas quoi faire, j'étais toute la journée seule, sans maman, sans jouets, sans rien... Pour commencer, j'ai pleuré, j'ai crié très fort et M<sup>me</sup> Chardonnier m'a battue...

Ici, Floria baisse la voix, triste et émue ; elle continue :

— J'ai eu mal... si mal que je n'ai pas dormi de toute la nuit et puis, pour finir, j'ai quand même dormi. Alors, je n'ai plus pleuré ni crié, pour ne pas être battue. Quand le ramoneur est venu, on m'a mise

dans l'autre galetas et j'ai chanté, pour qu'il sache que j'étais là ! Mais... il ne m'a pas entendue et ne m'a pas ouvert la porte...

— Bien sûr qu'il t'a entendue, objecte Billy ; il nous l'a dit !

— Alors, il est gentil ! Je pense qu'il lit aussi la Bible ; c'est tellement beau, l'histoire de Jésus. Je l'ai toute lue pendant que j'étais dans ma mansarde. J'étais triste... je pleurais doucement pour que l'on ne m'entende pas, mais le Seigneur Jésus m'a consolée et c'est comme s'Il m'avait prise dans ses bras... dit-elle d'un air convaincu. Billy ! Quand j'ai vu ton nom sur la Bible, j'ai pensé : ce garçon, il doit être un bon garçon ! Je vais lui écrire... il va me faire sortir de ma prison ! J'avais du papier dans ma valise et j'aurais aimé envoyer une lettre à maman, mais je ne savais pas son adresse. En Suisse, je ne connais personne et la France... c'est trop loin ! Tu vois, j'ai bien fait ! J'étais sûre que tu viendrais, c'est pourquoi j'ai mis le bâton avec la ceinture rouge pour que tu saches l'endroit où j'étais...

— Un bâton avec une ceinture... dit tante Liliane, surprise.

— Une ceinture rouge, précise Flore. C'est exprès que j'ai mis la ceinture rouge de ma robe ; celle-là !

Et elle montre son vêtement.

— Pourquoi ? demande Hugo, curieux.

— Tu ne comprends pas ? s'étonne la fillette. Tu ne lis pas la Bible, toi ?

Et elle ajoute :

— Tu ne sais pas ce qui est rouge ? Regarde tes

veines ! Elles sont bleues, mais ce qui coule dedans est rouge, comme ma ceinture ! Le sang, c'est la vie et c'est cela qui sauve, n'est-ce pas Billy ? Tu dois le savoir, toi, puisque tu avais une Bible.

Bill regarde Flore avec admiration :

— Ce que tu dis est vrai et nous aurions dû y penser lorsque nous avons vu ton signal.

— Voilà une image frappante du cordon de cramoisi que Rahab attacha à sa fenêtre, lors de la prise de Jéricho, remarque M<sup>me</sup> Combes. C'est sans doute ce récit de l'Ancien Testament qui t'a suggéré cette idée...

La petite fille fronce les sourcils, réfléchit et répond :

— Non... je n'ai pas lu cette histoire, mais j'en connais une autre qui est aussi dans la Bible. A Paris, un jour, je rentrais de l'école et un monsieur est venu m'inviter, avec mes camarades, à entrer dans une grande salle de conférences. Dans le fond de la salle, il y avait une porte et un autre monsieur est arrivé : il avait un pot de couleur et un pinceau. Il a badigeonné en rouge le linteau de la porte et nous a dit que les Juifs, prisonniers en Egypte, quand ils ont fui, avaient fait la même chose avec le sang d'un agneau... C'est le sang qui les a sauvés... L'ange de Dieu a vu le rouge et, à cause de cela, ils ne sont pas morts comme les premiers-nés des Egyptiens. Quand j'étais dans mon grenier, j'ai dit : voilà ! ma mansarde, c'est l'Egypte ! Les Egyptiens, ce sont M. et M<sup>me</sup> Chardonner, la porte pour m'enfuir, c'est la lucarne ! Si je mets du rouge, Dieu

le verra et me sauvera ! C'était bien simple et cela a tout à fait réussi ! Heureusement que ma ceinture n'était pas noire !

— En effet, observe tante Liliane, on ne l'aurait pas bien vue.

— Si elle avait été noire... s'exclame la fillette, sentencieuse, j'étais perdue ! C'est comme mon cœur... Avant, il était noir, mais noir, parce que je suis parfois méchante et fais de la peine à maman. Il a fallu aussi du rouge pour mettre dessus, et c'est le Seigneur Jésus qui est mort, et son sang m'a sauvée.

Se tournant vers Hugo, elle conclut :

— Ton cœur à toi, il est peut-être aussi noir... Je te conseille de demander au Seigneur Jésus de mettre son sang dessus ; il deviendra tout blanc et, quand tu iras au ciel, Dieu te donnera une belle robe sans tache, parce que, les habits noirs... c'est interdit qu'ils y entrent.

Le garçon à qui s'adresse cette phrase regarde l'enfant d'un air gêné. Tout ce qu'elle vient de dire, il le sait depuis longtemps !... Lui aussi possède une Bible, qu'il lit parfois le soir avant de s'endormir et les paroles de l'Évangile lui sont familières. Il va régulièrement à l'école du dimanche, il chante des cantiques avec plaisir, il ne s'endort jamais sans faire sa prière. Et pourtant, les mots de la fillette résonnent à ses oreilles et jettent le trouble en lui : « Ton cœur à toi, il est peut-être noir... »

Il ne répond rien et il lui semble sortir d'un rêve

lorsqu'il entend M<sup>me</sup> Combes rompre le silence en disant :

— Petite Flore, je suis heureuse de ce que tu dis ! Tu as si bien compris la Parole de Dieu. Tu as raison, le sang de Jésus nous purifie de tout péché.<sup>1</sup>

Hugo n'a qu'une envie : changer de sujet. C'est pourquoi il demande :

— Et le mouchoir blanc que nous avons vu ?

— Oh ! j'étais montée sur ma caisse pour me rapprocher de la lucarne et respirer le bon air de la Suisse... Mais je ne voyais que le ciel bleu et rien d'autre. Alors, j'ai commencé à pleurer tout doucement et j'ai sorti mon mouchoir pour m'essuyer les yeux. A ce moment, j'ai entendu parler sur la route et je l'ai pris pour dire bonjour à ceux qui passaient. Et, tout à coup, on m'a appelée fort : « Floria... Floria... » J'étais contente, très contente et j'ai agité encore plus mon mouchoir. Et puis... j'ai pensé : c'est Billy Duval qui vient me délivrer ! Vite, je suis descendue de ma caisse, j'ai pris le bâton. je suis remontée et je l'ai balancé sur le toit pour que vous le voyiez.

M. Combes, qui jusqu'alors a écouté en silence, attire la petite fille vers lui en disant :

— C'est à Paris que tu demeures, avec ton père et ta mère ?

— Papa est mort, répond Floria. Il y a longtemps, quand j'étais une petite fille comme cela...

Elle fait un geste de sa main potelée et gracieuse,

<sup>1</sup> I Jean 1 : 7.

en se penchant vers le sol, si bas que Billy se met à rire en disant :

— Tu n'étais pas plus haute qu'une botte !

Tandis qu'ils causent, Annie apparaît à la fenêtre de la salle à manger ; elle agite une sonnette et son



appel est le bienvenu. Elle a préparé un vrai festin pour le retour de ses maîtres et aussi pour l'arrivée de l'enfant à la ceinture rouge.

\*

\* \* \*

A la fin de cette belle journée, lorsque le silence de la nuit envahit la Villa des Tourelles et que chacun se repose des fatigues et des émotions vécues pendant

les heures chaudes du jour, Flore s'endort avec le sentiment délicieux de n'être plus dans un affreux et sombre grenier, mais, au contraire, dans une jolie chambre, entourée de gens qui l'aiment et veulent la protéger.

A l'étage supérieur, dans la chambre des deux garçons, tout est tranquille, les yeux sont clos ; il semble que chacun dort. Pourtant, un profond soupir s'échappe du lit d'Hugo, puis, on entend le jeune garçon se retourner et soupirer de nouveau.

Il est encore bien éveillé et une phrase lancinante martèle son cerveau, l'empêchant de s'endormir. La petite voix de Flore résonne toujours à ses oreilles :

— Ton cœur à toi, il est peut-être aussi noir...

Hugo soupire ; n'est-ce pas stupide de se laisser troubler ainsi ?

Allons ! Il faut dormir et ne plus penser à rien.

Il a lu sa Bible, sa prière n'a pas été oubliée... D'ailleurs, il est très content, même fier, de ce qu'il a fait aujourd'hui. N'a-t-il pas aidé à délivrer une pauvre petite fille ? Il n'a rien à se reprocher...

Pourquoi s'est-elle adressée à lui plutôt qu'aux autres, en prononçant ces mots ? Son cœur n'est pas si noir !...

Mais... est-il vraiment blanc, tout à fait blanc ? A-t-il déjà demandé à Dieu de le laver ?

Hugo est loyal et, en s'examinant, il est obligé de reconnaître que beaucoup de choses viennent jeter des points obscurs dans son cœur qui lui paraît soudain très sombre.

N'est-il pas extrêmement moqueur ? Souvent brusque, très fier et orgueilleux... parfois peu appliqué à l'école, manquant d'ordre. Ne l'a-t-on pas réprimandé pour son égoïsme ?

Il s'arrête... éperdu !

La liste de ses défauts, de ses manquements, est déjà bien longue, il vaut mieux ne pas continuer...

Il est étonné de lui-même : des larmes coulent sur ses joues et vont mouiller son oreiller. Une détresse immense l'envahit... Il a soudain l'impression d'être vêtu d'habits sales, déchirés...

Il en suffoque... il est malheureux !

Et, sans qu'il y pense, sans qu'il ait fait quelque effort pour se le remémorer, un refrain se met à résonner en son cœur ; il en écoute les paroles :

*Blanc, plus blanc que neige,  
Blanc, plus blanc que neige,  
Lavé dans le Sang de l'Agneau,  
Mon cœur est plus blanc que la neige.*

C'est l'issue... c'est le remède à son désespoir, et il balbutie :

— Seigneur Jésus, lave-moi afin que je sois blanc... couvre-moi de ton sang.

Ces quelques mots, exprimés du fond de son cœur, montent vers le Ciel et, en réponse à sa requête, une grande douceur, une paix profonde remplissent tout son être ; il n'y a plus de doute, Dieu l'a entendu, il est pardonné, il est sauvé, ses habits en lambeaux ont été remplacés par la belle robe blanche dont Floria a

parlé, le seul vêtement que l'on verra dans la Cité céleste.

Soudain, il lui semble qu'une cohorte d'anges chantent de belles mélodies. Qu'il est heureux ! Il déborde de joie et, n'y tenant plus, il saute de son lit.

Sans souci d'interrompre le sommeil de son frère, il s'approche à tâtons de lui et, prenant son bras inerte sur l'édredon, il le secoue :

— Billy ! Billy !

L'aîné, sortant d'un rêve, ouvre vaguement les yeux en disant d'une voix angoissée :

— J'ai vu le vieux... il court ! il court ! il va nous attraper... Hugo ! sauvons-nous... lâche-moi, lâche-moi...

Hugo secoue plus fort l'épaule de son frère en s'écriant, joyeux :

— Réveille-toi donc, Billy !

Le dormeur, soudain calme et étonné, le regarde :

— Pourquoi ? Ce n'est pas le matin... Qu'est-ce qui se passe ?

— Je suis si heureux, s'exclame Hugo ; il fallait que je te le dise...

Dans la nuit, Billy ne voit pas l'expression de son cadet, mais le timbre de sa voix lui fait comprendre que quelque chose de très beau et de solennel vient de se passer...

— Je devine... dit simplement le grand frère. J'ai vu que la question de Floria t'avait rendu triste.

— Elle a bien fait de me parler de la sorte.

— Hugo, fait Billy, une pointe de regret dans la voix, je suis presque jaloux, et c'est de ma faute !

— Explique-toi ! Je ne comprends pas.

— Voilà une année que nous sommes ensemble et je ne t'ai rien dit... Flore, il n'y a pas un jour qu'elle nous connaît et elle a déjà fait mieux qu'un prédicateur.

— Oh ! Billy ! Sois heureux avec moi, je t'en prie. Tu es pour beaucoup dans ce que j'éprouve ce soir, car c'est grâce à toi que nous avons fait la connaissance de Flore. D'ailleurs, depuis un an que je vis avec toi, ta manière d'être m'a plus influencé qu'un beau sermon.

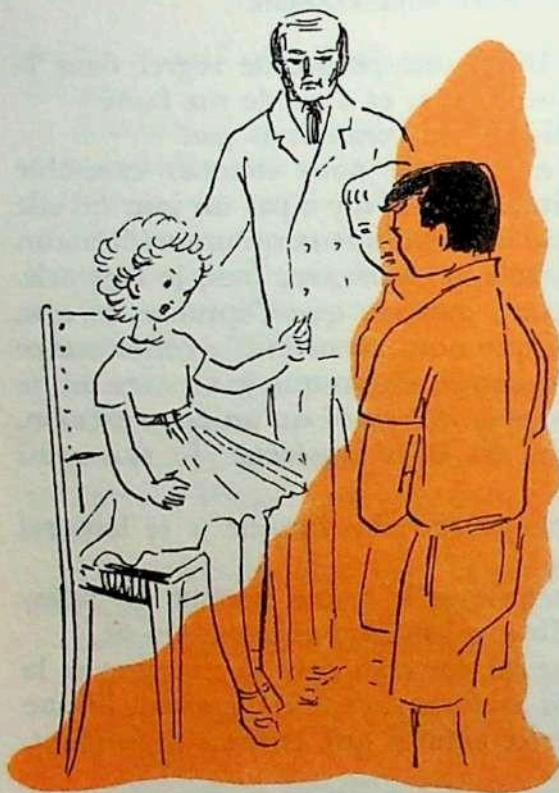
— Merci Hugo, dit Billy rasséréiné. Je suis aussi content que toi.

— Et tu le seras encore plus lorsque je te laisserai dormir !

— Peut-être, acquiesce le jeune homme en refermant les yeux tandis que son frère regagne son lit.

Le silence règne de nouveau dans la chambre et la fraîcheur de la nuit apporte un souffle apaisant jusque sur l'oreiller des deux enfants qui, enfin, s'endorment.

## Avant le départ



Après une bonne nuit, tous sont réunis à la salle à manger pour le déjeuner. Floria savoure une tasse de chocolat.

Les yeux pétillants de joie, elle s'écrie :

— Quel régime ! M<sup>me</sup> Char-

donnier serait furieuse si elle me voyait !

— Je m'en vais lui téléphoner, déclare M. Combes-Dubreuil. Mais, auparavant, il faut que je sache le nom de ta mère, dit-il en regardant la petite fille.

— C'est vrai ! fait Billy, nous ne savons pas encore comment tu t'appelles. Ta lettre était simplement signée : Floria.

— Mais... s'exclame l'enfant, presque étonnée que l'on ignore son nom, je suis Flore Janin et maman

s'appelle Yvonne. C'est aujourd'hui que je pourrai la revoir ?

— Peut-être... dit M. Combes, en se levant de table. Je vais téléphoner tout de suite...

Et il sort de la chambre, tandis que Billy affirme d'un ton encourageant :

— Je suis sûr que tu reverras bientôt ta maman. Tu sais... je te comprends. L'année passée, je cherchais la mienne et c'était bien plus difficile... Je ne savais pas même son nom !

Floria regarde le grand garçon avec des yeux remplis de surprise :

— Tu ne savais pas son nom ?

Et elle se met à rire en ajoutant :

— Ce n'est pas possible ! Elle s'appelle comme toi : Duval. Tu dis des bêtises !

— Mais non, repartit le garçon, amusé de l'air ahuri de la fillette. J'étais un enfant perdu ! Et, maintenant je m'appelle Billy de Leuville ; j'ai retrouvé mes parents !

— Que racontes-tu ? fait la petite fille en passant la main sur son front. Là, là... quelle histoire !... Pourquoi étais-tu perdu ? Ici, il n'y a rien que des villages ; on n'arrive pas à se perdre. C'est trop petit. Si tu venais à Paris... il y en a des maisons et des rues ! Là alors, tu te perdrais, et dès le premier jour...

Billy et Hugo rient aux éclats !

L'enfant en paraît offusquée :

— C'est vrai ! Ma maman, elle est toujours dans le métro pour travailler... elle fait des trous sur les tickets

que les gens lui donnent. Mais elle ne veut pas que j'aïlle la voir et elle me dit : « Floria, quand tu sors de l'école, il faut rentrer à la maison, sans cela, tu ne retrouveras plus ton chemin. » Je lui obéis et je ne me suis jamais perdue...

— Billy était un tout petit bébé lorsqu'il s'est égaré, se hâte d'expliquer Hugo.

La porte s'ouvre ; oncle Maurice reparaît, interrompant la conversation. Chacun regarde de son côté.

— Impossible d'obtenir le plus petit renseignement de cet irascible bonhomme, dit M. Combes contrarié.

— Il t'a répondu ? Il était de retour ? demande vivement Billy.

— Oui, mais il était furieux qu'on le dérange. Il voulait savoir pour quelle raison je désirais connaître l'adresse de M<sup>me</sup> Janin. Il a allégué qu'il était inutile de me la donner, les visites étant interdites auprès de la malade et, lorsque j'ai insisté, il a fermé le téléphone...

— Oh ! s'écrie Billy, outré. Sait-il que Flore est ici ?

— Non ! J'ai évité de l'en informer. Cependant, si je n'arrive pas à obtenir des renseignements, il faudra bien lui dire pourquoi je persévère dans mes démarches.

Flore prend un petit visage craintif et gémit :

— Alors... je vais me cacher à la cave ; quand il saura que je suis chez vous, il viendra me chercher et me donnera des coups parce que je me suis sauvée...

— Et, s'il reconnaît en nous les voleurs et les brigands de l'autre soir, ajoute Hugo, nous n'aurons pas un accueil plus chaud !

M. Combes paraît réfléchir.

— Je pense, dit-il lentement et comme à regret, qu'il serait préférable que vous partiez tous les trois. Il me sera plus facile d'agir si je vous sais loin d'ici. Je ne puis prévoir en ce moment comment le dénouement se fera. J'irai au village, chez les voisins, chez le vieux et, si c'est nécessaire, au poste de police.

— Allons à Montherand, chez l'ami de Billy, propose Hugo ; nous en avons déjà l'intention hier.

— Non, dit M. Combes, j'aime mieux que vous rentriez à la maison en emmenant Floria. Je vous conduirai avec l'auto cet après-midi. Je vois déjà la joie de ma sœur de faire la connaissance de cette petite fille.

— Oui, grand-mère sera heureuse, fait Billy.

Et, se tournant vers la fillette qui, en silence, écoute les décisions que l'on prend à son sujet, il ajoute :

— J'ai une si bonne grand-mère ! Tu la verras et tu l'aimeras... C'est elle qui m'a soigné quand j'étais petit. Je te raconterai toute mon histoire et tu comprendras pourquoi on peut se perdre sans habiter Paris !

— Mais, objecte Hugo, pas très enchanté de retourner si vite à Bouvet, nous sommes venus en vélo...

— Il fera moins chaud en auto, remarque Billy. Nos deux bicyclettes, elles pourront tout simplement retourner à la maison par le train.

— Si tu veux... répond Hugo sans enthousiasme. J'espérais passer de nouveau devant la jolie villa...

— C'est vrai ! Je n'y pensais plus du tout, au Vieux Trianon...

M. Combes regarde ses neveux, interrogateur :

— Qu'est-ce encore ?

— Oh ! explique Hugo, en venant, nous avons vu une tellement belle maison ; elle nous a plu à tous les deux. Devant cette maison, une dame nous a appelés, nous demandant d'aller à Saint-Marvin, chercher le docteur pour sa mère, très malade. Nous aurions aimé, en rentrant, suivre le même chemin et revoir cet endroit.

— Rien ne nous en empêche, répond oncle Maurice.

— Ce n'est pas au bord de la route cantonale, précise Hugo ; nous avons pris des chemins de campagne...

— Et tu penses que ma voiture n'est pas assez robuste pour vous y mener ? repartit M. Combes.

— Si cela ne t'ennuie pas trop de faire ce détour, nous en serions enchantés, conclut Billy.

— Et moi ? Je viens aussi avec vous ? Je verrai la belle maison ? J'irai en auto ? demande Flore.

— Bien sûr ! affirme tante Liliane.

La petite fille saute de joie, mais son élan s'arrête soudain ; elle devient grave et, un sanglot dans la voix, elle articule :

— J'aimerais mieux voir maman que cette belle maison... Où est-elle, maman ?

— Tranquillise-toi, Floria, dit M. Combes, bienveillant. Demain, je mettrai tout en œuvre pour la retrouver et, aussitôt que je le pourrai, je téléphonerai aux parents de Billy qui te conduiront vers elle. Peut-être que déjà demain soir tu recevras cette bonne nouvelle. Et maintenant, allez tous trois courir au jardin.

— Viens, Flore, dit Billy, prenant la petite fille par

la main ; tu me parleras de Paris et moi, je te raconterai mon histoire.

— Et moi ? fait Hugo déçu, je n'aurai rien à dire ?

— Vous causerez de Dominique afin qu'elle la connaisse avant de l'avoir vue. D'ailleurs, hier soir, il s'est passé un événement très important : voilà ce que tu lui raconteras.

— C'est vrai, acquiesce Hugo.

Et, se tournant vers l'enfant :

— J'ai suivi ton conseil... Flore !

Ils descendent le perron et s'engagent dans les allées du jardin. Tout en bavardant, ils s'en vont vers un petit pavillon couvert de verdure.

La matinée s'écoule dans les récits que chacun fait et lorsque la cloche de midi sonne, ils sursautent, étonnés que le temps ait passé si vite.

C'est alors une course éclair, un concours à qui sera le premier à la salle à manger. Et, naturellement, les garçons se sont donné le mot, afin que Flore soit gagnante. Elle arrive triomphalement au but alors que les deux frères ne sont qu'au bas du perron, l'air essoufflé et fatigué !

— Ouf ! s'écrie Hugo, quelle vitesse ! Flore, tu files plus vite que le métro !

La petite fille est radieuse ; elle s'exclame :

— L'air est si léger en Suisse ! Ce n'est pas difficile !

Le repas se passe gaiement ; chacun a faim et fait honneur au menu préparé avec soin par Annie, qui

regrette tellement que la petite fleur au parfum exquis s'en aille déjà.

— Tu reviendras ! lui souffle-t-elle à l'oreille, et je ferai de bonnes choses !

Flore éclate de rire :

— Impossible ! Je suis au régime !

Tante Liliane, ayant entendu la phrase d'Annie, ajoute :

— Nous comptons bien te revoir ; quand ta maman sera guérie, tu reviendras ici en vacances avec elle.

La proposition plaît à Flore, qui part heureuse avec l'espoir de revenir dans la jolie Villa des Tourelles.

## Auto-stop!

L'auto de M. Combes roule sur la grande route, dans la direction de Bouvet.

Les deux garçons se sont installés au fond de la voiture et Flore est venue s'asseoir à

côté du conducteur. La fillette admire la campagne qui défile devant ses yeux ; quelle sensation agréable que de franchir les kilomètres avec tant d'aisance et sans aucun effort !

Un seul nuage plane sur son ciel bleu : en parcourant si facilement les distances, s'éloigne-t-elle de sa mère ou bien s'en rapproche-t-elle ?

Rêveuse, elle regarde le paysage qui fuit et, soudain, elle sursaute : l'auto a pris un tournant brusque et quitté la grande route pour s'engager dans un chemin de campagne bordé de chaque côté de cerisiers.

M. Combes crie aux enfants :

— C'est bien par là que vous avez passé ?



— Oui, répond Billy.

La route est déserte et l'auto file, sans entrave ; elle traverse de tranquilles villages, tout ensoleillés, et rompt pour un instant la quiétude des fermes qui s'étalent au bord du chemin.

A la sortie d'un hameau, un vieillard, assis sur une borne, se lève à la vue de l'auto et brandit sa canne.

— Que veut dire celui-ci ? fait M. Combes en ralentissant.

L'homme, avançant de quelques pas, se plante délibérément au milieu de la route, obligeant le véhicule à stopper.

— Il aimerait que nous le prenions dans l'auto, suggère Billy. En nous serrant, il y a assez de place pour trois.

— Montez derrière, dit M. Combes à l'étranger, tandis que l'auto s'arrête et que les garçons ouvrent la portière. Vous allez loin ?

— Non, jusqu'au village voisin ; mais il fait si chaud, et l'autobus ne passe pas souvent. Il y a une demi-heure que je l'attends en me rôtissant au soleil ! Si mes jambes n'étaient pas si vieilles, je serais parti à pied.. Merci, vous êtes bien bons ! dit-il en prenant place à côté des jeunes gens.

Flore s'est retournée et regarde le nouveau venu avec beaucoup de curiosité.

Elle le trouve sympathique, avec sa figure fanée, son teint hâlé, ses cheveux en broussailles, son nez volumineux et ses petits yeux gris, étincelants de vie.

Ses vêtements ont perdu leur couleur et ses chaussures sont éculées.

Il dépose son bagage : une petite valise et un cheval. Puis, il relève la tête vers le minois qui l'examine toujours en détail.

Un large sourire éclaire le visage flétri :

— Quel joli tableau j'ai devant moi ! s'exclame-t-il, en regardant l'enfant. Si l'auto était arrêtée, je sortirais immédiatement mes pinceaux...

— Vous êtes peintre ? demande Hugo.

— Oui, c'est ma vie ; je ne fais que cela. Il y a, pas loin d'ici, un site charmant, de belles ruines, et c'est pourquoi je suis sur cette route. Ma journée n'est pas terminée, j'ai du travail en perspective. J'aime beaucoup le paysage, mais, ce que je préfère, c'est le portrait.

Flore écoute, l'oreille tendue. Elle n'a pas bien compris.

Est-ce d'elle que le vieillard parlait en disant qu'il avait un joli tableau devant lui ? Sûrement, puisqu'il aime les portraits. Quel dommage que l'auto roule et qu'il ne puisse commencer une esquisse. Comme elle serait heureuse de l'offrir à maman lorsqu'elle la reverra.

Ne pourrait-on pas s'arrêter un moment ?

On est justement à la lisière d'une forêt ; une petite halte ferait du bien.

Le vieux monsieur est peut-être très habile, puisqu'il ne fait que cela. Un portrait, c'est vite achevé.

Flore regarde M. Combes avec insistance, une supplication dans les yeux ; elle se risque à poser sa main sur le bras d'oncle Maurice qui lui demande :

— Es-tu fatiguée ?

— C'est tellement joli cette forêt... il faudrait descendre !...

Mais M. Combes ne voit pas la nécessité d'un arrêt. Il désire poursuivre sa route ; il a hâte d'arriver à destination. Ne doit-il pas rentrer à la Villa des Tourelles le soir même ?

Il ne répond rien et Flore se tourne du côté des garçons, implorante ; mais, ni l'un ni l'autre ne semble comprendre ce qu'elle veut dire. Seul, le vieillard ne la quitte pas des yeux, l'observe, semblant vouloir graver dans sa mémoire chaque trait du visage de la jolie petite fille.

L'auto file toujours ; on est sorti de la forêt, on approche d'un village. Sur une colline, non loin de là, de vieilles ruines se dressent, majestueuses et presque sinistres.

Le vieillard, tapant sur l'épaule du conducteur, dit :

— Vous seriez bien aimable d'arrêter votre voiture. Je vais descendre ici.

L'auto ralentit, stoppe et le vieux monsieur remercie chaudement :

— Vous m'avez vraiment rendu service ; je me suis bien reposé et maintenant, je vais pouvoir me mettre à l'œuvre avec un nouveau courage.

Tendant la main à la fillette, il lui demande :

— Comment t'appelles-tu ?

— Flore, répond l'enfant aux yeux de pervenche.

— Tu portes bien ton nom !

Se tournant vers M. Combes, il ajoute :

— Serait-il indiscret de vous demander votre adresse ? Peut-être qu'un jour, je vous donnerai signe de vie !... Ce n'est pas sûr... je l'espère... achève-t-il d'un ton énigmatique tandis que son visage s'éclaire d'un sourire.

Hugo et Billy sont intrigués ; que veut dire ce sous-entendu ?

M. Combes aussi, est surpris ; il pressent que le vieillard, voulant faire plaisir, va leur envoyer un cadeau.

Il hésite...

— Quelle adresse faut-il donner ? La mienne ? Celle des enfants ? Je suis leur oncle et les conduis à la maison.

— Celle des enfants, répond le peintre d'une voix chaude, celle de la petite...

Les yeux de Flore prennent une couleur d'orage et elle s'écrie avec dépit :

— J'habite Paris... c'est bien trop loin !

Cette réponse remplit le vieil artiste d'émerveillement :

— Tu demeures à Paris ? Oh !... J'y suis allé, quand j'étais jeune... J'en ai gardé un souvenir inoubliable... Que de belles choses j'ai vu.

Pour en finir, M. Combes, désireux de poursuivre sa route, conclut :

— Ne vous croyez pas notre obligé. Nous passions, il nous était facile de vous prendre dans l'auto.

Sans répondre à cette phrase, le vieillard poursuit :

— Et tu pars aujourd'hui pour Paris ?

— Non, déclare la fillette.

— Nous allons à Bouvet, chez M. de Leuille, se

hâte d'ajouter Hugo, en sortant une carte de visite de son portefeuille. Il la tend au peintre tout en regardant son frère d'un air semblant dire :

— Je crois que c'est bien de faire ainsi...

M. Combes salue, l'auto démarre et s'éloigne rapidement, tandis que le vieux monsieur, appuyé sur sa canne, lit consciencieusement l'adresse indiquée sur le petit carton blanc.

## Le Vieux Trianon



La voiture continue son chemin à travers la campagne.

M. Combes demande à Flore :

— Sais-tu pourquoi ta ma-

man est venue en Suisse pour y passer ses vacances ? Il y a tant de beaux sites en France et, comme tu le dis, Paris est bien loin d'ici.

— Oh ! c'est parce que ma grand-mère avait demeuré en Suisse. Quand elle était petite, elle habitait tout près du lac. Elle est morte maintenant, et maman m'a dit un jour : « Je veux aller voir le pays où ma mère est née. »

— Je comprends, répond oncle Maurice. Avez-vous peut-être encore des parents en Suisse ? Ta grand-mère était-elle originaire de notre pays ?

— Oui, oui... et maman a dit qu'elle avait des oncles... mais elle ne sait pas où ! Elle voulait les chercher... nous avons prié Dieu tous les jours pour les trouver... Et puis, elle est tombée malade !...

— Et on l'a emmenée à l'hôpital ?

— Oui... En partant, elle a dit : tu seras sage ! Je reviendrai bientôt. Elle était toute pâle, avec des yeux tristes, et elle parlait doucement...

Le regard de Flore s'assombrit ; la fillette scrute la contrée alentour et demande :

— Est-ce qu'il n'y a pas un hôpital, par ici ?

— Oh! oui, même plusieurs. Patience, petite Flore; demain je téléphonerai.

— Oncle Maurice, s'écrie Hugo, je crois bien que nous approchons de la jolie villa...

— Oui, approuve Billy ; voilà exactement l'endroit où nous avons pique-niqué.

M. Combes ralentit.

— C'est après le tournant, précise Hugo.

— Là, à droite, dans ce bouquet d'arbres. Oncle Maurice, va plus lentement, je t'en prie... Nous allons passer devant...

— Il y a quelqu'un à la grille. C'est... Te rappelles-tu le nom ? Le paysan nous l'a dit.

— Mariette... je crois.

— Tu as raison, Mariette Lagnieu... Est-ce qu'elle attend de nouveau que nous arrivions pour lui porter secours ?

— On pourrait le croire ! Mais non, puisqu'elle cause avec un monsieur.

Lentement, l'auto passe devant Le Vieux Trianon ; chacun regarde du côté de la belle villa et Flore, enthousiasmée, s'exclame :

— C'est le château de la Belle au Bois dormant !

— Je partage votre goût, dit M. Combes. Dommage que nous n'ayons pas l'adresse du vieux peintre qui vient de nous quitter, il serait sûrement amateur d'un tel sujet.

Les jeunes gens n'ont d'yeux que pour les deux personnages conversant devant le portail et regardant d'un air indifférent la voiture.

— Elle ne nous a pas reconnus, fait Hugo avec dépit ; si nous allions lui demander comment va sa mère ?

Billy paraît distrait :

— Qu'as-tu donc ? demande Hugo. A quoi penses-tu ?

Sortant de sa rêverie, l'aîné certifie :

— J'ai déjà vu ce monsieur... j'en suis sûr... Qui est-ce donc ? Le connais-tu ?

— Moi ? Pas du tout.

— Oncle Maurice, clame Billy, arrête l'auto un instant, je t'en prie !

— Volontiers, répond M. Combes en stoppant le véhicule.

Puis, se tournant vers les enfants :

— Qu'y a-t-il ?

— Je connais très bien le monsieur qui est à la grille.

— Ah ! oui ? Veux-tu le saluer ?

— Oui... non... fait le garçon, indécis. Je le connais... mais je ne sais pas qui c'est !

Hugo pouffe :

— Tu plaisantes !

Voyant l'auto s'arrêter, les deux personnes regardent

dans la direction de la voiture, semblant dire : « Qui donc sont ces gens ? Que nous veulent-ils ? Est-ce pour nous qu'ils s'attardent ? »

Billy se lève, un éclair de joie dans les yeux. Il s'avance sur la route, au grand étonnement de son frère.

— Bonjour, Monsieur, dit-il, jovial. Vous ne me reconnaissez pas ?

L'interpellé examine le jeune garçon d'un air surpris :

— Non... je vois tant de monde !

Mariette intervient :

— N'est-ce pas toi qui es allé à Saint-Marvin, chercher le docteur ?

Billy fait un signe de tête affirmatif.

A l'ouïe de ces paroles, Hugo sort à son tour de l'auto, suivi de Flore.

Mariette continue :

— Grâce à vous, dit-elle en regardant Hugo qui s'approche, le médecin est venu tout de suite. Ma mère va beaucoup mieux... je crois qu'elle est hors de danger. Je vous en suis très reconnaissante et mon frère aussi, ajoute-t-elle avec un geste vers la personne qui est à côté d'elle. Ne voulez-vous pas entrer un moment ?

Billy fait un mouvement dans la direction de la voiture et répond d'une façon vague :

— Nous retournons à la maison avec mon oncle...

Puis, s'adressant au monsieur, il réitère sa question :

— Vous ne me reconnaissez pas ?

— Non, fait le frère de Mariette, j'en suis bien fâché !

— Vous avez été si bon pour moi ! Je m'en souviendrai toute ma vie...

— Comment ! repartit M. Lagnieu, surpris... C'est toi, au contraire, qui nous a rendu un grand service et c'est à mon tour de m'en souvenir.

— Je suis heureux d'avoir pu le faire et surtout pour vous... continue Billy qui s'embrouille...

Hugo s'impatiente :

— Si tu t'expliquais ? Nous t'en saurions tous gré !

Bill rougit :

— Il y a un an... dans le train, lorsque je partais en pleurant, c'est vous qui m'avez redonné du courage en me mettant une pièce d'argent dans la main et en me disant : « Qui sait, peut-être retrouveras-tu tes parents ! » Et vous m'avez assuré que vous penseriez souvent à moi ! ajoute le garçon, dont la physionomie s'éclaire d'un malicieux sourire.

— Et tu supposes que je t'ai oublié ! J'en ai tout l'air, en effet. Ce n'est pourtant pas le cas, rassure-toi... Mais tu as grandi, tu as changé... Aujourd'hui, tu parais plus heureux que lors de notre première rencontre.

— Et pour cause, s'écrie Billy, triomphant. Voici mon frère, que j'ai retrouvé peu de temps après vous avoir vu. Je vis maintenant avec mon père et ma mère à la maison. Nous y rentrons justement avec mon oncle qui est dans la voiture.

M. Combes écoute silencieusement et avec intérêt toute la conversation. Il s'approche du groupe et salue en disant :

— Je m'aperçois, Billy, que tu as du plaisir à revoir un vieil ami ! C'est dommage que nous n'ayons pas le temps de nous attarder...

— Vous reviendrez, suggère M. Lagnieu, et nous ferons plus ample connaissance.

— Et si vous passez à Bouvet, ajoute Billy, venez saluer mes parents...

— A Bouvet ? interroge Mariette.

— Oui, répond Bill.

Et, se tournant vers Hugo :

— As-tu encore une carte portant notre adresse ?

Rapidement, le frère cadet sort à nouveau un petit carton blanc de son portefeuille :

— Voici toutes les indications nécessaires pour nous trouver... le numéro de téléphone...

Et il n'achève pas ; un sourire malicieux s'esquisse sur ses lèvres, il regarde la jolie villa et puis son frère qui, les yeux brillants, semble vouloir parler et pourtant ne dit rien.

M. Lagnieu, comprenant ce langage muet, apporte la solution en disant, rieur et confus :

— J'ai enfin décidé ces dames à faire installer le téléphone. La ligne existe déjà, il n'y a plus qu'à mettre l'appareil. Ce sera vite fait. Ainsi, elles n'auront plus besoin de recourir à la bonne volonté des jeunes cyclistes pour transmettre leurs commissions.

— Il est heureux que cette décision n'ait pas été prise avant, observe M. Combes ; dans ce cas, nous n'aurions pas fait votre connaissance...

— Et je ne vous aurais peut-être jamais revu, ajoute Billy.

— C'est vrai, dit M. Lagnieu ; nous voilà d'accord avec le dicton : « à quelque chose malheur est bon ! »

— Et maintenant, en voiture, conclut oncle Maurice. Il est temps de nous en aller...

On se salue amicalement en souhaitant de se revoir bientôt. Mariette et son frère rentrent auprès de leur mère, et les voyageurs retournent à leur auto qui part à vive allure pour rattraper le temps perdu devant le portail du Vieux Trianon.

L'arrivée à Bouvet se passe joyeusement.

La petite cohorte est attendue avec impatience ; par téléphone, oncle Maurice a annoncé le retour des enfants en donnant quelques détails sur les événements des jours passés. Dominique ne tient plus en place !

Depuis une heure déjà, elle arpente sa chambre, va à la fenêtre, la quitte, descend vers M<sup>me</sup> Duval, part dans la cour et puis dans la rue, remonte dans la chambre préparée pour Flore, en fait le tour, et puis redescend vers sa mère en s'écriant, toute nerveuse :

— Qu'ils sont longs à venir ! Ont-ils eu un accident en chemin ?

M<sup>me</sup> de Leuille rassure sa fille :

— M. Combes nous a prévenus qu'ils ne seraient pas ici avant cinq heures.

Apaisée, Dominique remonte dans sa chambre pour attendre que le temps passe... Mais, un instant plus tard, elle est de nouveau à la fenêtre, scrutant la route.

Enfin ! Les voilà !

Dans la cour du château, la petite troupe descend de voiture. Flore regarde autour d'elle, visiblement intimidée et inquiète.

Dominique s'élançe au-devant d'elle et, la prenant dans ses bras, elle s'écrie :

— Bonjour, Floria ! N'es-tu pas trop fatiguée du voyage ? Je me suis tellement réjoui de te voir arriver !  
Quel accueil chaud et cordial !

Les yeux de la fillette s'éclairent ; un frais sourire s'esquisse sur ses lèvres et la crainte s'enfuit.

La jeune fille l'entraîne dans la maison et puis dans sa chambre. Les garçons vont mettre de l'ordre dans leurs effets et M. Combes est introduit auprès de sa sœur, M<sup>me</sup> Duval.

La fin de la journée se passe à faire plus ample connaissance avec la famille et les lieux.

Les deux frères ont tant de choses à raconter à leurs parents ! L'heure du repas réunit tout le monde à la salle à manger où la conversation est animée.

Billy et Hugo ne se lassent pas de donner maints détails sur l'évasion de Flore.

De son côté, M. Combes s'en va pour regagner Dour-lens et la Villa des Tourelles. Il quitte la fillette en promettant que demain déjà il téléphonera pour lui donner des nouvelles de sa maman.

Bercée par cet espoir, l'enfant s'endort dans la jolie chambre préparée avec amour par Dominique. Elle est heureuse et tous les habitants de la vieille maison le sont avec elle.

## A l'hôpital



Revenons quelques heures en arrière :

Sur la route ensoleillée, le vieux peintre regarde l'auto s'éloigner.

A nouveau, il examine le petit carton blanc qu'il tient dans la main. Il a posé sa valise sur l'herbe, à côté de lui. Il se penche pour l'ouvrir et y glisse la carte blanche. L'air rêveur, il part du côté du village.

Son regard se perd dans le lointain pour retrouver le profil si frais, si délicat, qu'il a admiré tout le long du trajet en voiture.

Les beaux yeux bleus de Flore ravivent en lui des souvenirs ensevelis au plus profond de son cœur : elle lui ressemblait... sa petite Marie-Rose. Elle devait avoir le même âge... lorsqu'ils habitaient, heureux, un cottage caché dans la verdure.

Sa femme vaquait au ménage, sa fille courait dans le jardin...

Ils étaient jeunes, la vie leur souriait.

Une épidémie de grippe s'était abattue sur la contrée et toute la joie du foyer s'en était allée.

La fillette aux yeux de pervenche, à la toison d'or,

avait emprunté les ailes d'un ange et s'était envolé jusqu'au ciel, pour ne plus revenir.

Le temps avait passé, cicatrisant la blessure, et le petit minois, admiré dans l'auto, l'avait ravivée.

Maintenant, il était vieux, sa femme aussi ; ils vivaient seuls... Si Marie-Rose avait vécu, elle serait sûrement devenue une belle jeune femme.

Qui sait ? Peut-être serait-elle mariée ? Un gazouillis de voix enfantines viendrait rompre la monotonie du foyer trop tranquille...

Et le vieux peintre, le cœur labouré de tristesses, revoit devant lui le joli visage et le sourire radieux de Flore.

Songeant toujours, ne regardant plus ce qui l'entoure, il arrive aux premières maisons du village. La route se resserre, il n'y a pas de trottoir, et le vieillard marche au milieu de la chaussée, comme s'il était seul à la parcourir.

Il n'a pas entendu le bruit d'une auto qui, d'une rue transversale, débouche soudain devant lui. Il fait un brusque mouvement de côté, tandis que le chauffeur de la voiture donne un coup de frein pour ne pas l'écraser.

Echappant de justesse aux roues du véhicule, il perd l'équilibre et vient choir sur les pavés qui bordent la chaussée.

Il veut se relever...

Impossible !

Une douleur lancinante l'empêche de poser son pied, qui ne le soutient plus.

Que s'est-il passé ?

Il retombe lourdement sur le bord de la route.

Complaisant, l'automobiliste est descendu de sa voiture et s'approche du vieillard ; plusieurs villageois alertés par le coup de frein, accourent aussi.

Un attroupement se forme ; chacun veut aider le pauvre homme qui, soutenu par des bras robustes, parvient enfin à se relever.

— Il faut venir à la maison, ma maman vous soignera, disent des gamins.

— Entrez ici un moment, ajoute l'épicier en indiquant sa boutique dont la porte est grande ouverte.

— Il vaudrait mieux que je vous conduise directement dans un établissement hospitalier ou chez un médecin, propose le conducteur de la voiture.

— Vous avez raison, répond le vieux monsieur. Ce n'est pas grave, mais il m'est impossible de marcher. Je veux bien profiter de votre offre, mais où aller...

— A l'hôpital, lance une femme, ce n'est pas loin d'ici.

— Ce n'est pas loin ?

— Non, à cinq minutes, à peine.

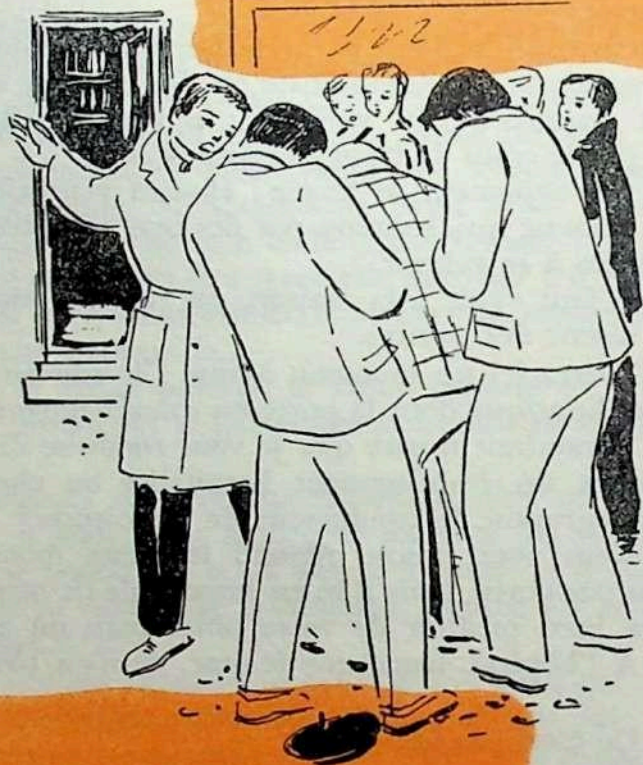
— Alors, allons-y ! dit le chauffeur.

On hisse péniblement le vieillard dans la voiture ; elle l'emène à l'établissement hospitalier le plus proche.

Quel changement de décor !

Le chemin verdoyant, le pittoresque village, la petite fille aux yeux bleus, ne sont plus qu'un rêve...

Le voici installé dans une grande chambre, claire,



*Entrez ici un moment, ajoute l'épicier.*

au milieu d'une rangée de lits d'où émergent des têtes plus ou moins jeunes, plus ou moins souriantes, plus ou moins belles !

Cependant, sur un seul point, elles sont toutes semblables : leurs yeux curieux regardent tous dans la même direction, dans la direction du vieux peintre qu'on vient d'installer dans son lit.

Les journées des malades sont longues, il faut bien se distraire comme on peut : une « entrée » est chaque fois un événement !

Le médecin examine la cheville blessée, une infirmière lui prodigue des soins, son voisin de lit lui adresse un sourire de bienvenue ; tout le monde se montre charmant !

Et pourtant, le pauvre homme est dépité : combien de temps faudra-t-il rester ici ?

— Est-ce long à guérir, une entorse ? demande-t-il.

— Cela dépend ! Si vous restez tranquillement allongé, vous serez vite sur pied.

Quelle réponse claire et précise !

Le voilà bien renseigné !

Après un soupir il reprend :

— J'aimerais que vous téléphoniez à ma femme...

— Volontiers.

— Demandez la poste de Martilly ; ils feront la commission...

— A Madame ?

— Madame Ennach, s'il vous plaît. Rassurez-la, afin qu'elle ne soit pas en souci ; dites-lui où je suis... Elle viendra...

La jeune garde s'éloigne et s'entend interpeller à nouveau :

— Mademoiselle ! Où avez-vous mis ma valise ?

— Dans cette armoire.

— Donnez-la-moi. Il me faut mes pinceaux ! C'est

inadmissible de rester là sans rien faire... Je ne suis pas malade... Sans cette stupide cheville...

— Vous pourriez courir, achève l'infirmière, en riant.

— Si j'essayais ! continue le vieux monsieur d'un air malicieux et faisant semblant de se lever.

La jeune personne qui le soigne esquisse une protestation :

— Vous êtes plus agité qu'un enfant ! Voici votre valise ; prenez ce qu'il vous faut et, je vous en prie, ne bougez plus votre pied.

— Je serai sage ! répond avec une expression comique M. Ennach. Merci, Mademoiselle. Quand vous reviendrez, je vous montrerai quelque chose de beau.

L'infirmière s'éloigne. Qu'il est original et sympathique, ce nouvel arrivant !

L'artiste s'empare avec avidité de son matériel de travail. Cette immobilité l'enrage et décuple son énergie. Il va se mettre à l'œuvre et le temps passera vite.

Un regard circulaire sur ses compagnons d'infortune le convainc de l'inutilité de fixer leurs traits sur la toile ; cet homme au visage tiré, au teint jaune, ne l'inspire pas plus que ce jeune imberbe, maigre à l'excès, qui somnole, l'air fatigué.

A côté de lui, un vieillard, mal rasé, se distrait à regarder l'attirail du peintre. Lui non plus n'est pas un sujet intéressant. Le paysage, à travers la fenêtre, est trop lointain, trop vague.

Il donnerait beaucoup pour être encore sur la route, en face des ruines et du village.

Pourquoi est-il parti dans ses rêves d'autrefois au point d'oublier qu'il marchait sur la chaussée et risquait bien de se faire écraser ?

La petite fille blonde n'en est-elle pas pour une grande part responsable ?

Devant ses yeux, le joli visage se précise de nouveau et il se surprend commençant une esquisse qui rapidement prend des contours très marqués.

Quand l'infirmière revient dans la chambre, vers la fin de l'après-midi, elle s'arrête, surprise, devant le lit de M. Ennach.

Elle voit un portrait d'enfant posé sur le drap blanc.

— Oh ! Vous permettez ? dit-elle vivement en s'emparant de la toile.

Elle admire le tableau sans mot dire. Au bas, à droite, elle remarque la signature de l'auteur, et à gauche, elle lit : « Marie-Rose ».

— C'est le nom de cette jolie fillette ?

— Oui.

— Elle est née dans votre imagination ?

— Non, elle a existé en chair et en os !

— Ah ! Mes félicitations, votre peinture est merveilleuse...

Et, après avoir donné ses soins à toute la chambrée, la jeune fille s'en va, songeuse.

Elle pénètre dans la salle suivante, occupée par une seule malade ; les trois autres lits sont vides.

— Comment allez-vous, Madame ? demande-t-elle en s'approchant d'une jeune femme toute pâle sur son oreiller blanc.

Deux grands yeux remplis de tristesse se lèvent vers elle :

— La directrice m'a annoncé une terrible nouvelle.

— Vraiment ?

— Elle m'avait promis que ma fillette viendrait me voir, puisque la fièvre est tombée ; elle a téléphoné à la pension où je l'ai laissée et, pensez donc... elle est partie, elle s'est sauvée, on ne sait où elle est allée...

— Comment ? s'exclame la jeune fille attérée.

Mais, voyant le pauvre visage éploré de la malade, elle fait un effort pour cacher son trouble et elle cherche à encourager :

— Ne vous désolez pas, elle sera vite retrouvée. Elle est partie se promener un peu plus loin que d'habitude et reviendra au logis accompagnée par une bonne âme ! La directrice n'aurait pas dû vous raconter cela ; il ne s'agit pas que la fièvre remonte !

— J'ai insisté pour savoir quand Flore viendrait. Il lui a été impossible de me cacher la vérité.

— Eh bien ! sa visite n'est retardée que d'un jour. Prenez patience, elle ne tardera pas.

— Je suis étonnée de sa conduite, s'exclame la pauvre mère. Je la croyais sage et raisonnable.

Voulant la distraire de son chagrin, la jeune fille lui dit, en regardant une petite photo placée sur la table de nuit, à côté du lit :

— Vous avez, pas bien loin de vous, dans la chambre voisine, un bon vieux qui paraît aimer beaucoup les enfants. C'est un peintre de talent. Il vient d'entrer pour une malheureuse entorse et il a déjà fait, de

mémoire, le tableau d'une ravissante fillette. Elle a le même minois que la vôtre, ajoute-t-elle en portant ses regards sur la photo dans son cadre de bois. Si je lui disais que vous avez une belle enfant qui ressemble à son tableau ? Il serait fier et heureux que je vous fasse admirer son œuvre... Il est sympathique ce vieillard, mais il s'ennuie et aimerait travailler. Lorsque votre Floria viendra ici, je suis sûre qu'il sera enchanté qu'elle pose...

Les yeux de la jeune femme s'éclairent :

— Ce serait un beau souvenir à emporter en France, un beau souvenir de ces tristes jours !... achève-t-elle dans un soupir.

— L'idée est bonne, poursuit l'infirmière sur un ton enjoué. Si j'ai fini ma besogne assez tôt, ce soir encore j'irai lui demander de pouvoir vous montrer le portrait.

M<sup>me</sup> Janin jette un regard reconnaissant à la gracieuse infirmière tout en blanc qui, d'une main légère, arrange les oreillers.

Son cœur est rasséréiné. Demain apportera de meilleures nouvelles, elle en est sûre ; et, sa pensée distraite, erre à travers la cloison jusqu'à la chambre voisine.

Longtemps, elle attend, elle écoute les bruits de pas dans le corridor, mais la jeune fille ne revient pas. La veilleuse l'a remplacée, la nuit est là, il faut absolument s'endormir.

Le joli portrait à admirer... ce sera pour demain.

Confiante, elle abandonne son enfant à Dieu, lui demandant de la bénir, de la protéger et de permettre que bientôt elles soient réunies.

## Mère et fille se retrouvent

Un nouveau matin éveille chaque dormeur. A l'hôpital, les malades ont hâte de voir la porte de leur chambre s'ouvrir.

Pour plusieurs, la nuit a été longue, le sommeil agité.

Très tôt, M<sup>me</sup> Janin s'est réveillée avec cette question brûlante sur le cœur  
— Flore viendra-t-elle aujourd'hui ?

Lorsqu'elle voit l'infirmière pénétrer dans la pièce elle est désappointée ; la silhouette a changé, ce n'est pas la même personne que la veille.

La jeune fille comprend son regard surpris :

— M<sup>lle</sup> Ruth a congé ce matin ; vous la verrez de nouveau cet après-midi. Hier soir, nous avons eu de urgences, un tas de travail, si bien qu'elle a fini son service très tard. Elle n'est sûrement pas fâchée de dormir plus longtemps aujourd'hui.

— J'en suis bien aise pour elle, répond sans cha



leur la malade. Vous dites qu'elle reprendra son service cet après-midi ?

— Oui.

M<sup>me</sup> Janin soupire :

— Pas de lettres, pas de téléphone pour moi ?

— Non, pas que je sache.

L'infirmière s'en va et le silence retombe dans la chambre, les heures coulent, monotones. C'est un jour comme les autres, terne, sans rien pour remplir les minutes trop longues.

La mère de Flore a vécu un long temps d'inconscience, de fièvre, de délire, où les heures et les jours ne comptaient plus... Maintenant qu'elle va mieux, elle s'ennuie ici, elle a hâte de s'en aller, de revoir son enfant...

Le peintre, derrière la paroi, fait-il un nouveau portrait de petite fille ?

Elle comprend pourquoi hier soir M<sup>lle</sup> Ruth n'est pas revenue pour lui montrer le chef-d'œuvre ; elle a eu trop à faire. Et, patiemment, elle attend...

La matinée se passe, n'apportant rien de nouveau. L'après-midi, tandis qu'elle s'est assoupie, la porte s'ouvre : une dame, gracieuse et élégante, entre, précédée de l'infirmière, qui dit dans un sourire :

— Une visite pour vous !

Une visite !

Quel événement ! C'est la première qu'elle reçoit depuis qu'elle est ici.

Qui donc vient la voir ?

Elle connaît si peu de gens dans ce pays !

La jeune dame se penche vers le lit :

— Je suis M<sup>me</sup> de Leuville ; depuis hier, nous avons la joie d'avoir à notre foyer votre fillette...

— Flore ? Comment ! Que dites-vous ?

La malade s'agite...

La visiteuse la rassure :

— Elle se porte à merveille ! Tout va bien pour elle. Ne vous faites aucun souci.

— Pourquoi n'est-elle plus à la pension où je l'ai laissée ? Que fait-elle chez vous ? Je ne comprends pas !..

— Nous vous expliquerons tout cela ; c'est un peu long...

M<sup>me</sup> Janin l'interrompt, suppliante :

— Quand la verrai-je ? Je vous en prie... amenez-la moi ! Est-elle loin d'ici ?

— Non... répond la mère de Billy.

Et, se dirigeant vers la porte, elle l'ouvre...

Une petite tête se risque à regarder dans la chambre elle voit la malade... Sans plus hésiter, elle quitte la pénombre et, passant devant M<sup>me</sup> de Leuville, elle dit

— Je peux entrer, n'est-ce pas ?

Un instant plus tard, l'enfant se jette dans les bras de sa mère qui sanglote :

— Ma Flore chérie ! Quel bonheur de te revoir..

— Maman... maman... tu es guérie ?

— Bientôt, mon enfant ; bientôt !

Doucement, M<sup>me</sup> de Leuville sort, laissant mère et fille sans témoin.

Elle retourne à l'auto, parquée dans la cour de

l'hôpital. Billy et Hugo, qui l'attendent, l'assaillent de questions :

— Tu l'as vue ? Elle est bien ici ?

— Oui.

— Et Flore ?

— Elle est restée auprès de sa mère.

— Oncle Maurice a bien mené son affaire, conclut Billy. Au téléphone, il m'a dit avoir échangé plus de dix communications avec tous les établissements de la contrée. Ainsi, il était certain qu'on découvrirait où M<sup>me</sup> Janin avait été hospitalisée. Ce n'était pas si compliqué !

— Et le vieux Chardonner, en ne voulant pas donner son adresse, n'a pas réfléchi que l'on pouvait très bien se passer de lui... achève Hugo.

— Est-elle encore très malade ? demande l'aîné.

— Non, je ne crois pas ; il lui faudra un temps de convalescence, naturellement.

— Nous devrions l'inviter à venir chez nous, suggère Hugo, puisque Flore est déjà installée à Bouvet.

— Je ne la vois pas retournant chez M. Chardonner, ajoute Billy. La pauvre ! Dans ce cas, je la plaindrais beaucoup.

— D'ailleurs, après un tel traitement, Flore ne voudra jamais revoir ces gens... continue Hugo.

— Bien sûr, répond M<sup>me</sup> de Leuville qui paraît réfléchir à la proposition des enfants.

— La maison va devenir trop petite, dit-elle en riant ; j'attends des visites, invitées depuis plusieurs mois, je ne peux les renvoyer. Comment faire ?

— Elles pourraient aller à Dourlens, chez oncle Maurice, propose Billy, hésitant.

— A mon avis, répond sa mère, c'est trop près du théâtre de leurs aventures ; il faudrait un autre milieu.

— Et la Villa des Roses ! s'écrie soudain Billy. Les volets sont toujours clos, depuis l'an passé. Les rats et les souris doivent s'y ennuyer et la poussière s'amonceler...

— M. Duval serait-il d'accord d'en ouvrir les portes pour des étrangers que nous connaissons à peine ? dit M<sup>me</sup> de Leuville, perplexe ; d'ailleurs, rien ne presse nous aviserons. M<sup>me</sup> Janin ne peut s'en aller d'ici, avant quelques jours.

— Grand-père serait enchanté de voir sa maison servir à quelque chose, plutôt qu'être inhabitée.

— Peut-être, mais M<sup>me</sup> Janin, encore si faible, ne pourrait s'occuper de sa fille et d'un ménage ; dans de telles conditions, elles seraient trop seules à la Villa des Roses.

Billy est désappointé ; il cherche une solution au problème :

— Nous leur donnerions Françoise ; elle les aiderait et retournerait avec plaisir à Antannes...

— Grand-mère et moi en serions moins enchantées, objecte M<sup>me</sup> de Leuville. Françoise nous est très utile pour abattre toute la besogne que notre nombreuse famille nous apporte.

— J'en parlerai à grand-mère, conclut Billy, d'un ton décidé.

Le portail de l'hôpital s'ouvre... La petite tête bouclée de Flore apparaît. Elle est rayonnante ! Ses joues ont pris une belle teinte rosée qu'on ne lui a jamais vue.

— Maman m'a dit de revenir aussi souvent que j'aimerais... s'exclame-t-elle. Mais l'infirmière n'est pas gentille ; elle n'a pas voulu que je reste plus longtemps !

— C'est pour ne pas fatiguer ta mère, explique M<sup>me</sup> de Leuville ; il faut qu'elle guérisse promptement.

Cette fois, la fillette est d'accord.

— Nous reviendrons demain, conclut M<sup>me</sup> de Leuville. Et maintenant, en voiture ! Nous devons retourner à la maison ; Dominique doit être impatiente de nous revoir. Demain, elle t'accompagnera.

## Marie-Rose



Lorsque l'infant  
mière passe aupri  
de M<sup>me</sup> Janin, elle  
trouve assise da  
son lit, les yeux re  
plis de lumière et  
joie !

— Quelle métamorphose ! Vous êtes radieux  
Bientôt, on pourra vous lever...

— Vous ne devinez pas ?

— Mais oui ! Vous avez eu la visite de votre enfant  
J'ai aperçu une petite tête bouclée qui traversait  
corridor... Je ne m'étais pas trompée en vous affirmant  
qu'elle viendrait bientôt. Alors, aujourd'hui, il n'est  
plus nécessaire de vous distraire avec les peintures  
mon vieil artiste. Vous n'avez que faire de porter  
depuis que vous avez vu un « original » vivant et pa  
lant !

— Non... cela m'intéresse quand même ! Hier  
vous ai attendue, mais hélas !...

— Oui ; j'ai regretté, nous avons eu tant à faire

— Votre remplaçante me l'a dit... je comprends

Et, suppliante, elle ajoute :

— Maintenant... n'auriez-vous pas un instant pour  
m'apporter cette peinture ? La chambre est si vide depuis

le départ de Flore... Il faut la remplir par une autre petite fille.

Cédant au caprice de la malade, la jeune fille s'en va en disant :

— Je reviens tout de suite.

Peu après, elle entre et pose le portrait sur le lit de M<sup>me</sup> Janin.

Celle-ci y jette un coup d'œil et pousse un cri d'étonnement :

— Oh ! Comment ? Pourquoi ne me disiez-vous pas ? Quand a-t-elle posé ? Quelle surprise... quelle surprise ! Vous le saviez... et vous ne disiez rien ?

— Je ne comprends pas... balbutie l'infirmière que toutes ces questions laissent sans réponse. Qu'aurais-je dû vous dire ?

— Que c'était elle !

— Elle ? Vous la connaissez, cette petite fille ?

— Voyons ! Vous ne l'avez pas reconnue ? C'est Flore, mon enfant !

— Je l'ai à peine vue ! D'après la photo, il y a de la ressemblance, c'est vrai, mais cette fillette s'appelle Marie-Rose...

Et, elle montre l'inscription au bas de la peinture.

— Marie-Rose... murmure M<sup>me</sup> Janin étonnée. Pourtant, c'est ma Flore, il n'y a pas de doute ! Qui a fait ce tableau ? ajoute-t-elle, décidée à éclaircir le mystère.

— Il est signé, ici...

— Jean Ennach !... C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Oui, je crois...

M<sup>me</sup> Janin regarde son infirmière avec des yeux remplis d'une expression où se mélangent tour à tour la surprise, l'hésitation, la joie.

— Voilà quelque chose de fortuit, d'incroyable et qu'en fin de compte, j'ai beaucoup de peine à comprendre...

Silencieuse, la jeune fille écoute, et la malade reprend :

— Est-il pour longtemps ici, ce M. Ennach ?

— Je ne sais pas ; sa femme vient demain. Je pressens qu'il prendra des dispositions pour retourner aussi vite chez lui.

Puis, soucieuse, elle ajoute :

— Je crains que vous vous soyez un peu trop fatiguée aujourd'hui. Toutes ces émotions ne vous aideront pas à vous rétablir. Dois-je reprendre le tableau ?

— Oui, mais à une condition !

— Laquelle ?

— Promettez-moi de ne pas oublier de lui faire une commission.

— A qui ?

— A votre artiste.

— Volontiers !

— Dites-lui que je désire voir sa femme demain lorsqu'elle viendra et, s'il vous demande pourquoi répondez-lui que je suis la cousine de Marie-Rose.

L'infirmière jette un regard inquiet sur M<sup>me</sup> Janin. S'est-elle trop épuisée en bavardant ? La fièvre reprendrait-elle ?

Mais non... elle paraît tout à fait lucide !

Tout à l'heure, elle voyait Flore sur ce tableau ; maintenant, elle parle de Marie-Rose comme d'une cousine !

L'air ahuri de l'infirmière met un sourire sur les lèvres de M<sup>me</sup> Janin.

— Vous êtes comme moi ! Vous ne comprenez pas... Il y a une énigme ; nous la découvrirons bien un jour. Mais, tranquillisez-vous, je ne radote pas ! Pour que vous n'en doutiez point, je vais m'expliquer.

— Ne vous fatiguez pas davantage, je vous en prie...

— Ce n'est pas long... Voilà en résumé : ma mère s'appelait Lucile Ennach, elle était Suisse. Jeune fille, elle partit pour Paris et s'y maria. Son frère vint un jour lui faire visite ; j'étais une petite fille, mais je m'en souviens... Mon oncle Jean était père d'une enfant de deux ans plus jeune que moi. Elle s'appelait Marie-Rose et mourut avant d'avoir dix ans. C'est très simple, mon oncle est de l'autre côté de la paroi !

— Oh ! que dites-vous ? C'est pourquoi votre fille ressemble tellement au portrait ! Voilà l'explication !

— Est-ce possible ? Des traits si semblables ? s'exclame la malade.

Puis, elle ajoute, voyant la jeune fille se diriger vers la porte :

— N'oubliez pas ma commission, s'il vous plaît.

— Soyez sans crainte, je la ferai !

Et, avec un dernier sourire, M<sup>lle</sup> Ruth quitte la chambre, laissant M<sup>me</sup> Janin toute saisie et intéressée par cette découverte.

Le cœur de la malade s'emplit de joie, de reconnais-

sance. Dans son esprit, le souvenir des jours qui précéderent son départ de Paris, défile, précis. Elle revoyait l'appartement sombre dans la rue étroite, Flore pâle et fatiguée par la vie de l'école, par le tourbillon incessant qu'elle rencontrait dans les rues. Elle-même était aussi languissante. Son mari était mort il y avait deux ans et elle n'avait cessé de travailler... Un peu de relâchement devenait nécessaire ; elles avaient besoin du bon air de la campagne. Des vacances étaient indispensables.

Une amie avait suggéré d'aller en Suisse. Elle avait bondi : la Suisse, sa mère lui en avait si souvent parlé et elle n'y était jamais allée ! D'ailleurs, n'avait-elle pas encore des parents là-bas ? Il était vrai que depuis longtemps, elle n'en avait plus reçu aucun signe de vie. Peut-être étaient-ils morts ? Elle n'en savait rien... absolument rien, et ne connaissait pas leur adresse... Comment les retrouver ?

Pourtant, il aurait fait bon resserrer les liens de la famille ; elle se sentait si seule dans cette grande ville depuis la mort de son mari. Avant, on vivait heureux quoique très occupés et l'on ne se souciait guère de la parenté habitant de l'autre côté de la frontière !

Mais tout avait changé, et la solitude pesait lourdement sur son cœur ; elle avait besoin d'une diversion qui ferait aussi grand bien à sa fille. A l'ouïe de tels projets, Flore avait sauté de joie.

Quant à la parenté que l'on désirait à tout prix rechercher, la petite fille ne s'était pas embarrassée de difficultés : elle avait trouvé une prompt solution au problème en disant avec assurance :

— C'est bien simple, maman... chaque jour, je vais demander à Dieu, dans mes prières, qu'Il nous aide à découvrir nos oncles et nos tantes. Et, tu verras, Il le fera.

La mère avait souri, admirant la foi de la fillette qui avait ajouté :

— Et toi aussi, mamy, tu prieras, et nous serons exaucées.

Avec cet espoir au cœur, on avait cherché une pension modeste, dans la contrée où la mère de M<sup>me</sup> Janin avait habité avant de s'expatrier. Et, c'est ainsi que la jeune femme était arrivée un beau jour devant la maison de M. Chardonner. On l'avait reçue à titre de pensionnaire.

M<sup>me</sup> Janin, peu gâtée par la vie, jouissait merveilleusement du bon air, du changement, du panorama splendide, du lac et de tout ce qui l'entourait. Et quoique la pension laissât à désirer, elle était fort heureuse de ces vacances qui contrastaient avec la vie de Paris.

Infatigable, Flore avait désiré aller se baigner chaque jour, et sa mère l'avait suivie... Mais, elle s'était sentie lasse, le soleil brûlant éprouvant sa constitution affaiblie. Un matin, elle avait frissonné en se levant ; éprouvant un affreux malaise, elle s'était remise au lit. Flore était allée auprès de M<sup>me</sup> Chardonner en lui disant que sa mère était malade.

Celle-ci avait ouvert de grands yeux épouvantés :

— Ce n'est pas une clinique ! Je n'ai pas le temps de soigner des malades... Est-ce contagieux ? Qu'allons-

nous attraper ? Je vais tout de suite appeler le docteur

Flore avait regardé la vieille dame : sidérée, elle avait écouté ce flot de paroles. Elle était si triste. maman était malade !

Le docteur, mandé d'urgence, était arrivé et une longue conversation s'était engagée entre les maîtres de logis et le praticien, avant même que l'on soit monté auprès de la pauvre femme pour lui prodiguer quelques soins. Une décision immédiate avait été prise : il fallait emmener tout de suite cette étrangère dans un établissement hospitalier.

Quand à la fillette, elle resterait là jusqu'à la guérison de la mère et on ne la lui rendrait qu'après avoir obtenu un dédommagement raisonnable pour tous les frais et ennuis que ce court séjour avait occasionné.

M<sup>me</sup> Chardonnier avait tempêté :

— Quelle malchance ! Elle part sans rien ranger... sans nettoyer. Il faut que je cherche de nouveaux pensionnaires... Vais-je en trouver ? Et, pour comble, la dernière semaine n'est pas entièrement payée...

Se parlant à elle-même, elle avait marmonné :

— Je garde la gosse... Ainsi, impossible qu'elle retourne dans son pays sans qu'elle me paie ! On ne la nourrira pas d'ortolans et pour éviter qu'elle ne se plaigne aux voisins ou ne vienne fureter dans nos affaires, on l'enferme tout simplement au grenier. Là-haut, elle ne nous gênera pas trop.

Mais, tout cela, elle ne l'avait pas dit à M<sup>me</sup> Janin et, heureusement, la pauvre mère ne savait rien de ces jours d'angoisse par lesquels sa petite Flore avait passé

Le docteur l'avait informée qu'on la transporterait dans un hôpital où elle serait mieux soignée. Il était préférable de l'emmener tout de suite, avait-il ajouté.

La malade avait eu un sursaut de protestation :

Et Flore, sa petite Flore... elle devrait donc s'en séparer ?

On l'avait convaincue en lui disant que cette décision était pour le bien de l'enfant, qui aurait pu contracter la maladie. D'ailleurs, elle était bien, ici dans cette belle contrée.

Le cœur oppressé, M<sup>me</sup> Janin avait écouté le verdict du médecin... Faire des objections ? Elle n'en avait pas eu la force... et elle s'était laissée emporter sans résistance.

Pourquoi avait-elle quitté Paris et son foyer ? Tout échouait...

Puis, chaque chose était devenue confuse et tremblante dans son esprit ; elle avait regardé encore une fois le petit visage triste de Flore, qui, un instant auparavant, sanglotait en disant : « Je veux aller avec maman ! »

Dans un suprême effort, elle lui avait adressé un sourire, tandis qu'elle s'était entendue murmurer :

— Ma Flore, tu seras sage ; je serai vite guérie...

Et l'auto, emmenant la malade, s'en était allée, roulant dans la direction de l'hôpital.

Depuis ce moment-là, ce n'étaient plus que des souvenirs très vagues ; des formes blanches, imprécises,

avaient voltigé autour d'elle et elle ne savait combien de temps cela avait duré.

Un matin, une voix douce lui avait dit :

— Vous paraissez beaucoup mieux aujourd'hui, on pourra bientôt dire à votre petite fille de venir vous voir !...

La petite fille était venue et la joie avait inondé le cœur de M<sup>me</sup> Janin.

Et, maintenant, quelle découverte !

Son oncle, le frère de sa mère, un artiste de talent se trouve comme elle, couché dans un lit, de l'autre côté de la paroi.

Quelle coïncidence !

N'est-ce pas tout simplement merveilleux !

Comme elle se réjouissait de le dire à Flore qui naturellement, ne s'en étonnerait même pas : elle était tellement sûre que Dieu exaucerait ses prières et lui aiderait à retrouver les parents qu'elles avaient encore en Suisse.

— Il faut parfois passer par des chemins bien sombres pour que Dieu réponde à ce que nous lui demandons, soupire la malade, songeuse.

Elle a hâte d'être au lendemain pour vivre les événements qu'elle pressent. Comme son vieil oncle sera content de voir Flore, puisqu'elle ressemble tellement à Marie-Rose !

## Un beau cadeau

Glissant d'une salle à l'autre, l'infirmière retourne auprès du peintre, son portrait à la main.

Elle pose le tableau sur le lit du vieillard en levant vers lui des yeux amusés :

— M. Ennach, j'ai une commission pour vous et il faut que je la fasse avant de l'oublier...

Le vieux monsieur regarde son infirmière, l'œil interrogateur.

La jeune fille continue :

— La malade à qui j'ai montré votre chef-d'œuvre m'a priée de vous dire qu'elle était la cousine de Marie-Rose !

— Comment ?

— Oui ; elle était aussi surprise que vous ne l'êtes lorsque j'ai mis ce portrait devant elle. Il y a une telle ressemblance avec sa petite Flore, qu'elle a cru, tout d'abord, qu'on lui avait fait une surprise et que son enfant avait posé pendant sa maladie. Mais, en voyant votre signature, elle a compris. Il y a un air de famille ; vous êtes son oncle, sa mère était une demoiselle Ennach. Elle aimerait beaucoup voir votre femme lorsqu'elle viendra demain.

Le vieillard cherche à rassembler ses pensées.

Il regarde M<sup>lle</sup> Ruth, stupéfait...

Et, soudain, il explose :

— Que dites-vous ? La fillette de cette dame s'appelle Flore ?

— Oui, et elle ressemble étrangement à votre portrait.

— Je n'en doute pas, conclut le peintre avec un malicieux sourire.

Tandis que l'infirmière vaque auprès des autres malades, M. Ennach paraît réfléchir profondément et lorsque la jeune fille passe près de son lit, il pose une brusque question :

— Comment s'appelle cette dame qui se dit être ma nièce ?

— M<sup>me</sup> Janin.

— Merci... mais je ne connais pas ce nom dans ma parenté.

— Je crois qu'elle vient de l'étranger ; son accent le laisse supposer...

— Ah !

Et M. Ennach se met à penser de nouveau. De son portefeuille, il tire la carte de visite qu'Hugo lui avait donnée la veille sur la route et il lit : Hugo de Leuville Bouvet.

Il songe :

— De moins en moins clair ! Je n'y comprend rien et c'est agaçant... Enfin, ma femme ira s'expliquer avec elle... Et Flore ? La mignonne petite fille venait-elle à l'hôpital lorsque je l'ai vue dans l'auto ?

Sortant de ses rêves, il interpelle à nouveau l'infirmière :

— Mademoiselle Ruth, est-ce que la fillette de cette dame vient parfois la voir ?

— Elle était ici aujourd'hui.

— Et demain ?

— Je ne sais pas... peut-être.



*Il fait un grand trait sur son tableau.*

Le vieux peintre ne dit rien, mais, prenant un pinceau et de la couleur, il fait un grand trait au bas de son tableau, effaçant résolument le nom de Marie-Rose. A la place, il trace d'une main rapide d'autres lettres et « Flore » s'inscrit sur la toile.

— Voilà ! murmure-t-il dans un soupir ; inutile de

se leurrer... on ne peut changer la réalité. Cela ne sert à rien de se persuader de ce qui n'est pas.

Et s'adressant à la jeune fille en blanc, il poursuit :

— Demain, vous lui porterez ce tableau en lui disant que c'est le cadeau promis à son enfant.

— À qui dois-je donner cette peinture ?

— Voyons ! Vous ne comprenez pas ? A la mère de Flore.

Sans répondre et sans chercher à mieux comprendre le pourquoi des choses, l'infirmière emporte le chef-d'œuvre, heureuse de le poser dans sa chambre jusqu'au lendemain, se promettant de l'admirer tout à son aise lorsqu'après la fin de sa journée harassante, elle prendra un peu de repos.

Quel étonnement pour M<sup>me</sup> Janin, lorsque l'infirmière lui dit, le lendemain matin, en entrant dans sa chambre :

— Voici le cadeau promis par M. Ennach à votre fillette.

— Que dites-vous ?

M<sup>lle</sup> Ruth répète :

— C'est le cadeau que M. Ennach a promis de donner à Flore...

— Expliquez-vous !

— Je ne puis en dire davantage... Vous ne comprenez pas ? Votre enfant ne vous a pas prévenue ?

— Non... et voyez ! Le nom a changé... ce n'est plus Marie-Rose. Je reconnais bien là ma Flore. J'en étais sûre ! Pendant ma maladie, elle aura fait la

connaissance de mon oncle ; il n'y a pas de doute. Elle va me raconter tout cela. Mettez le tableau bien en vue, sur la table, qu'elle le voie tout de suite en arrivant. Quelle idée avait-il eue de marquer Marie-Rose ? Floria lui a sans doute rappelé le souvenir de sa fille ; je crois bien qu'elle était aussi blonde...

Puis elle demande :

— Avez-vous fait ma commission, hier ?

— Oui ; il en a paru très surpris et s'est informé de votre nom.

— Vous le lui avez dit ?

— Naturellement, mais il ne connaît pas de Janin dans sa parenté.

— Vraiment ! Qu'il ignore mon nom d'alliance, cela ne me surprend pas, mais, ce qui me paraît étonnant, c'est que Flore ne le lui ait pas dit. Elle n'a donc pas découvert qu'il était son oncle ! Comme elle va être heureuse de l'apprendre. J'ai hâte qu'elle vienne.

Pendant cette conversation, on frappe à la porte ; une femme de chambre entre avec un magnifique bouquet de roses qu'un livreur vient d'apporter de la part de M<sup>me</sup> de Leuille.

— Oh ! s'extasie la malade ; tout le monde est aimable. Pendant mon séjour à l'hôpital, Flore s'est fait des amis et c'est moi qui en bénéficie.

Les fleurs sont disposées sur la table, à côté du portrait et leur parfum emplit toute la chambre.

Lorsque, dans l'après-midi, Flore pénètre dans la

salle en compagnie de Dominique, son premier regard est pour sa mère dont les yeux brillent de joie.

— Merci, ma chérie, pour la belle surprise s'exclame l'heureuse maman. Tu es si ressemblante Comment se fait-il que tu connaisses M. Ennach ?

— Que dis-tu mamy ?

— Ce sera un beau souvenir à emporter à Paris quelle bonne idée tu as eue. Mais, raconte-moi comment cela s'est passé... Sais-tu que l'artiste est ton oncle



*Son premier regard est pour sa mère.*

Flore ne quitte pas sa mère des yeux. Elle la regarde étonnée, ne comprenant rien à ce langage et une grande angoisse naît dans son cœur : maman serait-elle devenue nouveau très malade ? Est-ce ainsi qu'on parle lorsqu'on a le délire ?

Elle n'a pas le temps de réfléchir davantage ; Dominique, faisant du regard le tour de la chambre, s'exclame, en apercevant le tableau :

— Oh ! Flore... que tu es bien !

La petite fille se retourne :

— Qui a fait cela ?

— Mais... M. Ennach ! Tu le sais, je suppose, dit la mère en riant. Tu n'as pas eu l'air de comprendre, tout à l'heure, lorsque je t'ai dit qu'il était notre oncle.

L'enfant contemple le portrait, muette d'étonnement...

Et, soudain... un paysage passe devant ses yeux : elle revoit la route ensoleillée, la voiture roulant dans la campagne, la forêt, toute proche, le joli site, où il aurait fait bon s'arrêter un moment, juste le temps nécessaire pour que le peintre puisse esquisser un dessin...

On ne s'était pas arrêté, et pourtant, le portrait était là, bien meilleur qu'un simple croquis.

Quel miracle s'était-il produit, pour qu'il surgisse ainsi devant ses yeux ?

— Tu ne dis rien ? fait M<sup>me</sup> Janin, surprise du silence de l'enfant.

Flore sort de son mutisme en s'écriant :

— Il ne voyait pas ma figure !... Comment a-t-il fait ? Pourquoi l'a-t-il envoyé à toi ? Hugo lui a donné son adresse...

Regardant Dominique, elle achève :

— C'est le vieux monsieur que nous avons pris dans l'auto ; c'est lui qui a fait cela... j'en suis sûre. Il m'a promis de m'envoyer un cadeau. Pourquoi l'a-t-il donné à maman ?

— Parce qu'il est ici, dans la chambre voisine,

souffrant d'une entorse... Il a appris que ma petite fille s'appelait Flore. Comment as-tu fait sa connaissance ?

Dominique intervient :

— Il faut absolument que l'on vous raconte ce qui s'est passé ; sans cela, vous n'arriverez jamais à tout comprendre !

La jeune fille, qu'Hugo et Billy ont mise au courant de tous les incidents de leur voyage, fait à la malade un bref récit de l'épisode de l'auto-stop !

Elle conclut en parlant de la promesse énigmatique exprimée par le vieillard, et qui s'est traduite par une prompte réponse, preuve en est le ravissant tableau ornant la table à côté du vase de fleurs.

Flore est heureuse ; elle contemple son visage, étonnée que, de mémoire, on ait pu réussir une œuvre précise.

— Voilà pourquoi il me regardait tout le long du trajet ! s'écrie-t-elle. Comment sais-tu qu'il est notre oncle ?

— Regarde, ma chérie, répond sa mère ; le peintre a signé son tableau : Jean Ennach. C'est le nom du frère de ma mère.

Flore bat des mains ; elle est ivre de joie !

— J'étais sûre que nous découvririons nos parents. Le Seigneur Jésus a dit : « Si vous demandez quelque chose en mon nom, je le ferai. »<sup>1</sup> Si j'avais deviné que ce gentil monsieur était mon grand-oncle, je l'aurais tout de suite embrassé !

Elle achève, implorante :

<sup>1</sup> Jean 14 : 14.

— J'aimerais aller lui dire bonjour et aussi merci pour son beau cadeau ! Où est-il ? De ce côté ?

— Viens avec moi, je te conduirai auprès de lui, dit l'infirmière. Vous permettez, Madame ? ajoute-t-elle, un regard interrogateur du côté de la malade.

— Bien sûr... à la condition que Flore ne reste pas longtemps et ne fatigue pas son oncle.

L'enfant sort de la chambre, accompagnée de M<sup>lle</sup> Ruth. Dominique s'installe auprès de M<sup>me</sup> Janin et, tranquillement, lui fait part, sans trop entrer dans les détails, des événements qui se sont déroulés les jours précédents.

Elle lui parle de Billy et Hugo, de la lettre mystérieuse, passant sous silence certains faits pour ne pas trop émouvoir la malade.

Les yeux de M<sup>me</sup> Janin s'éclairent d'une chaude flamme et, oubliant les jours sombres passés, elle s'écrie :

— Je suis si heureuse et reconnaissante : Dieu dans sa bonté, a envoyé le secours nécessaire, en même temps que l'épreuve, pour que nous en sortions enrichies de toute manière. Flore ne pouvait mieux faire que de s'attacher à l'efficacité et à la puissance protectrice du sang de Jésus, notre Sauveur. Quel bonheur de savoir qu'elle l'a si bien compris.

Tandis qu'elle parle, la porte s'ouvre ; Floria apparaît, donnant la main à une vieille dame qui s'avance, le visage épanoui, alerte malgré son âge avancé.

Très fière, la fillette s'approche de sa mère en disant :

— Maman, voilà notre tante Catherine ! Elle était justement venue faire visite à oncle Jean. Elle aimerait aussi voir le tableau qu'il a fait...

Dominique se lève sans bruit et, glissant jusqu'à la porte, elle s'esquive rapidement, jugeant qu'elle est de trop dans cette rencontre de famille.

## La Villa des Roses rouvre ses portes

Antannes, le joli village où Billy a fait ses premiers pas et où il a passé son enfance, se réveille, dans la quiétude d'un beau jour d'été.

— Tiens ! dit un passant matinal, du nouveau à la Villa des Roses ? Les volets de la cuisine sont ouverts. Est-ce que M. Duval reviendrait au village ? On serait heureux de revoir son visage sympathique.

Peu de temps après, les voisins, informés par le villageois observateur, tournent des regards curieux du côté de la maison inhabitée.

Qui donc a poussé le contrevent ?

On n'a vu venir personne...

On observe, on bavarde...

Un moment plus tard, toutes les fenêtres sont



grandes ouvertes et Françoise, très affairée, sort du jardin, un grand panier à commissions au bras.

Il n'y a pas de doute, pensent les gens, les maîtres du logis vont rentrer chez eux !

Plus tard, dans la matinée, une auto stoppe devant la grille ; une jeune fille en sort, suivie d'une fillette et de deux garçons. Le chauffeur repart immédiatement dans sa voiture.

Les curieux reconnaissent tout de suite la silhouette de Billy : il n'a pas changé, bien qu'il ait grandi.

Mais, qui sont ces jeunes qui l'accompagnent ?

— Oh ! dit un garçonnet, c'est sa famille ! Depuis qu'il a changé de nom, il a des tas de frères et sœurs !

Les arrivants, ne remarquant pas qu'on les observe de loin, sont entrés sans le jardin.

Billy s'arrête, l'émotion au cœur...

Il s'est tellement réjoui de revoir sa chère Villa des Roses et maintenant qu'il en franchit la porte, il est saisi d'un étrange sentiment.

Tout est silencieux... tellement tranquille.

Les sentiers du jardin sont envahis par les mauvaises herbes ; les fleurs ont poussé à leur guise et c'est un enchevêtrement désordonné sur chaque parterre.

Une atmosphère de sommeil plane tout autour de la demeure qui semble avoir beaucoup de peine à se réveiller.

Le jeune homme n'a jamais respiré un air semblable ; quand il habitait ici, tout était plein de vie et d'ordre. Quel changement !

Il en est désappointé et s'écrie :

— Quand nous sommes partis... c'était bien différent !

Flore, Dominique et Hugo l'ont suivi et chacun fait part de ses impressions :

— J'aime cette maison, dit la plus petite ; maman trouvera qu'elle est très jolie.

— Il y a de l'ouvrage pour vous, ajoute Dominique en s'adressant aux deux garçons. Je vous aiderai à mettre de l'ordre dans les allées.

— Après une journée de travail, tu verras, Billy, comme tout aura changé, continue Hugo en voyant l'air mélancolique de son frère.

L'aîné est toujours immobile et songeur... Après un profond soupir, il s'écrie :

— Eh bien ! il était temps que la décision qui nous amène ici soit prise. Cette maison ne doit pas rester fermée... cela ne lui va pas du tout ! Elle est faite pour être habitée ! Floria, on ne pouvait souhaiter mieux que de te découvrir... et quelle bonne idée tu as eue en m'écrivant ! Ton oncle et ta tante Ennach, ta mère et toi, vous formerez exactement le même nombre de personnes ici que lorsque j'y habitais. Tu t'y plairas, j'en suis sûr... comme je m'y suis plu, et la convalescence de ta maman sera rapide.

Tandis que Dominique et Flore parcourent les sentiers du jardin, Billy entraîne Hugo jusque dans sa chambre, la chambre qui a vu son désespoir d'enfant perdu !

— Elle sera pour Flore, dit-il en la quittant ; elle est plus confortable que le grenier de la mère Pic-Pic !

Et il ajoute :

— C'est dommage qu'elle doive bientôt retourner à Paris et ne puisse rester toujours ici !

Tandis qu'ils descendent l'escalier, un bruit d'auto parvient à leurs oreilles.

Ils courent rapidement vers l'entrée, bousculant Françoise qui, très affairée, achève ses nettoyages pour que les arrivants trouvent une maison hospitalière et propre.

Ils sont à la grille lorsque M. Ennach sort de l'auto. Le vieux peintre, dont la jambe va beaucoup mieux, met pied à terre.

Il a accepté avec plaisir la proposition de venir à la Villa des Roses avec sa femme pendant la convalescence de M<sup>me</sup> Janin, tout heureux de renouer des liens de famille et de vivre quelque temps en compagnie de la jolie petite fleur qui lui rappelle tellement son enfant perdue il y a bien longtemps.

Les deux garçons s'empressent, le soutenant de chaque côté, tandis que Dominique et Flore accourent du fond du jardin.

— Mamy ! clame la fillette à sa mère qui est encore dans la voiture, mamy ! comme c'est joli ici ! Tu pourras rester au jardin, dans une chaise-longue. Tante Catherine et moi, nous allons bien te soigner... Pense donc Billy m'a donné sa chambre !

Et, dans un souffle, elle ajoute :

— J'aimerais toujours rester ici...

Dominique aide M<sup>me</sup> Janin à sortir de l'auto ; on va chercher dans le hangar les fauteuils, les chaises

longues qui, brusquement réveillés de leur long repos, meublent de nouveau le jardin.

On s'installe sur le gravier, là où l'herbe n'a pas tout envahi, et Billy remarque avec regret :

— Il manque grand-père et grand-mère et aussi nos parents pour que la fête soit complète.

— Mère ne peut pas venir aujourd'hui, explique Dominique. Elle attend des visites et père avait déjà d'autres arrangements pour la journée.

Bill fait une moue déçue.

— Console-toi, ajoute Françoise. M. et M<sup>me</sup> Duval m'ont promis hier qu'ils seraient avec nous ; le chauffeur est reparti pour Bouvet, ils ne vont pas tarder.

— Alors, en attendant, je vais ratisser les allées ; qui vient m'aider ?

— Moi ! s'écrient en même temps trois voix.

Les enfants se mettent à l'œuvre avec entrain, chacun selon ses forces, selon ses capacités.

C'est agréable de nettoyer quand il y a beaucoup à enlever ! Comme on voit vite le changement ! Que c'est encourageant de poursuivre la besogne !

Tellement accaparés par leur travail, ils n'entendent pas l'auto, venant pour la troisième fois et déposant M. et M<sup>me</sup> Duval à la grille.

Lorsque Françoise fait retentir la sonnette les invitant à s'asseoir à la grande table dressée au jardin pour le repas, ils relèvent la tête, l'air satisfait.

Ils sont rouges, ils ont chaud, leurs mains sont salies par la terre, mais ils sont heureux.

— Allons nous laver les mains en haut, à la salle de bain, ordonne Billy.

La joyeuse bande s'engouffre dans la maison sans même s'apercevoir de l'arrivée des grands-parents. On se débarbouille et c'est à celui qui sera le premier prêt.

En descendant l'escalier, Billy regarde contre la paroi le tableau jauni qui est toujours là... Il n'a pas bougé, il est encore plus défraîchi, mais les paroles qui y sont inscrites n'ont pas vieilli, elles sont aussi réelles aussi vraies que l'an passé : « Toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu. »<sup>1</sup>

Détachant ses yeux du texte biblique, le jeune garçon aperçoit grand-mère par la porte restée ouverte sur le jardin. Elle le regarde venir. A l'expression de l'enfant elle a compris quelles pensées remplissent son esprit.

Elle l'attire vers elle :

— Tu es heureux de revoir la Villa des Roses ?

— Oh ! oui, grand-mère ; aussi heureux que toi, et ce qui me fait tellement plaisir, c'est que, ce soir, lorsque nous la quitterons, nous n'en fermerons pas les volets, elle ne restera pas solitaire et sans bruit, grâce à Flore.

— Et à sa lettre mystérieuse, ajoute Hugo.

Floria, qui les a rejoints, prend soudain un air désappointé :

— Quelles bêtises vous dites !

Et, détachant la ceinture rouge de sa robe, elle ajoute en la brandissant :

<sup>1</sup> Rom. 8 : 28 .

— Vous vous trompez ! Ce n'est pas grâce à moi !

Chacun comprend son geste et M<sup>me</sup> Duval approuve :

— Tu as raison, Flore. Comme il est précieux pour chacun de savoir que, grâce au sang du Seigneur Jésus, mort pour nous, nous sommes gardés, protégés et sauvés en toutes choses, pour la vie d'ici-bas et pour l'éternité.

M. Duval approuve de la tête ; se tournant vers Billy, il remarque :

— Je n'ai pas encore su comment cette fameuse lettre t'est parvenue. Qui l'a mise à la poste ?

Le jeune garçon jette un regard perplexe à son frère qui répond avant lui :

— Ça, alors ! nous l'ignorons tout à fait.

— Elle est tombée sur la route... dit Flore.

— Et un passant complaisant l'aura jetée dans la boîte aux lettres, achève Billy.

— Sans y mettre de timbre ? continue Dominique. Quelle idée !

— C'est peut-être un enfant, observe M<sup>me</sup> Janin, ou un villageois n'ayant pas son porte-monnaie en poche.

— Ces suppositions peuvent être justes, continue M. Duval. Cependant, une chose est certaine : l'aimable personne qui a fait le geste de ramasser l'enveloppe, de la mettre à la poste, ne s'est sûrement pas rendu compte de l'importance et des conséquences du service qu'elle rendait.

— Oui... déclare grand-mère. C'est pourquoi, dit-elle en regardant avec bienveillance les enfants, n'oubliez pas la leçon : la complaisance n'est pas à négliger.

— C'est vrai ! s'écrie Hugo, si la lettre, au lieu de

prendre le chemin de la poste, était restée dans la poche de celui qui l'a trouvée ou bien avait été tout simplement mise à la poubelle, Flore serait peut-être encore dans sa mansarde et nous ne l'aurions jamais connue.

— N'y pensons plus, conclut gaîment M<sup>me</sup> Janin.

— Et mettez-vous à table, ajoute Françoise, arrivant avec une soupière fumante !

## TABLE DES MATIÈRES

<i>Chapitre</i>		<i>Page</i>
I	Une lettre mystérieuse . . . . .	9
II	Sur la route . . . . .	18
III	Nous ne sommes pas des singes ! . . . . .	29
IV	Une ceinture rouge . . . . .	37
V	Paulette . . . . .	44
VI	Elle chante ! . . . . .	54
VII	Elle est blonde ! . . . . .	66
VIII	Au voleur ! . . . . .	77
IX	Un précieux bagage . . . . .	88
X	Une petite fleur dort ! . . . . .	100
XI	Une belle robe blanche . . . . .	111
XII	Avant le départ . . . . .	122
XIII	Auto-stop ! . . . . .	129
XIV	Le Vieux Trianon . . . . .	135
XV	A l'hôpital . . . . .	143
XVI	Mère et fille se retrouvent . . . . .	152
XVII	Marie-Rose . . . . .	158
XVIII	Un beau cadeau . . . . .	167
XIX	La Villa des Roses rouvre ses portes . . . . .	177

*Achévé d'imprimer  
le 15 juin 1966  
sur les presses de l'imprimerie  
Ganguin & Laubscher S. A.,  
à Montreux*



**DU MÊME AUTEUR :**

Le livre qui précède  
Hugo et Billy

**BILLY**

La merveilleuse aventure  
d'un enfant perdu



**DÉPART  
POUR L'AMÉRIQUE**

34 illustrations en 2 couleurs  
Une histoire mouvementée!  
Des émotions...du «suspens»



**MARIO**

L'enfant  
du Sud

Traduit en  
grec  
espagnol  
portugais

**TOJO**  
et le diamant



**AVENTURES AU VILLAGE**

L'histoire de David, le petit  
montagnard de l'Oberland  
bernois

20 illustrations



**LE TRÉSOR  
DU VIEUX COFFRE**

Une merveilleuse découverte!  
Une aventure palpitante



COLLECTION DE LA PETITE SOURCE